

big  
change  
big  
change  
big  
change  
big  
change



différence

différer

différence

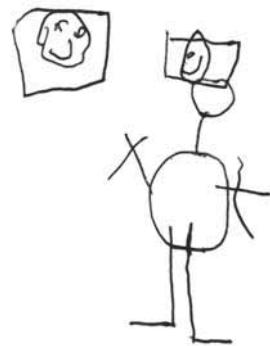
Patrizia Bottaro

la collection

7



a Paolo e Manfredi,  
senza di loro non ci sarebbero differenze



**www.lecarrebleu.eu**

**édition "les amis du Carré Bleu" association loi de 1901**

fondateurs (en 1958)

Aulis Blomstedt, Reima Pietilä, Heijo Petöjä, Kyösti Alander, André Schimmerling

**Directeur**

Massimo Pica Ciamarra

**Cercle de Rédaction**

Kaisa Broneur, Luciana de Rosa *rédacteur en chef*, Claire Duplay,

Georges Edery, Philippe Fouquey, Paevi Kalt, Juhani Katainen, Pierre Lefévre,

Massimo Locci, Luigi Prestinenza Puglisi, Livio Sacchi, Bruno Vellut

traductions

Gabriella Rammairone, Adriana Villamena

mise en page

Francesco Damiani

distribution

CLEAN edizioni

imprimerie

Giannini - Napoli

# *différence /différer /différence*

Patrizia Bottaro



# index

## 7 AVANT-PROPOS

### 11 DIVERSITE ET VILLE: LA THEORIE ET LA PENSEE DE LA DIFFERENCE

la différence comme clé d'interprétation du contemporain  
diversité et représentation: le lieu de la contamination  
div/dif/dis/dia des préfixes qui s'entendent

### 23 DIFFERER... DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS

espace et différence: espaces autres, espaces de la différence absolue, hétérotopies  
diversité et nouveaux fronts de la recherche et des pratiques «disciplinaires»  
pratiques de différence: le projet dans la dimension espace-temps

### 33 FAIRE DE L'ARCHITECTURE, DE L'URBANISME/ DE L'ARCHITECTURE/ DU DESIGN: PRATIQUES INDISCIPLINEES

la technique au service de la demande de qualité  
la représentation: bidimensionnelle, perspective ou virtuelle?  
différer: le projet comme processus non linéaire

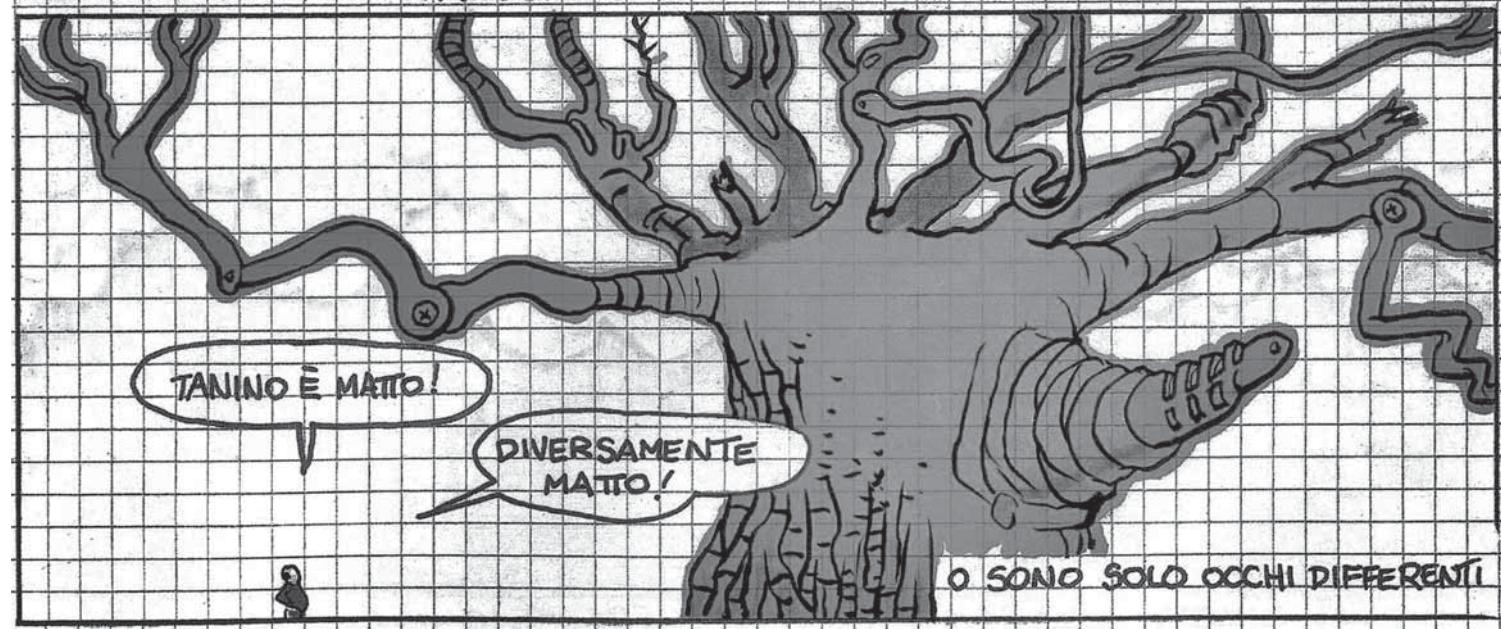
**46** English

**68** Italiano

**7.08**

la collection

TANINO VA PAZZO PER I TRALICCI E LE STRUTTURE... IO E TE PER GLI ALBERI...



## AVANT-PROPOS

La différence est la clé de lecture qui embrasse et se heurte à la condition contemporaine lui configurant ainsi de multiples aspects et formes. La mondialisation des marchés et la mobilité des sujets qui en découle, n'en sont que l'expression la plus visible.

La différence naît dans la pensée philosophique en tant que paradigme interprétatif de la contemporanéité qui devient une véritable construction sociale impliquant une série de thèmes et significations "secondaires" qui lui donnent du sens. Parmi ces derniers figurent les concepts d'identité, d'interaction, de multiplicité, de flexibilité mais aussi la reconsideration du rôle et de la signification du "sujet".

Partant de l'anthropologie et, en partie, des études sociologiques, on peut accéder à une ultérieure extension du concept de différence considérée comme mélange, métissage, créolisation, c'est-à-dire changement réciproque. Il s'agit donc d'affirmer l'absence d'une condition d'identité permanente, de stabilité, en faveur d'une tension continue entre des opposés qui sont co-présents.

## CATALOGUE D'OBJETS INTROUVABLES

E4 — Fourchette surastienne. Une des dents est remplacée par une baguette de bois ce qui permet de manger soit comme en Europe, soit à la façon extrême-orientale.



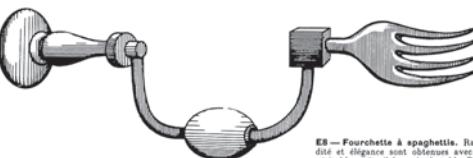
E5 — Fourchette à crêpes. Par un rapide mouvement de rotation on attrape la crêpe par la tranche.



E6 — Fourchette à escargot.



E7 — Fourchette de sôreté. Par son absence de pointes elle est particulièrement recommandée aux enfants.



E9 — Cuillier-peigne. Sert à retirer les cheveux malencontreusement tombés dans le potage.



Le rappel à la différence implique les thèmes de l'espace et du temps. Différer dans le temps signifie produire de l'espace et vice versa. C'est un pont entre les catégories spatio-temporelles qui s'associe aux thèmes spécifiques du pro-jet. Projet non pas comme prévision mais comme création "jetée" en avant et qui produit de l'espace se transformant avec le temps en un processus non linéaire, rythmique peut-être, pas homogène mais discontinu.

C'est à travers les syntonies, les heurts et les conditionnements réciproques, qui ne sont pas prescriptifs mais "en devenir", que se décline la différence au sein des domaines disciplinaires concernant l'espace physique. L'architecture et la planification urbaine, grâce au discours sur la différence, s'ouvrent mutuellement de nouveaux horizons: des thèmes particulièrement intéressants et des hybridations culturelles fécondes. C'est dans cet échange que réside l'essence de ce thème qui conduit au dépassement des vieilles logiques visant à imposer sur le territoire un regard "zénithal" qui sépare, distingue, spécialise. La différence donne du sens à l'urbanisme en tant que regard attentif aux relations, elle le soustrait à l'hyperspecialisation et retrouve dans son rapport à l'architecture le lieu d'expression de l'espace physique.

La technique, en tant qu'art, fait partie des processus de création, elle enregistre ces tensions, favorise les relations, exalte les multiplicités, s'approprie du temps sans prétendre le gouverner.

Le diagramme est un outil "technique" sensible aux différences, il en récupère les qualités, les porte à une échelle de lecture qui les valorisent davantage. Il ne met pas "en forme" les relations mais les résout en utilisant un langage "non figuratif". A travers la différence, il exalte le caractère non linéaire du processus de conception de projets qui implique différents niveaux de lectures, une multiplicité des sujets. De plus il doit sans cesse se confronter au changement.

L'exploration et l'étude des implications physiques, spatiales et, donc, architecturales et urbanistes de tout ce qui découle du débat théorique sur la différence feront l'objet des trois chapitres suivants. Des théories et des "pratiques" seront étudiées et confrontées afin de confirmer le rôle primordial de la différence comme clé d'interprétation du contemporain mais aussi en tant que méthode d'approche au projet.

En architecture la diversité renvoie à la spécificité des contextes et au refus d'une logique formaliste et basée sur le mécanisme. Elle traduit le lien indissoluble entre environnement, établissements et société, problématise le thème de la relation entre le naturel et l'artificiel, rappelle le besoin de faire dialoguer les opposés, les différents. Et ce n'est pas tout. L'attention aux diversités demande une approche différente du projet, une nouvelle façon de regarder et penser le territoire, d'identifier et de sélectionner les lieux où la concentration de «différences» est déjà un acquis.

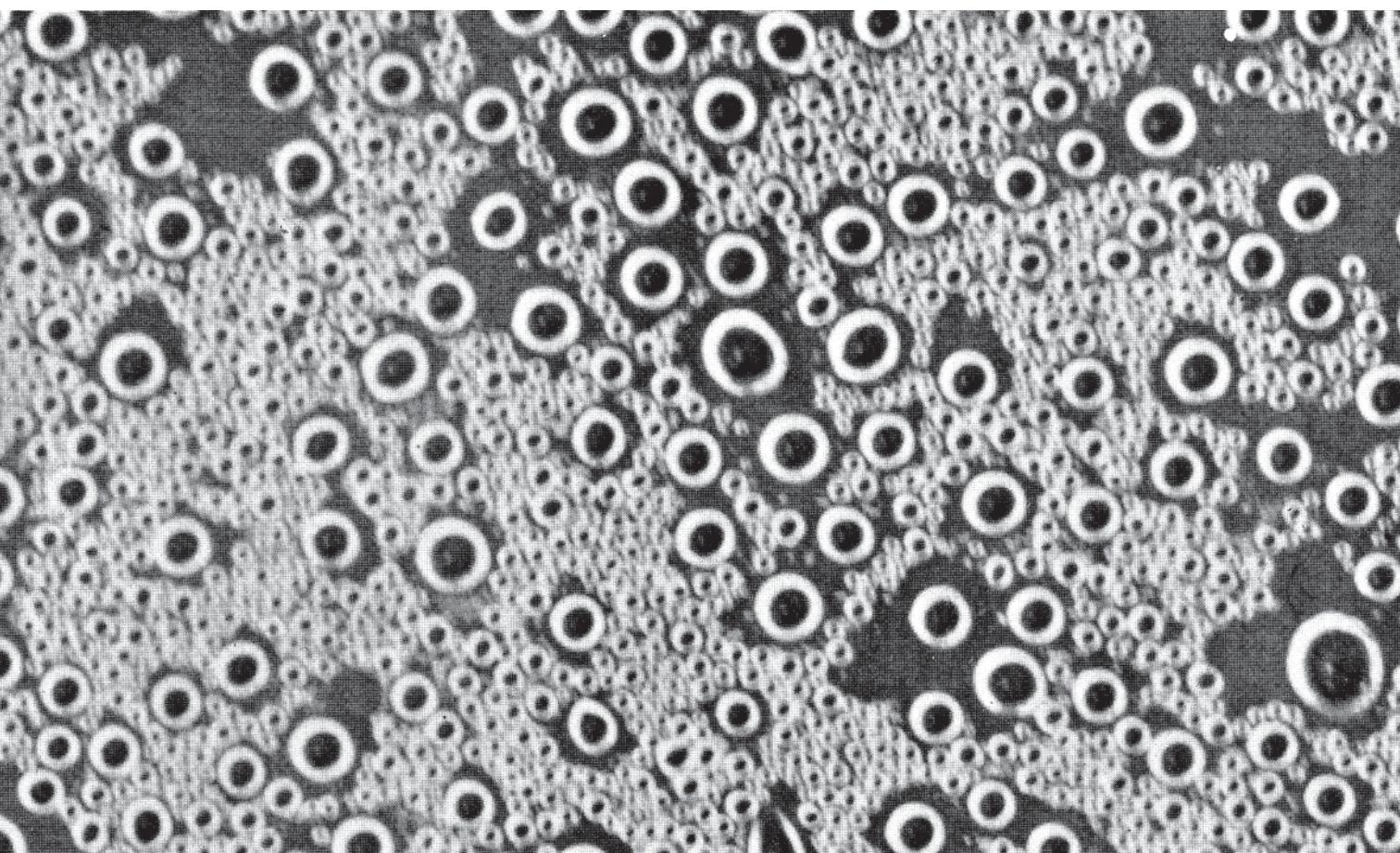
La planification doit donc être considérée comme un processus non linéaire concernant différents niveaux qui tire profit des spécificités propres aux différents regards, aux différentes approches en les mettant en relation entre eux. Le processus du projet doit intercepter et faire interagir le regard sur la ville, le regard sur le territoire mais aussi l'attention pour le design, la production d'"objets" quotidiens. Pour reconnaître les différences, il faut de nouvelles capacités de lecture et compréhension de l'espace physique, social, mental, capables d'ouvrir de nouveaux espaces d'interaction entre points de vue: la vision territoriale, les besoins réels des gens, l'espace "virtuel", les variables sensoriales et matérielles, l'utilisation quotidienne, la fonctionnalité etc....

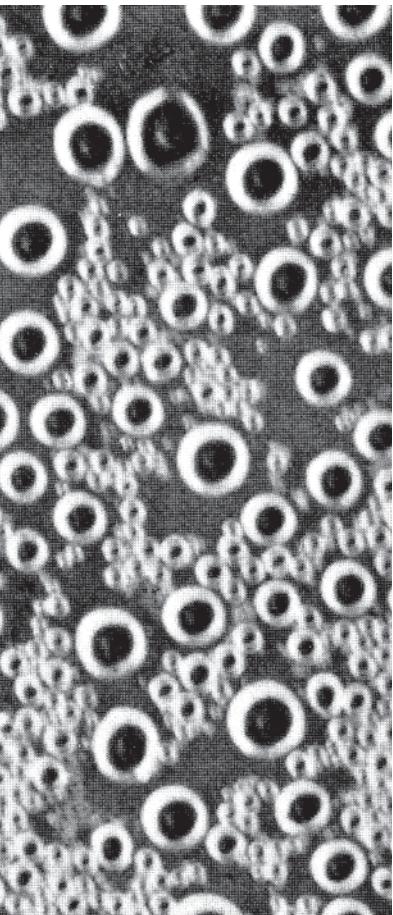
Le projet peut conditionner la qualité de la vie urbaine. Si c'est un processus vertueux, il exalte les diversités des visions, des points de vue, qui simultanément se conditionnent réciproquement et participent, donc, au changement. Le spectaculaire

en architecture est un événement fini en soi, il répond à des instances limitées dans l'espace et dans le temps et ne laisse aucune place aux enrichissements, et aux nouvelles interprétations.

La différence en architecture comprend la dimension temporelle. Différer dans l'espace et dans le temps signifie reconsiderer le processus de transformation pour inclure le "geste" suivant, l'action qui suit toute pré-vision. La nature provisoire de la condition contemporaine, la rapidité des changements d'état demandent de nouvelles ouvertures à des modes d'utilisation variables, des besoins changeants et des capacités inédites de répondre à des demandes diversifiées dans le temps et l'espace.

La pratique de la différence a des rebondées sur l'espace symbolique aussi: elle agit sur le signe; elle ne le rend pas insolite, captivant, spectaculaire mais elle en fait le résultat de la "reconnaissance" et de l'interaction de points de vue différents. Un projet n'acquiert de sens que s'il reconnaît et compare les différences, s'il est capable de les assumer et de les transformer en autre chose, et c'est la raison pour laquelle il occupe l'espace du désir, de l'imagination, il "appartient" aux lieux et aux gens.



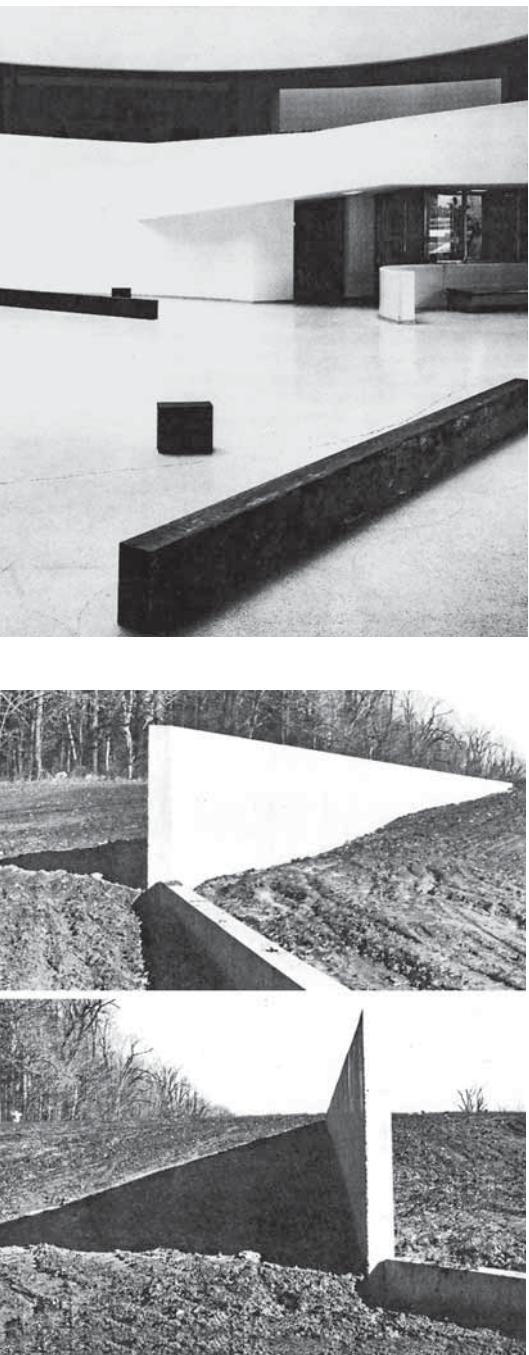


## DIVERSITE ET VILLE: LA THEORIE ET LA PENSEE DE LA DIFFERENCE

### **La différence comme clé d'interprétation du contemporain**

La condition contemporaine, caractérisée par la complexité croissante des processus en cours, demande la production de nouveaux paradigmes interprétatifs, des représentations du monde qui nous entoure et de nous-mêmes, capables de fournir de nouvelles réponses aux problématiques émergentes et un renouveau des techniques d'intervention sur la ville et sur l'espace physique.

Le paradigme "social" qui représentait à la fois le mode d'interpréter et le mode d'expliquer la réalité est en fait remplacé, pas encore consciemment, par un nouveau paradigme interprétatif, le paradigme "culturel". La représentation "sociale", selon la définition de Touraine, est celle où chaque acteur, individuel ou collectif, est défini par une situation sociale spécifique (Touraine 2004). Avec le paradigme culturel on assiste au développement de la relation du sujet avec lui-même, sans la médiation de facteurs sociaux.



La philosophie contemporaine inaugure la crise de la vision unitaire, comme critique de la "subjectivité cartésienne et idéaliste (...), tentative de mettre au point une nouvelle vision de l'objet (...), critique de l'objectivisme scientifique" (D'Agostini 1997, p.167). Un horizon commun agit comme toile de fond pour ces acquis de la pensée philosophique malgré la pluralité des positions: une idée unifiante de rationalité est impossible. Un élément clé de ce raisonnement est évident: d'un côté les visions unitaires du monde sont remises en cause, de l'autre on tente d'en bâtir une autre, même si elle est basée sur le pluralisme et la multiplicité. "La particularité de cet horizon unique -paradoxalement- mais le paradoxe fait partie de son évolution intrinsèque et nécessaire, est une certaine domination des catégories de multiplicité, pluralité, différence" (*ibidem*). Ce paradoxe du relativisme revient dans les théories les plus extrêmes: celles qui avancent l'hypothèse de la fin de la philosophie comme fondement de la pensée<sup>1</sup>.

Le changement radical qu'a subi l'image de l'intellectuel au vingtième siècle suite à une série d'événements qui ont profondément transformé la nature des relations entre l'économie, la production et la société, a produit la rupture du lien qui soudait cette image de l'intellectuel d'une part et la science et la raison de l'autre.

Dans le vaste espace théorique produit, il est possible d'identifier les références dans lesquelles se développe une réflexion sur la différence. L'attitude critique vers la rationalité technique et scientifique, et la société capitaliste moderne, sont le point de départ commun à bien des théories philosophiques. Ce qui sépare quelques grandes écoles des systèmes philosophiques est plutôt la vision des tâches de la philosophie. Le débat, par exemple, entre quelques représentants de l'école de Francfort et du postmoderne concerne justement l'idée d'une construction théorique universelle de la rationalité<sup>2</sup>.

C'est grâce à la prise de position contre les limites de la «raison objective» postulée des théoriciens de l'école de Francfort, et à travers des mouvements politiques et sociaux, "de révolte", que s' ouvrira la voie aux revendications sociales qui fourniront la base pour la production de la pensée et de la théorie de la différence.

Le débat sur la modernité sert de toile de fond "critique" à une série de thèmes qui naissent de l'instance de la différence.

La "pensée de la différence" ne renvoie pas à des concepts autonomes, à un corpus théorique distinct. Il s'agit plutôt d'un cadre hypothétique dessiné par la convergence d'instances liées à des matrices de type philosophique ou *mouvementaliste*, se référant à des contextes géographiques et culturellement éloignés ou séparés. En particulier, il s'agit de la pensée qui naît des mouvements de revendication sociale et culturelle qui naît aux Etats-Unis et poursuit son chemin en croisant les théories des philosophes postmodernes, particulièrement en France. Le débat, selon Wiewiorka (2001), se divise en trois grands axes: le premier comprend les revendications d'identité culturelle référencées à des contextes Européens et Américains, le deuxième concerne les élaborations développées dans le domaine politique et philosophique (Rorty), le troisième concerne les pratiques politiques et institutionnelles.

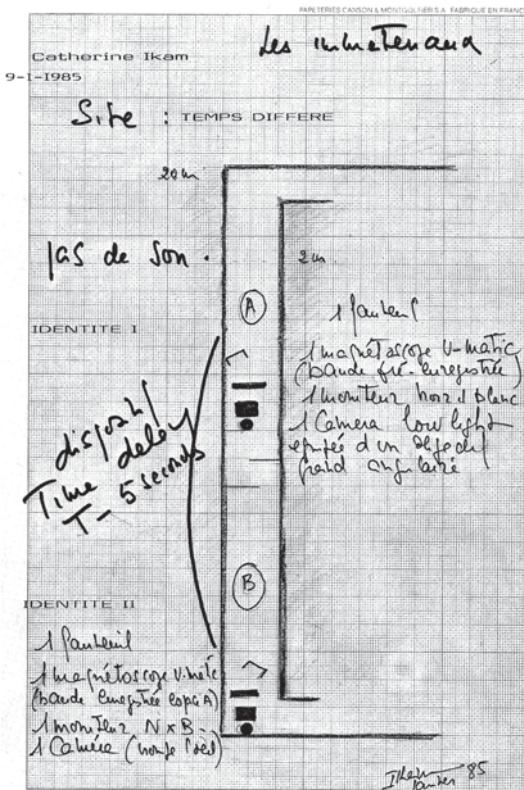
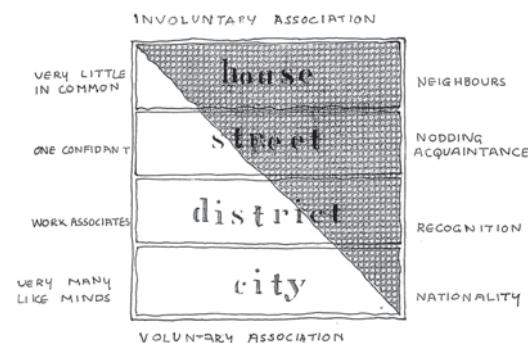
Aux Etats Unis, à partir des années '60, on assiste, sur la scène sociale et politique, à la manifestation, souvent violente, d'une série de revendications mises en œuvre par des groupes d' "opprimés" qui, contestant l'idéal d'égalité comme "assimilation", poursuivent une politique de libération comme autodéfinition de la différence et lutte contre l'idée visant à assimiler la multiplicité des expressions sociales, culturelles, politiques, ... à celles d'un groupe dominant (blanc, masculin, hétérosexuel) (Young 1990). Cette "libération", en réalité, suit des voies qui ne sont pas toujours claires et linéaires: et surtout découlent d'un affrontement de groupes en position d'infériorité contre le pouvoir politique dominant<sup>3</sup>.

Le concept de "différence" vient donc d'un mouvement de libération et de contestation qui s'étend ensuite à tous les groupes d' "opprimés" (pour des raisons d'ethnie, de culture, de classe sociale, de sexe, de genre, ... )<sup>4</sup>.

Le tournant majeur est produit par des mouvements pour la libération des sexes et la libération féministe. Vers la fin des années '60, ces mouvements ont introduit une vision de la différence de groupes visant à la reconnaissance d'une expérience, de points de vue, de besoins spécifiques (et non pas à l'affirmation d'une partie sur l'autre). Dans ce cadre, la différence devient une revendication de l'altérité.

Cette affirmation générale articule des théories féministes en deux approches séparées: celle de la différence sexuelle et celle de la différence de genre<sup>5</sup>. Avec les mouvements qui soutiennent la différence de genre, la perspective d'interprétation change totalement: elle passe de l'objet métaphysique dont on peut s'emparer en tant que ressource pour atteindre le "pouvoir" (différence sexuelle), à une construction sociale (le genre), un modèle "imposé" à utiliser "comme outil critique de l'analyse sociale et politique" (Galeotti 1996, p.57).

Dans les décennies 1970 et 1980, les mouvements qui continuent d'animer le débat sur la "différence" commencent à perdre leur valeur sociale et se renforcent sur le plan "culturel". Le passage d'une vague de mouvements à l'autre est lié au grand changement économique induit par la mondialisation et le néo-libéralisme et qui, dans les années 1980 et 1990, ont conjugué la reconnaissance culturelle et



la demande de revendication sociale (Wiewiorka 2001). Ce type de lecture confirme la référence à la différence par rapport à la catégorie de domination et donc l'affirmation selon laquelle «il n'y a pas de différence sans infériorisation et sans domination» (ibidem, p.59).

La philosophie politique des années 70, met en évidence, avec Rawls, le thème de la justice sociale sur lequel s'est, en suite, articulé le débat entre les libéraux et les partisans du communautarisme selon les concepts de Rawls de "bien" et "juste" mais dont le point commun, observé par la suite, est l'affirmation du "sujet".

On adopte ainsi une optique différente se référant à la relation entre espace public et privé: «Hier, l'espace public était le lieu par excellence de la liberté, de l'égalité et du progrès. Il n'était donc pas concerné par ce qui se jouait dans l'espace privé, par ses égoïsmes, ses injustices, ou même ses violences, négatrices du sujet individuel. Aujourd'hui, l'espace public est appelé à s'ouvrir à des demandes liées au fonctionnement de la vie privée et relatives au genre, à la filiation, aux violences subies par les femmes ou les enfants, etc. Mises en cause, les frontières qui séparent le public du privé se brouillent tandis que la subjectivité des personnes s'affirme comme une question centrale dans les deux espaces» (ibidem, p.85).

Si d'une part, ces mouvements, dans leur évolution, ont affirmé implicitement le besoin de raisonner sur la différence en dépassant des notions d'exclusion, d'opposition, de l'autre, les théoriciens du postmoderne en explicitent les possibilités théoriques dans une perspective qualifiée d'anarchique et d'éversive par rapport aux devoirs de la philosophie. Ils jouent avec les formes du langage, en renforcent et en multiplient ainsi les significations pour aboutir à une série infinie de déclinaisons et combinaisons linguistiques qui en annulent le sens général.

Foucault met en cause l'existence d'une opposition entre pouvoir manipulateur et sujets manipulés, en remplaçant l'idée d'un pouvoir diffus et omniprésent: même dans les catégories de l'action, l'organisation sociale, loin d'être régie par la rationalité technique, est régie par l'exercice du pouvoir (Touraine 1992)<sup>6</sup>.

La description de la condition postmoderne de Lyotard suppose non seulement l'exclusion des grandes narrations, mais l'atomisation du social dans un réseau élastique de jeux linguistiques

(Lyotard 1979) L'idée que transmet cette description apparemment basée sur l'absence de règles<sup>7</sup> est celle "d'un univers sans sujet et sans raison centralisante, où les différences peuvent avoir une liberté d'action puisqu'elles sont en dehors de tout principe normatif" (D'Agostini 1997, p.421)<sup>8</sup>.

Avec Derrida, le programme post-structuraliste s'enrichit de la contribution de l'ontologie herméneutique. Sa contribution à l'introduction du thème de la "temporalité" est importante. La différence (de différer) ajoute à la différence le sens de la temporalité: il s'agit de différer dans le temps, de se diversifier dans l'espace. L'association des catégories spatio-temporelles se redéfinit dans la relation entre pensée et langage et entre langage écrit et langage oral: comme pour Gadamer le langage précède la pensée<sup>9</sup>, pour Derrida il n'y a pas de langage précédent le langage écrit<sup>10</sup> (Derrida 1967). "La forme dépersonnalisée, perd toute qualité structurante et devient elle-même une force, une fonction génératrice de différences" (D'Agostini 1997, p.422).

La pensée des théoriciens post-modernes dans des formes et façons différentes se relie aux mouvements de libération qui, après la phase initiale et la phase de sensibilisation, vont suivre des lignes d'approfondissement théorique des thèmes liés à la différence. Il existe, en effet, un lien entre les théoriciens français et les réflexions sur la différence sexuelle.

Luce Irigaray parcourt, en effet, la voie tracée par les théories de Deleuze et Derrida, la tradition philosophique sur les

droits et la différence, dans une dimension politique et sociale, et en explore les thèmes liés au langage, à l'intersubjectivité, à la différence par rapport à la vision anthropologique et culturelle. Suivant la pensée de Irigaray, et retrouvant des connexions avec les théories de Deleuze, le groupe Diotima "lance une réflexion systématique sur la différence sexuelle, à faire sur la base de la neutralisation de la pensée masculine, pour vérifier l'hypothèse du vingtième siècle d'une "autre pensée" considérée hypothèse d'une pensée féminine" (D'Agostini 1997, p.432)<sup>11</sup>.

La crise du modèle occidental, selon la thèse de Touraine, se développe à travers trois processus:

- la démocratisation sociale ou bien la résolution des conflits par la médiation institutionnelle avec la naissance des mouvements syndicaux et, plus généralement des mouvements de libération, y compris le mouvement féministe, qui par la suite ont produit des politiques de solidarité mais avant tout des politiques de protection et sécurité sociale;

- A l'opposé on voit naître l'autoritarisme de l'état jusqu'aux formes les plus extrêmes de nationalisme et dictature;

- Et enfin le troisième processus lié à la consommation de masse, à la domination du marché sur la vie économique de la société et au triomphe du libéralisme.

Deux attitudes opposées découlent de cette crise: d'une part la vision optimiste qui considère le progrès comme un facteur déterminant de la société moderne et de l'autre les visions pessimistes de la "sociologie critique" (Touraine 2004).



Face à ces deux attitudes opposées, Touraine propose, comme clé interprétative potentielle, le "sujet" comme ressource, liberté créative contre la violence et le libre arbitre qui occupent aujourd'hui l'espace social<sup>12</sup>. Le sujet comme ressource ouvre le thème de la différence «au singulier» qui donc ne doit pas renvoyer aux catégories d'appartenance (genre, classe, couleur, ethnies,...) mais plutôt comme un "critère"<sup>13</sup> se référant à l'individu en tant qu'acteur doué de "désirs", plongé dans un système de relations et prenant conscience de soi.

### Diversité et représentation: le lieu de la contamination

La chute du principe de "permanence" et stabilité, parallèlement avec la crise de la vision déterministe reconduisant la réalité à la relation entre cause et effet, l'affranchissement des objets de leur propre fonction, comportent une révision du concept de représentation. L'Idéal de la Renaissance qui postulait que "la réalité coïncide avec ses représentations" n'a plus de valeur et les catégories temporelles aussi prennent un sens différent en fonction du changement de notre perception de la relation espace-temps.

L'exaltation de la culture des différences (Tschumi 1996) est une combinaison d'éléments hétérogènes et incompatibles entre eux.

Le métissage est un concept tout à fait nouveau pour l'urbanisme, comme pour l'anthropologie. C'est le mélange, la contamination et c'est, tout simplement, ce qui confère à l'environnement sa qualité d'"urbanité". C'est l'interprétation et la mise en œuvre complète du principe de la diversité, de la différence. Il s'oppose au principe de l'homologation, de l'uniformité, de l'homogénéité que bien des simplifications disciplinaires ou pratiques lasses, ou bien encore le respect de lois et réglementations, continuent de prétendre et demander.

Le mélange ou métissage s'oppose à la pureté, à l'uniformité "prétendue", qui sont absentes de la nature. En effet le terme qui traduit le concept de métissage dans l'espace urbain est celui de hybridation. Les formes, les espaces, ne sont jamais, même si une grande partie de la culture du projet architectural s'est engagée auparavant à démontrer le contraire, des formes pures, absolues, non contaminées, authentiques. La culture architecturale du siècle dernier, a non seulement produit des théories et des

pratiques orientées dans cette direction (une partie du rationalisme et du Mouvement Moderne) mais a également donné lieu, en Europe, à une pensée visant à une vision de ville non sédentaire et non statique mais multiple, et donc nomade et multiethnique puisque multiple.

Sur la question de la *multiplicité* il existe, désormais, une vaste convergence des approches interdisciplinaires, même si les innombrables lectures dans le domaine des sciences sociales demeurent ancrées à des concepts tels que la "reconnaissance" des cultures, au concept d'identité comme stabilité et permanence, comme élément distinctif dans l'affirmation réciproque de la diversité. Elargi au concept de culture, ce discours suppose la possibilité d'un état primordial de l'existence, sans modifications et transformations.

Le métissage, comme mélange, est un dispositif qui naît, paradoxalement, avec la modernité, et qui en est "indissociable" (Wiewiorka 2001). Lié à des phénomènes d'hybridation après les grandes découvertes géographiques et après la période des migrations, entre le seizième et le dix-septième siècle, il s'insère totalement dans ce que beaucoup considèrent comme le début de la rationalité moderne<sup>14</sup>.

Sa signification actuelle, en tant que valeur du contemporain, dépasse toute attribution homogénéisante et distinctive ou discriminante, en se référant plutôt à l'idée de "mélange" comme changement, transformation, innovation, enrichissement réciproque.

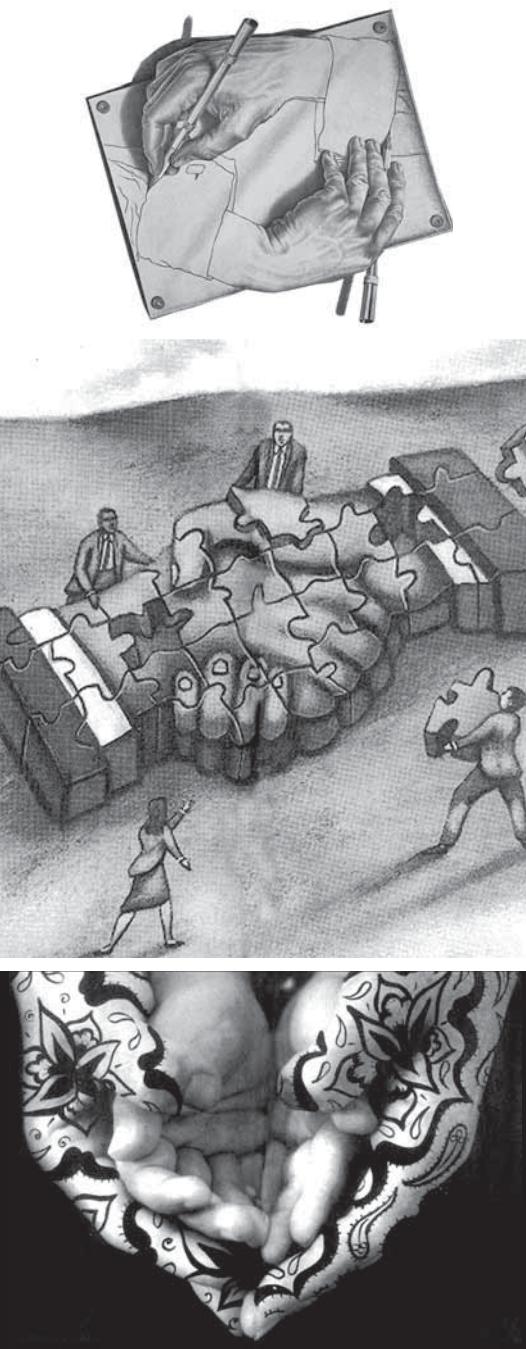
De l'anthropologie et de la socio-logie contemporaine on peut tirer de

nouvelles significations du métissage culturel. La créolisation, c'est la créativité, la richesse expressive (...) la combinaison de diversité, l'interconnexion et l'innovation dans les relations globales centre-périphérie<sup>15</sup> (Hannerz 1996).

La contamination se passe entre sujets différents qui entrent en relation par des modalités toujours nouvelles et innovantes (la technique), mais qui sont essentiellement dans une relation non homogène en termes de poids et position. Il s'agit d'une image qui suppose la perspective de deux "cultures" opposées qui s'affrontent avec des poids spécifiques différenciés: la "culture du centre", le standard - le modèle est celui de la périphérie, *la province*. Mais il est aussi vrai que le centre n'est jamais figé et qu'avec la reconnaissance de l'autre, notre idée même de centre se déplace (Chambers 1996). On met en cause ainsi le point de vue unique, que propose la vision de la perspective de la Renaissance.

Métissage, c'est ce qui se passe dans le mouvement de l'un à l'autre, asymétrique, casuel, imprévu, créatif. La créolisation est en effet plus "importante" en grande périphérie, là où le centre semble plus imperméable aux contaminations. Mais les variables sont multiples et telles qu'elles finissent par éroder les définitions mêmes de centre et périphérie.

Le rapport entre les catégories spatio-temporelles est également remis en cause au même titre que la révision du concept de "mémoire". On assiste aux débuts d'une rupture par rapport aux interprétations tra-



ditionnelles qui supposent que non seulement les cultures et les identités sont stables et non contaminées, mais également des parties de ville et pour lesquelles les instruments d'interventions vont dans le sens de la conservation et de la banale acceptation de la valeur transmise par l'histoire qui, en tant que telle, appartient à une prétendue mémoire collective. Mais la valeur de la mémoire ne réside pas dans sa stabilité et permanence; mais plutôt dans la possibilité, à laquelle elle est associée, d'être sans cesse réinterprétée.

Cette réinterprétation de l'histoire s'identifie dans une vision "dynamique" de la relation entre passé, présent et futur; elle fournit du matériel de "sens" pour la relecture du présent comme imagination d'un avenir possible. Utiliser l'"histoire" comme instrument souple par rapport au territoire, comprendre les signes du passé pour la valeur qu'ils ont dans le présent signifie les rendre vivants, les considérer autant de parties d'un vécu qui tend toujours au changement et qui, pour cela, a besoin de points de départ solides.

Le métissage, la contamination est un processus qui n'est pas toujours sans douleur: le conflit, comme composant nécessaire de l'échange, dans le processus d'hybridation se traduit dans l'idée d'équilibre instable, tout comme la langue du maître se transforme en créole (...). Les grammaires et syntaxes qui semblaient partagées sont différencierées, démantelées, dispersées, affaiblies et disséminées en même temps (Chambers 1996), en se consolidant, provisoirement, dans de nouvelles grammaires et syntaxes, dans un équilibre instable entre la permanence et le changement, qui demeurent deux des facteurs en jeu mais nécessairement co-présents.

Métissage, c'est l'expansion de la théorie de la diversité. La diversité n'existe que par le dialogue, et dans la relation: le métissage est le résultat de cette activité d'échange et acquiert de la valeur s'il devient une expérience vécue de l'intérieur, s'il implique des changements mutuels. Ce qui est différent, l'autre par rapport à soi, se reconnaît en tant que tel par le dialogue et la relation. Mais la reconnaissance de la diversité n'est jamais dépourvue de conséquences.

La ville contemporaine est aujourd'hui le lieu où les diversités s'expriment, en cohabitation ou en conflit, de façon plus évidente que par le passé, quand le mythe de la stabilité des valeurs, leur permanence dans le temps, poussait à chercher des villes idéales, à identifier des standards. Les idéologies et les cultures dominantes définissaient des modèles à exporter de façon homogène dans le

monde entier. L'urbanisme, en tant que science de la ville et du territoire, a embaumé la ville à l'intérieur de ses propres modèles. Le planificateur a déployé des capacités thérapeutiques pour guérir la ville malade en fournissant des recettes plus ou moins rigides et en se cachant derrière le rôle rassurant de l'observateur-analyste de la réalité.

L'érosion, puis l'écroulement de ces convictions, a conduit à la légitimation des différences et, par conséquent, de la "différence" comme catégorie de la pensée sociale dès les années '60, donc à les considérer comme autant d'éléments essentiels et positifs des logiques globales.

Dans tous les domaines - et donc dans celui de l'architecture et l'urbanisme - depuis longtemps on mène une réflexion intense sur la condition contemporaine et sur la crise de la modernité et du "projet" comme valeur fondatrice. Une réflexion qui s'insère dans ce sillon pour s'aligner avec les réflexions parallèles sur le sens et les transformations du plan.

Le processus de projet traditionnel, où l'expert (architecte, urbaniste, ...) est chargé d'interpréter la demande et de décider sur la conformation de l'espace en remplaçant l'utilisateur final, doit être renversé.

La ville des différences est celle où la diversité de la demande est considérée légitime, reconnue comme positive: par conséquent, les réponses et les opportunités se diversifient. Le zonage, les zones spécialisées pour satisfaire différents besoins fonctionnels (handicapés, personnes âgées, minorités ethniques, ouvriers, étudiants, enfants) sont autant d'inventions de la cul-

ture fonctionnaliste qui distingue les demandes et offre une réponse directe à chacune. La ville, lieu majeur de conflit entre des groupes opposés, tend à se transformer en lieu des co-présences compatibles et s'enrichit encore une fois des contradictions, des imperfections.

La ville des différences suppose des réponses intégrées, des intégrations d'activités, fonctions et utilisations. Mais ce n'est pas tout. Par le terme mixité, une certaine école d'urbanisme traduit l'objectif opposé par rapport au zonage: le mélange d'utilisations, de fonctions, d'activités. Mais le mélange est aussi une qualité propre des formes urbaines et demande des stratégies de plus grande envergure, des structures d'ensemble capables d'accueillir et faire coexister, dans leur autonomie ainsi que dans leur interdépendance, toute forme de diversité. Toute différence a son identité, mais toutes n'ont pas de stabilité: quelques-unes évoluent, sont flexibles et changeantes. Cette variabilité demande des systèmes urbains à même de s'adapter et d'accueillir des parties en évolution.

### **Div/Dif/Dis/Dia des préfixes qui s'entendent**

Toutes ces lectures interprétatives du concept de la diversité, permettent non seulement une reconstruction des significations attribuées, indifféremment, aux mots diversité et différence, mais sous-tendent également, avec toutes leur limites et ouvertures, les éléments d'où tirer des réflexions significatives pour la lecture des phénomènes urbains et surtout pour une réflexion sur les pratiques territoriales<sup>16</sup>.



• Une des premières conséquences immédiates du débat sur la différence est le risque qu'impliquent quelques unes de ses dérives culturelles: la reconnaissance d'une articulation de la demande peut donner lieu à une diversité de traitement. En séparant les besoins des nombreuses catégories de sujets (handicapés, personnes âgées, sans-abri, étrangers...) et les réponses respectives, on n'appréhende pas la nature relationnelle des phénomènes<sup>17</sup>. Donc, la différence existe dans la mesure où elle se réfère au besoin de dialogue, elle existe dans la relation. Le différent, l'autre par rapport à soi, se reconnaît par le dialogue et la relation et représente une valeur s'il devient une expérience vécue de l'intérieur, s'il comporte des changements réciproques. La reconnaissance de la diversité n'est jamais dépourvue de conséquences. La reconnaissance "réciproque" de la diversité implique à son tour la co-présence et la contextualité des parties. La pratique du dialogue est cette propriété "virtuelle" qui permet d'aborder de façon plus réaliste la transformation de l'espace urbain: elle réduit l'écart entre les désirs individuels et les résultats attendus car elle situe dans le contexte d'une action coordonnée la perception individuelle des résultats.

• Un autre sujet concerne les significations que la condition contemporaine associe à la relation entre l'espace public et privé et à l'émersion de la figure du "sujet". Le projet de l'espace urbain ne peut plus se référer aux catégories spatiales qui distinguaient les lieux collectifs des lieux privés. Le fait qu'on les confondent et qu'on les mélange nécessitent l'affirmation de la subjectivité et la reconnaissance de la diversité dans le public et tout comme dans le privé. Les pratiques d'appropriation de l'espace urbain contemporain, elles aussi, révèlent, de manière plus ou moins visible, cette hybridation entre public et privé qui découle de la publicisation du privé par une "exposition" de plus en plus grande des subjectivités et des intérriorités: «à la différentiation entre habitat et circulation suit une hyper-exposition où l'écart entre ce qui est proche et qui est loin disparaît (Virilio 1984). De plus, on assiste à un processus de privatisation du public découlant également d'une crise du sens de la représentation et de la méfiance dans l'action publique.

• Diversité, c'est le mélange, le "métissage" comme «production et pas seulement la reproduction ou la survie de la différence» (Wiewiorka 2001, p.102). Elle invite donc à la créativité, à l'in-

vention: elle confère de l'importance au changement, à la transformation.

La diversité est la négation de la fixité, de la stabilité, de la définition nette et immuable. La flexibilité, la variabilité de l'espace ont trouvé des réponses différentes et des champs d'expérimentation intéressants dans le cadre du projet architectural qui, avec la crise du Mouvement Moderne, s'est posée ces problèmes relatifs au changement<sup>18</sup>.

- Différence, c'est de la différ(a)nce, une «manquement à l'orthographe», non pas un concept. Le (a) est muet, on ne l'entend pas, on ne le distingue pas. Derrida l'assimile à un «faisceau (...), une intrication, (...) un tissage (...) un croisement qui laissera repartir les différents fils e les différent lignes de sens» qui conjuguent la différence en termes d'espace et de temps (Derrida 1972, p.3). Différer vient moins du terme grec *diapherein* que du terme latin *differre* qui résume la double signification d'altérité et de renvoi dans le temps et dans l'espace C'est dans la répétition de la différence qu'on obtient la distance, l'espacement). C'est une façon de considérer la différence sans s'y opposer.

- Différent c'est l'action de différer au participe présent, dans son déroulement, et ceci représente le potentiel du processus. Les relations inédites et des contextes de décision sont alors à même de renforcer les spécificités, les compétences, les diversités. Cela renvoie à de nouvelles interprétations de la relation entre le plan et le projet.

Cela ouvre le discours sur l'interférence entre les différents niveaux de lecture du territoire: c'est la possibilité du passage d'un point de vue à l'autre, de la relation

entre différents programmes, de la représentation des nombreuses exigences et des nombreuses visions dans l'espace territorial comme résultat d'un dialogue qui évolue sans cesse (Mangin Panerai 2005).

- La disjonction, la dislocation ne respectent pas le principe de permanence.

C'est la formalisation définitive de la crise de représentation et narration de la modernité. C'est l'acceptation définitive de l'inexistence de frontières qui définiraient un tout cohérent et homogène

- Dia-gramme, c'est une métaphore du concept de différence, c'est une «machine abstraite» (Deleuze 1986, p.42), ou plutôt un «fonctionnement abstrait de tout obstacle ou frottement... et qu'on doit détacher de tout usage spécifique» (Foucault cit. in Deleuze 1986, p.42). Il véhicule des significations et ceci pour mettre en évidence, de façon simple et linéaire, les relations entre les choses, entre les personnes, et surtout entre les espaces.

L'utilisation du diagramme<sup>19</sup> comme mode de représentation des relations spatiales est fréquente, surtout dans les années '60, mais la présence ou non d'éléments d'emphase figurative<sup>20</sup> en mesure l'intérêt en tant qu'expédient pour transmettre des principes de flexibilité, de mobilité, de caractère temporaire, pour permettre au projet de l'espace physique de continuer de vivre à travers ses transformations incessantes.

Le potentiel relationnel du diagramme qui associe plusieurs informations, points de vue, disciplines, font de lui une "machine proliférative": dispositif ouvert et flexible visant à briser le lien de cause à effet entre prescription et résultat formel.



## DIFFERER... DANS L'ESPACE ET DANS LE TEMPS

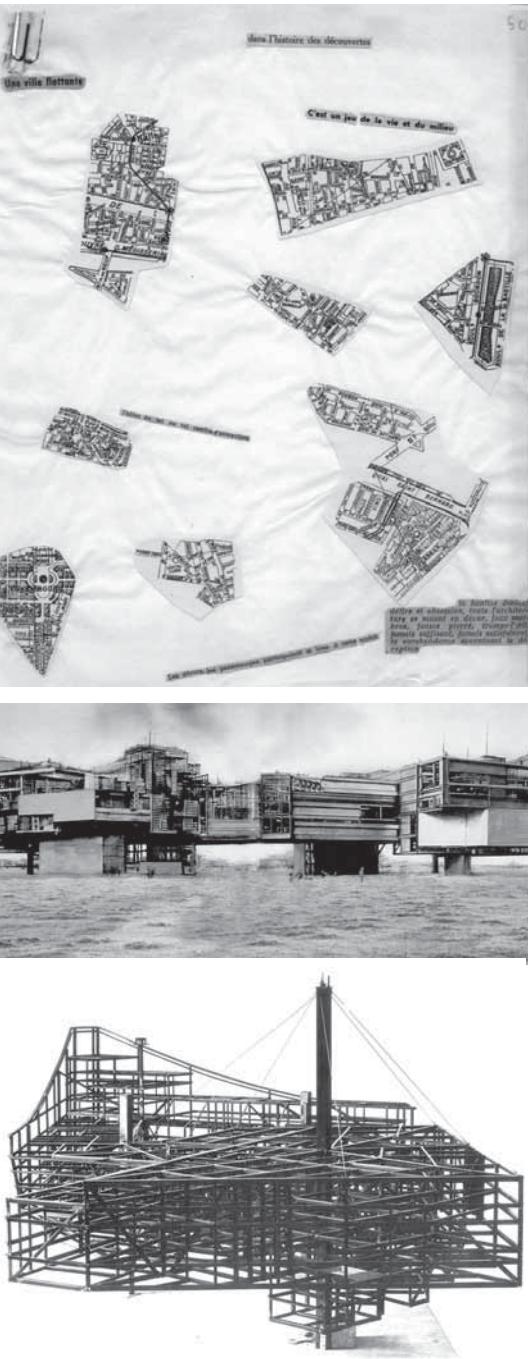
### Espace et différence: espaces autres, espaces de la différence absolue, hétérotopies

La différence comme différ(a)nce en architecture comprend la dimension temporelle. Différer dans l'espace et dans le temps signifie reconsiderer le processus de transformation pour inclure le «geste» suivant, l'action qui suit toute pré-vision. La nature provisoire de la condition contemporaine, la rapidité des changements d'état demandent de nouvelles ouvertures à des modes d'utilisation variables, à des besoins changeants et donc des capacités inédites de répondre à des demandes diversifiées dans le temps et l'espace.

La pratique de la différence a des retombées sur l'espace symbolique aussi: elle agit sur le signe; elle ne le rend pas insolite, captivant, spectaculaire mais il est le résultat de la "reconnaissance" et de l'interaction entre points de vue différents.

Un projet n'acquiert de sens que s'il reconnaît et compare les différences, s'il est capable de les appréhender et de les transformer en autre chose, et pour cela il entre dans le domaine du désir, de l'imagination, il "appartient" aux lieux et aux gens.





Face à une culture disciplinaire et à des pratiques guidées par des principes de séparation, d'exclusion résultant d'approches de type vertical et de perspectives tenant compte des contextes et de leurs problèmes, la recherche en architecture et urbanisme a montré dans quelques cas, une attention spécifique au thème de la transformation et du changement. Même dans le domaine des techniques visant au projet urbain, on encourage les principes de flexibilité et de possibilité de modification des espaces. Leur variabilité est liée à l'utilisation casuelle et au plaisir non pas comme contemplation mais comme jeu capable d'élever l'urbanisme au niveau de la création.

Depuis la fin des années '50 du siècle dernier, le travail des situationnistes et des "lettristes" sur le thème de la "dérive" urbaine est modulé sur la recherche de nouvelles interprétations des modes de vie urbains comme dépassement de l'"ordinaire", en jetant un regard sur la ville comme mouvement et transformation continue. Les psycho-géographies de Debord et, avec des aspects plus architecturaux, les utopies de Constant offrent une critique radicale de la société bourgeoise, de la ville fonctionnaliste, des principes fordistes établis dans la Charte d'Athènes en 1933: animée par des principes d'utilité et d'efficience elle est structurée pour exalter les besoins de production, elle se reproduit donc indéfiniment. Pour cela, la ville moderne suppose la stabilité, le sédentarisme. A cela Constant oppose l'image d'un espace nomade, c'est-à-dire de lieux physiques modelés sur l'impossibilité d'une utilisation stable mais sur le mouvement et les flux.

La traduction en visions urbaines engendre des villes faites d'espaces différents et traversables qui "formeront un espace social vaste et complexe. Des espaces adjacents et communicants offriront la possibilité de créer une variation infinie de lieux, facilitant ainsi la dérive des habitants et des rencontres casuelles fréquentes"<sup>20</sup> (Careri 2001, p.63). La projection extrême de ces principes est la ville qui devient une sorte de "camp nomade planétaire" où s'applique le slogan de l'internationale situationniste qui affirme qu'habiter c'est être chez soi partout (*ibidem* p.70).

De ces convictions découle nécessairement l'hypothèse qu'il n'est pas possible renfermer les demandes changeantes et les besoins d'une société dans les pré-visions d'un plan en tant qu'outil prescriptif.

Bigness<sup>21</sup> est l'évolution des structures flexibles de Constant, assemblage inédit de différences qui favorise la contamination, un modèle qui met en relation et distingue à la fois en réglant l'intensité de la co-existence.

C'est l'exemple conceptuel d'un dispositif d'interaction programmatique basé sur les régimes de liberté dans l'assemblage des différences les plus accentuées.

Il n'y a que la Bigness, qui puisse accueillir une multitude hétérogène d'événements dans un seul contenant. Elle met au point des stratégies pour développer aussi bien leur autonomie et que l'interdépendance au sein d'une entité plus vaste, dans une symbiose qui exaspère la spécificité au lieu de la compromettre. Par la contamination plus que par la pureté, par la quantité plus que par la qualité, seule la Bigness peut réellement favoriser de nouvelles relations entre des entités fonctionnelles qui élargissent leur propre identité au lieu de la limiter (Koolhaas 2006).

Si la différ(aj)nce produit un déplacement du discours sur la ville au niveau du temps<sup>22</sup>, il est également possible d'en retrouver un sens qui recentre l'intérêt sur les thèmes de l'espace. Lire les lieux en tant que ensembles de relations est le thème à la base du discours sur la différence. L'espace où nous vivons est hétérogène. «Nous vivons à l'intérieur d'un ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductible les uns aux les autres et absolument non superposable»<sup>23</sup> (Foucault 1984, p.755).

L'urbanisme et l'architecture en tant que points de vue liés et superposés devraient explorer ces relations, en explicitant le discours sur l'espace et sur la forme

et étudiant comment les lieux physiques correspondent aux vraies pratiques des personnes dans l'exercice de leur liberté (ibidem).

### Diversité et nouveaux fronts de la recherche et des pratiques «disciplinaires»

Rien ne se pense, ne se fait ou ne change si ce n'est par le biais de la matérialité des lieux et de leurs propriétés car c'est par elles - les choses liées au sol - que passent nécessairement (même si de façon non déterministe) toutes les relations sociales et leurs représentations conceptuelles (Dematteis 1999).

Quand Dematteis fait allusion au concept de territorialité il le situe dans une zone intermédiaire entre les transformations physiques et sociales, en en soulignant le rôle positif dans la mise en valeur des ressources et non dans l'action de règlement et contrôle. L'urbanisme et les sciences du territoire agissent sur cette territorialité. "De sciences visant essentiellement à la production de plans - c'est-à-dire des indications et normes pour établir les règles de l'utilisation d'une ressource (territorialité du premier type), elles se transforment en sciences et techniques des politiques territoriales, c'est-à-dire des processus interactifs promouvant et réglant la création et la croissance des valeurs urbaines (territorialité de deuxième type)" (ibidem, p.120).

Si le domaine relevant des disciplines qui s'occupent de territoire est celui-ci, alors le problème des diversités, traité de façon transversale, c'est-à-dire en traversant toutes les spécificités disciplinaires, est



un moment majeur de la réflexion. D'abord en relation avec le rôle central des politiques, c'est-à-dire des processus d'interaction qui symbolisent la reconnaissance des diversités, en suite en relation avec la croissance qui se produit après la comparaison et l'interaction qui est le propre de l'urbanité.

Aujourd'hui les différences sont néanmoins considérées comme un facteur clé du succès et de la promotion de lieux et milieux urbains spécifiques. La mondialisation de l'économie a eu des retombées sur le facteur de localisation: en termes d'indifférence par rapport à des conditions telles que proximité, accessibilité et en termes d'importance - pour quelques activités rares ou précieuses - par rapport à des caractères de qualité et centralité. Le facteur local est donc déterminant, non seulement en fonction de l'offre de main d'œuvre et de son coût, mais aussi des ressources spécifiques du territoire. Il s'agit de spécialiser l'offre en termes de qualités spatiales, fonctionnelles et infrastructurelles, en misant sur des facteurs de différentiation capables de rendre un territoire compétitif sur le marché international, en même d'attirer de nouvelles ressources.

De ce point de vue, le plan semble être un instrument pour la définition d'une toile de fond des transformations et pour la construction de leur image séductrice. D'où une stratégie visant à limiter ou accompagner le caractère réglementaire et prescriptif du plan d'un dispositif souple capable de favoriser les accords de collaboration entre des sujets différents, aussi bien publics que privés, et de faciliter le processus d'apprentissage mutuel pendant la mise en oeuvre (Curti 1996, p.73). Cet intérêt fort orienté à la demande ne vise pas à fournir un service correspondant à la demande mais à agir directement sur celle-ci et déterminer les politiques de marketing urbain. L'offre en effet doit présenter un "produit-ville" reconnaissable: sa diversité réside dans la spécificité de l'offre spatiale qui en fait un unicum capable d'orienter la demande. La communauté locale - en se coagulant autour de l'idée d'auto-représentation, par une image spécifique qui les identifie - contribue à la réussite de l'opération en rappelant les valeurs de l'identité collective. En effet aujourd'hui la compétition ne se réfère pas aux entreprises individuelles oeuvrant dans des domaines territoriaux différents: elle est dans la dimension globale qui alimente et renforce la relation avec la dimension locale. C'est dans ces termes que le local se transforme en une ressource stratégique<sup>24</sup>.

L'identité est liée dans ce cas à l'action instrumentale et se produit au niveau social.

L'identité subjective est manipulée, construite, un "fétiche" élaborée pour "adhérer aux relations sociales en cours"<sup>25</sup> tandis que l'identité collective devient la véritable expression des relations de pouvoir asymétriques qui caractérisent les relations sociales.

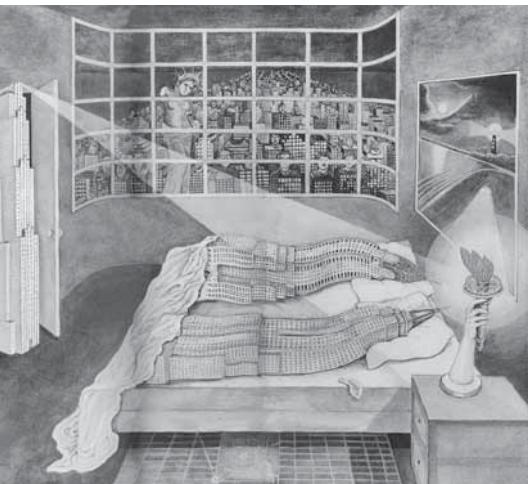
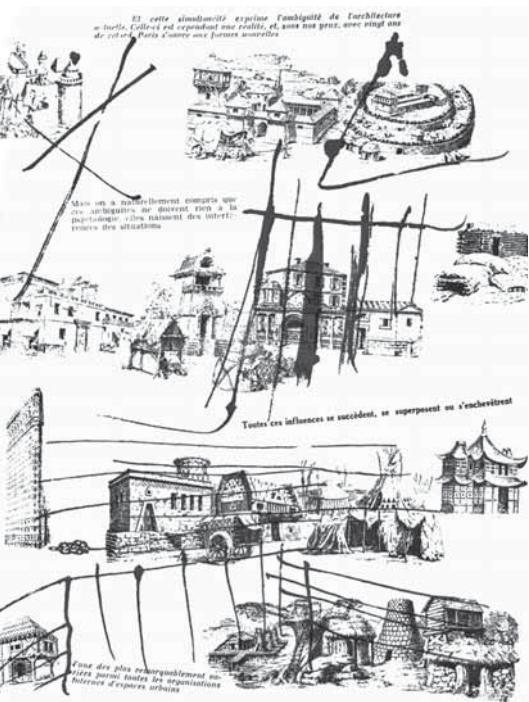
La diversité est un objectif raté: les différences qualifiant les pratiques de planification ne sont pas celles qui visent à la compétition sur les marchés internationaux, car leur identification sert à atteindre un but<sup>26</sup>. Or elles doivent devenir un objectif à poursuivre en soi, donc un but, une valeur sur laquelle appuyer le changement et le renouvellement de la condition contemporaine. C'est en se confrontant avec la dimension globale et en mettant de coté le processus compétitif basé sur le différentiel de l'offre territoriale, que l'on peut donner naissance à de nouvelles formes de coopération et interaction institutionnelle de niveaux territoriaux différents et à une auto-organisation qui envisage l'appartenance à un réseau global. Dans cette direction, vivant à épaisser les relations entre des sujets différents, institutionnels et non, porteurs de projets du territoire spécifiques, on a proposé par le passé une représentation positive à travers l'expérience des pactes territoriaux<sup>27</sup>.

Ces réseaux locaux étaient une façon tout à fait différente d'agir par rapport à la tradition de programmation des interventions sur le territoire: une alliance entre maires, représentants de travailleurs et entreprises, petites entreprises, instituts bancaires, dans le but d'instaurer une relation de co-

opération avec les institutions locales (même en termes d'action conjointe du système politique et technique-bureaucratique) pour la définition de cadres territoriaux vastes et non définis du point de vue administratif. Une expérience inédite de réseaux de décision qui change la façon de considérer la planification locale dans son essence<sup>28</sup>.

Or après dix ans d'expériences dans ce sens, on observe une réponse seulement partielle à l'objectif de départ. Le pacte territorial, en hiérarchisant les intérêts et les idées fortes de développement par la mobilisation des ressources (Bonomi 1998, p.63), exclut les sujets faibles. Il ne produit pas de débat réel entre des sujets différents et, donc, ne met pas en valeur le divers et le pluriel. Aussi bien la domination des sujets économiques que, au contraire, la domination du sujet public sont possibles et dans cela on voit la limite de la pratique contractuelle définie dans le pacte territorial, et donc la distance par rapport à la mise en valeur de la diversité par l'interaction. Il faut également reconnaître que par ces pratiques se réaffirme le problème du thème de la «représentation» et qu'elles proposent, de toute façon, des ouvertures dans le sens contraire par rapport aux processus de sectorialisation qui ont introduit des instruments et des pratiques qui, au contraire, ont posé de nouvelles frontières, de nouvelles limites, de dangereuses formes de spécialisation.

Les études les plus récentes d'analyse territoriale essayent en fait de reconstruire un lien entre le contexte physique et le mode d'appropriation de l'espace comme construction de sens, en partant de la



spécificité des différents contextes et en décodant les principes structurants des pratiques sociales. En attribuant à ces dernières une valeur matérielle et symbolique, on adopte un point d'observation unique des processus de construction de la forme et des modifications des systèmes économiques et sociaux de chaque contexte territorial<sup>29</sup> (Lanzani 1996).

La différ(a)nce, dans le sens de renvoi dans l'espace, s'éloigne des théories généralisantes et unifiantes pour repérer, dans les spécificités des lieux, espaces "spéciaux" de changement<sup>30</sup>. Elle promeut des explorations minutieuses de l'espace physique et territorial et sélectionne quelques traces intéressantes de production de nouvelles formes d'habitat. Elle suit les traces modes inédits d'appropriation de l'espace et du territoire, attentive aux pratiques informelles d'utilisation du temps et de l'espace, "les astuces de l'habitat" (Bianchetti 2003, p.42) qui permettent de saisir la mutation en cours.

Le point de départ est l'espace physique en tant que "lieu où ces processus sont lisibles et comparables. En effet l'espace change plus lentement que les comportements habitatifs agissant ainsi comme source de friction. C'est dans celle-ci qu'on retrouve le traces, les indices des nouveaux styles de vie" (AA.VV. 2003, p.20).

"Multiplicity" est un thème autre qu'une expression très réussie ayant plusieurs sens. C'est le concept autour duquel s'articule le travail d'un groupe interdisciplinaire qui réunit des chercheurs de différentes provenances géographiques, au sein de l'exploration de manières et de formes de «reproduction» de la condition contemporaine. Le même thème représente un raisonnement clef de la recherche de John Friedmann qui se réfère à des concepts généraux et plus particulièrement de nature socio-culturelle liés au thème de la «convivence» (Friedmann 2002). Multiplicity renvoie au caractère transnational de notre existence et de l'expérience de l'espace urbain et identifie la rupture des frontières nationales et la multiplicité des sujets co-présents dans chaque contexte national comme élément unifiant et modifiant les comportements.

La multiplicité est une qualité nécessaire du «différent», qui assume des connotations spatiales, dimensionnelles mesurables ou virtuelles (sans rendre la co-présence nécessaire) et temporelles ; elle suppose donc la variabilité.

## **Pratiques de différence: le projet dans la dimension espace-temps**

Des sujets traités jusqu'à présent peuvent être déduites quelques réflexions concernant le projet urbain:

**1.** La séparation entre visions urbaines et utilisation de l'espace physique et architectural. Les processus de négociation impliquant les pouvoirs, les centres de décision, les intérêts différenciés, dans la plupart des cas annulent la composante physico-spatiale pour privilégier des aspects procéduraux, économiques, politiques et sociaux. Selon d'autres points de vue, bien des expériences à caractère participatif, souvent concentrées sur des micro problèmes urbains, demeurent à cette échelle. Le projet architectural coïncide avec le projet d'urbanisme, mais le contraire n'est pas nécessairement vrai. La raison à la base du projet d'urbanisme est la relation entre différents objets, différents sujets, différentes exigences et différents besoins. Cette raison ne concerne pas l'échelle de référence mais fait partie du degré de complexité, de l'épaisseur des relations.

**2.** Après avoir accepté cette séparation, il y a besoin d'une approche interdimensionnelle, un entrelacement, une simultanéité, une superposition d'instruments et de matériaux témoignant des points de vue diversifiés dans une interaction continue. Pour rompre avec les approches séparées et partielles il faut également construire de nouveaux rôles, de nouveaux profils disciplinaires et redéfinir le sens du projet contemporain. La mission de la recherche en urbanisme est d'attribuer à la technique de construction un

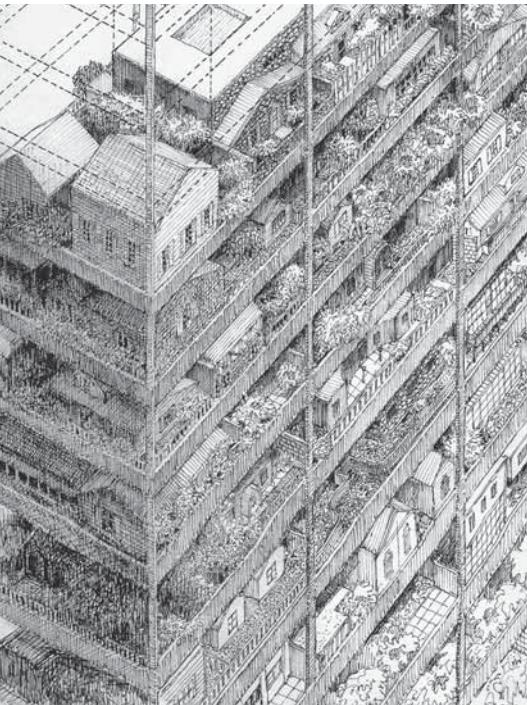
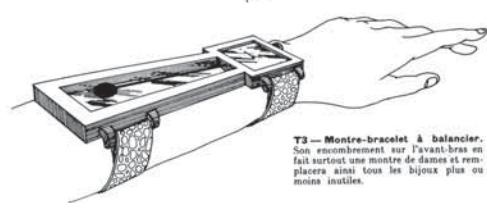
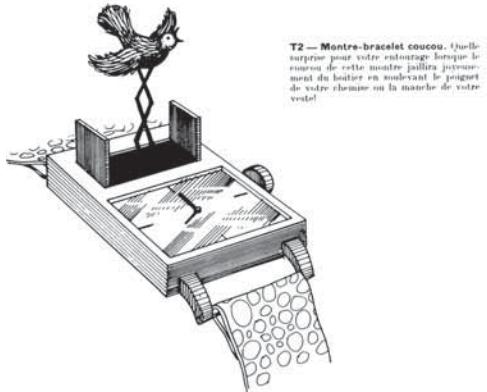
sens et un rôle qui aillent de pair avec la construction de méthodes et outils visant à répandre une nouvelle culture de l'espace. Développer l'attention pour les valeurs de l'espace physique et pour son rôle de "medium" de nouvelles valeurs signifie percevoir l'espace à travers sa composante architecturale, c'est-à-dire comme un lieu bâti comme un noeud de réseaux non matériels entre des signes matériels.

**3.** Ceci est confirmé par le lien qui existe entre les réflexions développées dans le cadre de la culture de l'avant-garde architecturale contemporaine des quarante dernières années et l'évolution des théories urbanistes (visant à réorienter la dimension du projet vers des processus de construction du sens du territoire), à partir de la crise des instruments disciplinaires, ce lien révèle des éléments utiles à la réflexion mais surtout la nécessité que les deux parcours de recherche soient unis et reliés. Parmi les thèmes dominants du débat culturel contemporain, nous choisirons les suivants:

- les recherches sur la relation entre les formes et les significations de l'architecture, rappelées par les thèses de P. Eisenman sur l'existence de deux niveaux de relation spatiale (une structure superficielle et une profonde) qui configurent, quand elles sont conscientes, ou bien articulées par des expédients figuratifs, le fondement de la compréhension de l'espace architectural.

L'évolution de ce concept mène aux thématiques plus intéressantes qui tournent autour du concept de "pli" (qui actualise le rapport entre l'objet et son contexte, entre le moderne et l'antique), en laissant de côté le concept de "ressemblance" et considérant

## CATALOGUE D'OBJETS INTROUVABLES



plutôt l'"in between" à savoir ce que l'on peut observer des relations entre l'objet, le sujet et la toile de fond (Eisenman 1970, 1993).

- le débat autour du thème «architecture spontanée et architecture issue d'un projet» et l'utilisation d'éléments de construction appartenant au paysage urbain dégradé dont la référence est l'utilisation provocatrice et créatrice de formes et matériaux dérivant des utilisations "informelles" selon la théorie du *cheapscape* de F.O. Gehry.
- le rôle de l'interaction dans les processus de décision et la valeur relationnelle attribuée à l'objet ou au produit manufacturé comme "medium de chaîne de sens - Mendini.
- la signification attribuée à la vie urbaine comme lieu des relations sociales, comme exaltation de la diversité, de la variété, de l'aspiration au jeu, à la liberté, au mouvement (théories situationnistes). Le besoin d'avoir une ville attrayante, en termes de formes sociables et agréables, est lié à la valeur attribuée à la composante iconique urbaine (présente dans les projets de Venturi).
- la théorie de Eisenman sur la *dislocation* qui provoque une séparation entre le sujet qui observe et sa vision d'une part et l'objet observé de l'autre dans le but d'ébranler la tentative de contrôle rationnel de l'espace.
- en accord avec cette "catégorie interprétative", les thèses suivantes de Tschumi sur la dis-jonction:
  - le rejet de la notion de «synthèse» en faveur de l'idée de dissociation, d'analyse disjonctive
  - le rejet de l'opposition traditionnelle entre la fonction et la forme architecturale en vue d'une superposition ou juxtaposition des deux termes (...)
  - la mise en valeur, du point de vue méthodologique, de la dissociation, de la superposition et de la combinaison qui déclenchent des forces dynamiques à même d'envahir tout le système architectural en faisant exploser ses limites et en suggérant en même temps une nouvelle définition. Le concept de disjonction est incompatible avec une vision statique autonome et structurelle de l'architecture. Cependant, il ne va pas contre l'autonomie ou contre la structure: il implique simplement des opérations mécaniques constantes qui produisent systématiquement une dissociation dans l'espace et dans le temps (Tschumi 1996).
- le concept de *Bigness* de Koolhaas suppose la contamination au lieu de la pureté et la quantité au lieu de la qualité, théorise l'im-

prévisible<sup>31</sup> en architecture en s'appuyant sur des principes de liberté et maximisant, dans la dimension, le nœud des diversités. Lorsqu'elle est grande, la dimension cherche l'unité et coïncide avec la ville, elle n'est pas une enveloppe mais elle est contenue dans une enveloppe et représente le potentiel de l'urbanisme en opposition à l'architecture.

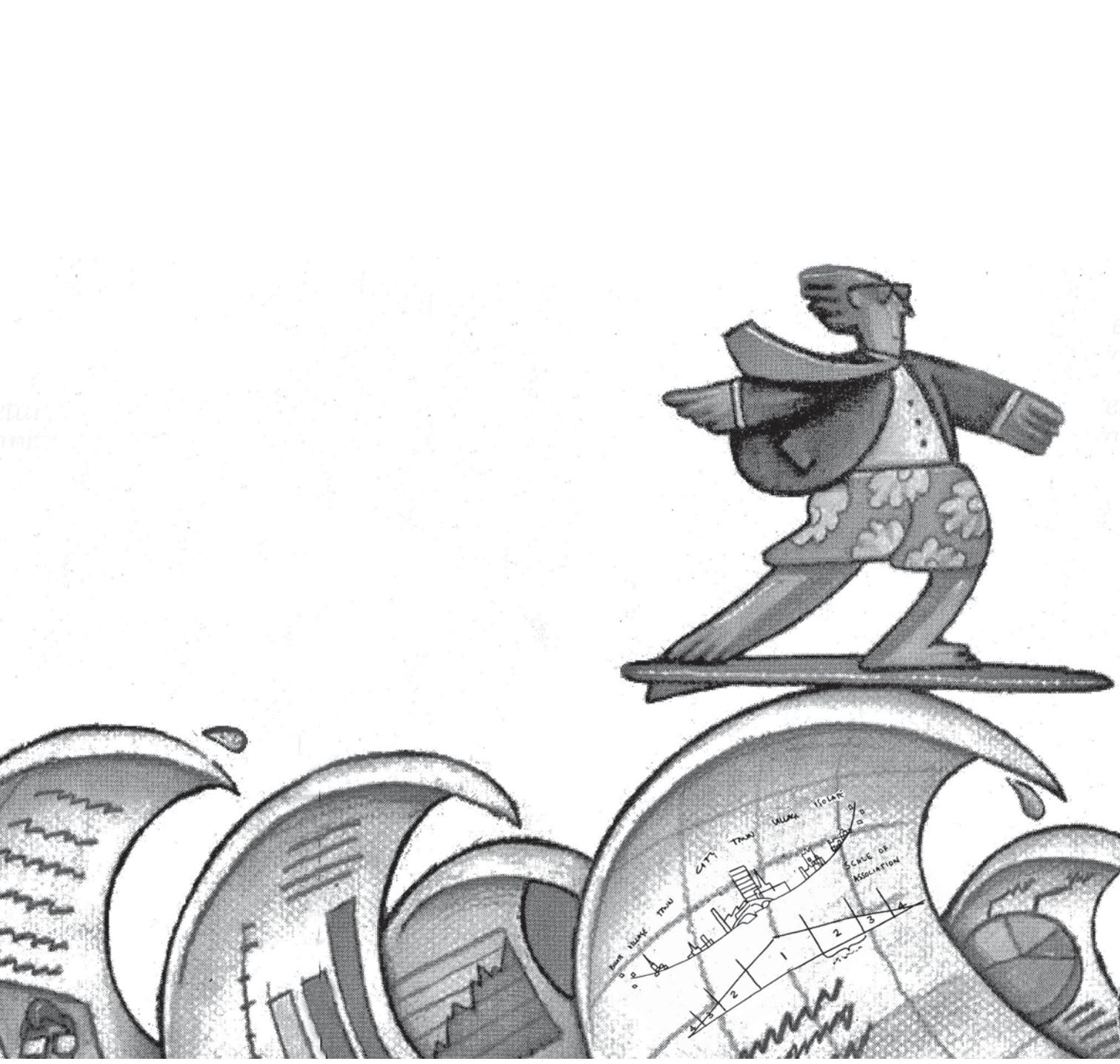
4. Les thèmes les plus fréquents dans les théories architecturales ont en commun la relation espace-temps et sous-entendent la relation urbanisme-architecture c'est-à-dire plan-projet. Ils utilisent comme élément discriminant le facteur temporel. Le projet (ou bien le Plan) en tant qu'"activité de production et gestion du paysage construit"<sup>32</sup> se configure essentiellement comme processus (Carmona Sieh 2004). Ce processus comprend l'interaction entre les acteurs, la compréhension du contexte, la définition des objectifs à travers une activité cyclique ou en spirale envisageant une évaluation et un affinement progressif pour arriver à une solution, une pré-vision considérée comme optimale.

La distinction entre phases et moments ayant une durée différente - celui du Plan dilaté et, donc, peu rigide et celui du projet précis et concentré dans l'espace et dans le temps - demande une nouvelle jonction qui, dans un premier temps, puisse inclure les deux au sein d'une dynamique de processus, unitaire et multiple à la fois, faite de renvois continus, de changements d'échelle très productifs qui permettent au projet architectural d'ajouter de l'intelligence au projet urbaniste et à ce dernier d'apporter des modifications, à

travers des mises à jour régulières, à la prévision, au scénario de départ. En général la réflexion architecturale contemporaine engendre des principes et de nouvelles catégories interprétatives de la réalité qui peuvent enrichir le débat sur l'urbanisme qui souvent, se déroulant autour de thèmes à caractère méthodologique et procédural, perd de vue les problèmes spatiaux qui, tout comme les autres, influencent et orientent les pratiques et, en général, les processus de transformation.

Entre *urbanisme* et *architecture* s'institue une approche intégrée vivant à dépasser les séparations, en repérant des points d'union et des parcours parallèles.

Il faut accomplir un effort supplémentaire en direction d'une lecture critique de la distance encore sensible qui sépare le débat théorique et résultats spatiaux, les espaces conçus et les espaces spontanés, l'architecture comme "événement"<sup>33</sup> et les espaces qui interagissent avec les lieux, la société, les histoires, les processus dans lesquels ils sont plongés. Il s'agit d'une distance qui, aujourd'hui en Italie tout particulièrement, sépare sensiblement les produits de la grande architecture et les pratiques de transformation urbaine, elle est le symptôme d'un écart important entre la culture spécialisée et le sens commun du territoire. Les implications possibles sont au nombre de deux: la révision du sens et du rôle du savoir disciplinaire d'une part et de l'autre la signification attribuée au projet comme instrument pour la construction de savoirs et aptitudes spécifiques et en même temps comme sensibilité diffuse de l'espace et du territoire.

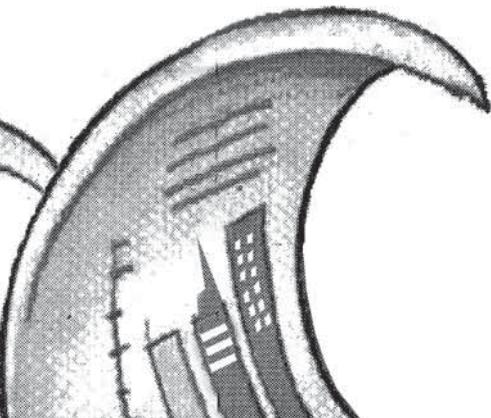


## FAIRE L'ARCHITECTURE, L'URBANISME/ARCHITECTURE/DESIGN: PRATIQUES INDISCIPLINEES

### **La technique au service de la demande de qualité**

Le contemporain est conditionné par la technique et par l'illusion de sa neutralité par rapport à la vie de l'homme. Ce demande aujourd'hui une révision des catégories humanistes propres de l'ère pré-technologique.

La technique est liée à des savoirs spécifiques car, comme l'affirmait déjà Platon, la techne, c'est-à-dire le faire, est lié à la puissance, à la possibilité de faire qui n'existe que si elle est liée au savoir qui, à son tour, est "déterminé par l'objet spécifique" (Galimberti 1999). Sa définition influence la relation moyens-fins: la technique comme moyen à employer par rapport à des fins - bonnes ou mauvaises - est encore une illusion, elle "est notre milieu", elle est notre essence, donc elle n'est donc plus un instrument (elle l'était seulement dans le passé quand elle servait à la domination sur la nature). La technique met fin à sa propre nature instrumentale quand elle peut poursuivre n'importe quel but et devenir elle-même une fin en soi.

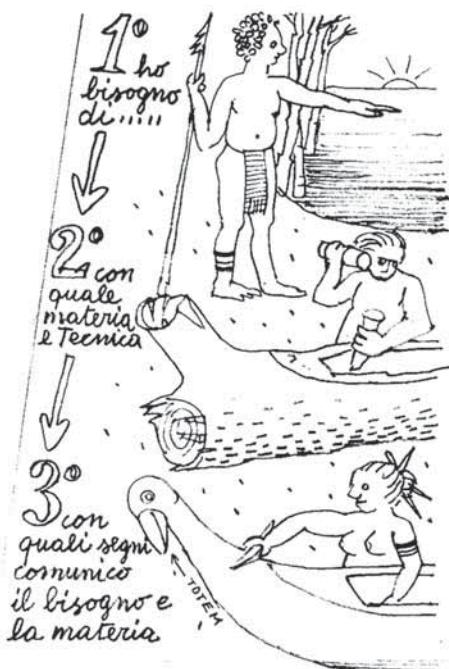




La technique affranchie de tout lien (dans l'absolu), n'engendre plus la production de sens. Elle est l'essence de l'homme car elle compense son déficit instinctuel - celui qui assure la survie chez l'animal - et lui permet l'adoption de processus de sélection "culturelle" – qui chez les animaux est une sélection "naturelle".

La technique est à la fois technologie -"univers des moyens" - et rationalité - c'est-à-dire "fonctionnalité et efficience" dans l'emploi de ces moyens (*ibidem*)<sup>34</sup>. La *raison instrumentale* comme «cohérence des moyens avec les objectifs» (*ibidem*) ne s'occupe pas de la nature ou de la nécessité de ces objectifs. L'objet délimite le savoir mais aussi le choix de l'instrument technique à utiliser; son importance réside donc dans la fonctionnalité qui est évaluée en termes d'efficacité ou plutôt de "capacité de faire exister". La technique est la volonté de puissance, la connaissance est pouvoir (Bacon affirmait en effet; *scientia est potentia*): le vouloir va de pair avec la technique. Cette dernière est donc liée à la volonté, à la conscience d'une action<sup>35</sup>.

La technique est donc liée à un domaine disciplinaire spécifique : la spécificité de l'objet est la garantie de la compétence technique. Cela justifie le besoin du savoir spécialisé et du travail spécialisé mais en détermine aussi la limite tout comme le besoin de s'intégrer à d'autres techniques. Ou bien la technique renvoie à des principes normatifs et théoriques généraux mais aussi à un domaine applicatif dans lequel elle change sans cesse grâce à une série de "techniques". En architecture, en particulier, "les techniques" ont une fonction particulière; "il n'existe pas de traité d'architecture qui ne conjugue étroitement les principes théoriques, les principes de composition, les types de bâtiments et les techniques de construction" (Gregotti 2002, p.4).



La relation entre la technique et l'art est un autre aspect intéressant aussi bien pour le lien réciproque que rappelle l'utilisation latine du terme *ars* comme "technique", que parce que l'art lui-même doit avoir recours à la technique pour s'exprimer. Mais ce qui importe est moins la spécificité de chacun que les relations mutuelles. L'art en effet "anticipe le renversement où la technique devient le but des forces qui veulent s'en servir comme d'un simple moyen" (Severino 2003, p.125). Le rapprochement actuel de l'art, l'architecture et la planification revêt, en effet, souvent des caractères ambiguës et contradictoires, il assimile les moyens aux fins, il confond les

rôles des acteurs en jeu créant des espacements qui ne sont pas toujours positifs, des confusions de rôles et de responsabilités.

Avec la "révolution technologique" se poursuit le processus commencé avec le Mouvement Moderne de redéfinition de l'appareil technique qui comprend l'ensemble des mutations spatiales et temporelles qui re-organise, dans le quotidien, même les représentations esthétiques du territoire contemporain (Virilio 1984).

L'architecture, dans la mesure où elle a tout misé sur son appareil technique subit, selon Virilio, un processus d'introversion. Elle finit par perdre ainsi sa relation avec le sol alors qu'elle est constamment projetée dans toutes les directions de l'espace (ibidem).

Pour améliorer la condition urbaine contemporaine il faut un effort en termes de valeurs, de leur reconnaissance dans l'actualité mais surtout de la manière dont celles-ci se retrouvent dans les formes urbaines, de leur expression en termes figuratifs et peut-être –mieux encore- non figuratifs. Promouvoir les valeurs urbaines signifie considérer l'espace urbain non seulement comme produit de besoins mais comme expression de significations et visions. D'où la nécessité de souder les significations culturelles et les formes physiques de l'espace urbain et surtout de construire collectivement, ou bien à travers l'interaction, des visions et interprétations conscientes et partagées, conjuguant l'imagination et la technique, les idées et le concret.

Les techniques de projet sont entrées dans le monde de la «communication», la représentation est partie intégrante du

projet, voilà pourquoi ses techniques doivent devenir une avec les changements propres à la pensée du projet et à la manière dont on conçoit l'espace..

### **La représentation: bidimensionnelle, perspective ou virtuelle?**

"Si le Moderne veut alors dire un monde conçu comme représentation cartographique, l'histoire de la culture occidentale devient, comme introduction au Moderne et sa réalisation, l'histoire de la colonisation progressive du discours (du logos, du raisonnement) de la part de l'image cartographique elle-même"

(Farinelli 1992, p.56).

La carte géographique et la représentation du monde jouent donc une fonction idéologique: la cartographie est le modèle unique de la connaissance. Une tentative d'homologation du monde en fonction de la possibilité de le calculer. On suppose donc une correspondance exacte entre la réalité et la représentation.

La colonisation cartographique de la pensée part de loin et envahit la culture disciplinaire technique au point d'orienter la recherche d'un langage disciplinaire spécifique qui puisse traduire, de façon univoque, les contenus du projet d'urbanisme. A ce critère répondent le langage cartographique, les techniques de représentation visant à la figuration «précise» de la réalité, le processus de rectangularisation du monde<sup>36</sup>, la primauté routière fruit de la culture hygiéniste, le traitement des parties restantes isolées de la logique de la distinction, de la séparation par les frontières



res (ce qui est constructible et ce qui ne l'est pas, le bâti et les espaces libres, les tissus historiques et les installations contemporaines, etc.).

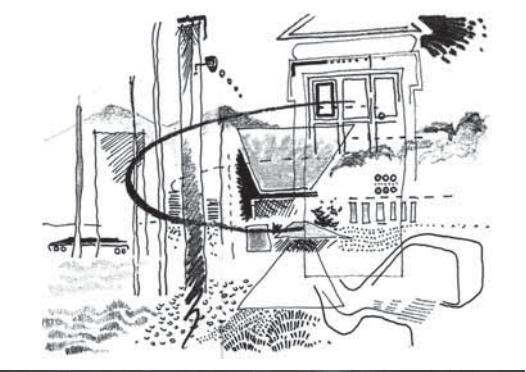
La logique symbolique cartographique exclut, "renonce à l'expression totale du sensible" (*ibidem*, p.20) où le symbole est réduit à simple signe, perdant toute valeur évocatrice. Si la représentation ne peut être exhaustive de la réalité elle fait une sélection des objets à «représenter» et donc dans ce sens elle fournit une interprétation en effectuant un renversement de la relation sujet (représentant)/objet (représenté), le premier l'emportant sur le deuxième.

Le renversement en faveur du "point de vue" exclut la possibilité d'une représentation objective et met en lumière sa valeur d'"interprétation" de la réalité et l'importance de l'angle" de vision que l'on adopte dans la perception d'un espace physique..

Le problème du point de vue renvoie de nouveau à la question des techniques et au mode de penser l'espace inauguré par la "vision perspective du monde".

Au quinzième siècle la perspective consolidait le point de vue de l'homme comme élément unique et central par rapport au monde qui l'entoure. On affirmait ainsi le détachement de la réalité, réduite à la vision unifiante de l'homme et avec celui-ci, comme le dit Zevi, "les architectes cessèrent de s'occuper d'architecture et se limitèrent à la dessiner".." La perspective est une technique graphique visant à représenter une réalité tridimensionnelle sur une feuille bidimensionnelle" (Zevi 1997, p.36) et ceci suffit à justifier ce que Foucault appelle le processus de *rectangularisation du monde*.

La perspective de la renaissance ramène la réalité au rectangle de la feuille, et donc à un plan, tracé à l'équerre et déformé par rapport au seul point de vue possible, celui central. La réduction qu'elle accomplit est une hiérarchisation de la réalité en fonction du point de vue de l'homme qui est placé au milieu de l'espace et donc «tout à coup, un énorme patrimoine visuel composé de courbes, asymétries, écarts, modulations, angles autres que les angles droits, fut obblitéré: le monde devint une boîte et les «ordres» servirent à distinguer les parties superposées ou juxtaposées» (*ibidem*). En synthèse et en reprenant le discours de Zevi, "on n'inventa plus des espaces pour la vie humaine, on des-



sina des enveloppes pour les empaqueter" (ibidem). En portant aux extrêmes conséquences ce qu'a affirmé Zevi, s'il est vrai que la perspective a produit un appauvrissement du langage architectural, le contraire est aussi vrai, c'est-à-dire que la banalisation et la réduction de ce langage en termes de variabilité et multiplicité de l'expérience spatiale trouve son expression et sa place dans la centralité de la vision perspective, dans sa rectangularité. C'est cette vision, en effet, qui place l'observateur au centre et l'objet observé est par conséquent contrôlé par des proportions géométriques précises et se doit d'en respecter les mesures.

La représentation n'enregistre pas la réalité de manière objective, bien au contraire, elle en fournit une interprétation et, en incluant le point de vue, elle gagne une valeur «créatrice», de projet. Les techniques de représentation ne sont donc pas indifférentes aux qualités spatiales.

Dans ce sens, ce n'est pas la vision perspective qui est en cause, mais l'utilisation de la technique "perspective" au service d'une vision précise du monde: "l'entreprise perspective" atteint sa limite quand elle devient un instrument conventionnel<sup>37</sup>. La perspective centrale est elle aussi une représentation "conventionnelle" de la réalité: l'interprétation, l'arbitraire sont réduits en fonction de la vision unique centrale qui rend "vraisemblable" la vue planimétrique la plus abstraite.

Mais la vision perspective propose également des points de vue inédits<sup>38</sup>, des angles de vues. Elle enregistre l'entrée de la lumière, du mouvement<sup>39</sup>, "le coin

deviendrait un élément propulsif du prisme et, en contestant l'isolement, elle l'aurait impliqué dans le discours urbain" (Zevi 1997, p.37).

Pour illustrer ceci et malgré la résistance de la vision perspective, bien des architectes et artistes qui depuis le seizième siècle "ont mené le combat contre le perspective" (ibidem) la refusent. Parmi les "opposants", Michel Ange qui "sur la place du Capitole insulte le code en vigueur, s'empare de l'espace et le retient, brise avec le canon barycentrique de la géométrie élémentaire, change un rectangle en trapèze renversé par rapport à la perspective, nie le parallélisme à deux bâtiments, pourtant identiques qui se trouvent «face à face»". (ibidem, p.39): le projet de la place est basé sur sa représentation perspective. C'est l'exaltation du "point de vue", c'est une manière inédite de construire les relations dans un espace déterminé.

Des théoriciens de l'architecture contemporaine mais aussi des architectes ont relevé les défis du contemporain avec un langage «nouveau» et ont abordé ce thème. Eisenman, par exemple, relie une certaine architecture construite selon des principes de stabilité, de l'harmonie et donc de la hiérarchie des parties, à la représentation perspective de l'espace du XVème siècle dominée par le mécanisme de la vision à laquelle il oppose un concept différent de vision, lié aux média et aux principes de l'apparence qui substitute l'existence, la vraisemblance (Eisenman 1992).

Avec le "paradigme électronique" la domination de la vision, du contrôle de l'espace par sa représentation sont ébranlés.



En détachant ce qui apparaît des significations, la civilisation électronique transforme la vision en tant qu'activité intellectuelle (perspective) en un fait émotionnel (c'est-à-dire qui relève purement de l'image), une dimension de l'espace qui disloque la fonction discursive du sujet, et en même temps, celle de la vision. Et qui crée une "condition de temps", d'un événement, où existe la possibilité que ce soit l'environnement qui observe le sujet, la possibilité d'un regard au-delà (Eisenman 1992).

L'avant-garde architecturale a mené des recherches sur les nouvelles techniques de représentation et organisation de l'espace, diffusées aussi grâce aux nouveaux média. Une "révolution informatique" qui a imposé le numérique à l'attention générale comme mode expressif autonome et créateur, est en cours. La nouvelle culture informatique a changé cette même culture du projet et, surtout, a démolie le système de significations traditionnellement associées aux représentations de l'espace et, donc, au projet, pas seulement architectural.

L'instrument n'est pas neutre mais donne de la forme aux contenus, au système de significations qu'il soutient et par lesquels il est soutenu. Le virtuel n'est pas loin du réel car il lui est superposé et agit exclusivement comme multiplicateur de la vision dans l'unité temporelle. Celle que Virilio qualifie de "stéréophonie du réel" est l'ensemble de la vision réelle et médiatique de la réalité qui réalisent un mode de perception tout à fait nouveau, un mélange de virtuel et de réel-physique.

La simultanéité de l'expérience est une autre ouverture qui s'offre à la représentation. Elle n'a de valeur que si elle est considérée comme principe et si elle permet l'évaluation critique de chaque stimulus expérientiel en mettant le sujet en condition d'interagir avec chaque source d'images et que si elle agit en tant que multiplicateur du pouvoir créatif du sujet.

### **Différer: le projet comme processus non linéaire**

Le processus du projet doit intercepter et faire interagir le regard sur la ville, celui qui investit le territoire vaste et la production d'objets quotidiens. La reconnaissance des différences demande de nouvelles capacités de lecture et de compréhension de l'espace physique, social, mental, en ouvrant de nou-

veaux espaces d'interaction entre les points de vue: la vision territoriale, les besoins réels des gens, l'espace virtuel, les variables sensorielles et matérielles, l'utilisation quotidienne, la fonctionnalité, etc...

Le projet doit donc être considéré comme un processus non linéaire qui investit les diverses échelles et tire profit des spécificités propres des différents regards et approches en les mettant en relation entre eux.

Le processus de projet peut influencer la qualité de la vie urbaine. S'il est vertueux il exalte la diversité des visions et points de vue, qui sont simultanés et s'influencent mutuellement, et qui pour cela participent au changement. Le spectaculaire en architecture est un événement fini en soi, qui répond à des instances limitées dans le temps et dans l'espace et ne permet pas d'enrichissements ni de nouvelles interprétations.

La ville, l'espace urbain n'est pas fait d'objets, ce n'est pas une accumulation d'architectures mais quelque chose de plus complexe qui se détermine à travers plusieurs éléments et qui évolue dans le temps.

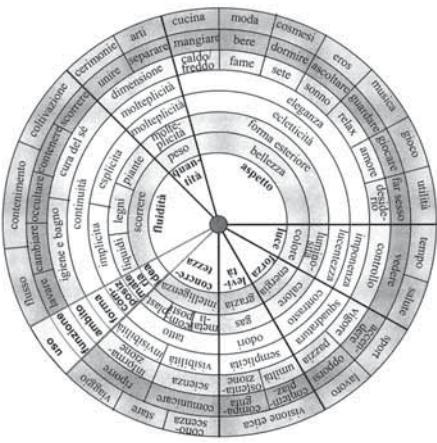
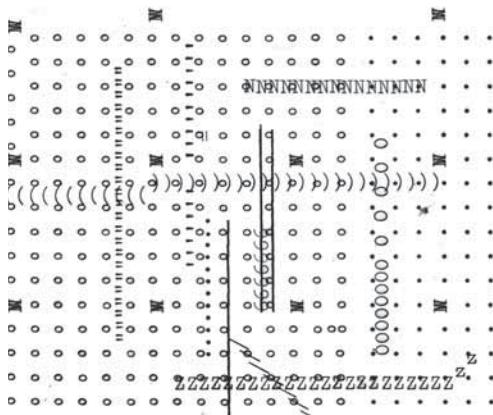
Le discours sur la différence interprète cette valeur en mettant en relief l'espace entre les choses, les relations, le changement: c'est un instrument pour interpréter le changement du contemporain et les thèmes émergeants, il fournit un point de vision inédit pour redéfinir les techniques et les instruments du projet de l'espace urbain.

Dans ce cadre s'insère le discours sur le diagramme. Du planning (le planning stratégique, par exemple, relie le plan

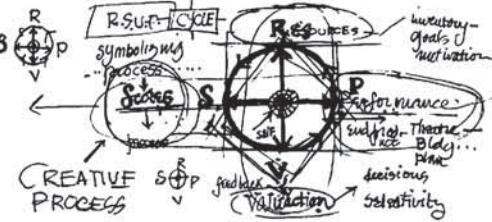
structurel au diagramme à la place de la représentation fidèle, cartographique de la réalité présente et à venir<sup>40</sup>) passant par le projet urbain et architectural jusqu'au design des objets communs, la pensée diagrammatique se voit confirmée et validée par des utilisations expérimentales nouvelles<sup>41</sup>. Appliquée aux processus de création, il déplace l'intérêt "du quoi au comment, de la matière aux relations, de la réalisation de formes aux processus qui la produisent (...) utilisant les phénomènes contemporains comme instruments du projet. Une opération qui implique certainement des changements dans le projet et, vice versa, de transformations profondes de la réalité" (Corbellini 2004, p.140).

Le diagramme véhicule des significations en mettant en évidence, de manière simple, les relations entre les choses, les personnes, les espaces et, surtout, entre les choses, les personnes et les espaces entre eux.

L'utilisation du diagramme comme mode de représentation des relations spatiales est fréquente, surtout dans les années '60: les Archigram, qui utilisent l'architecture comme médium de communication, recouraient aux diagrammes pour expliciter les contenus théoriques de leur visions en les mélangeant avec d'autres techniques graphiques tridimensionnelles, en perspective ou obtenues par collage, par rapprochement d'images, de dessins, de croquis, de fonds variés. A cette emphase figurative correspond une rupture épistémologique profonde au niveau idéologique et technique. La richesse figurative est, donc, utilisée dans ce cas comme expédient pour transmettre, par l'intermédiaire de l'architecture



## The RSVP Cycles



**Creative Processes  
in the  
Human Environment**

**Lawrence Halprin**

et par l'intermédiaire de tout ce qui est considéré comme stable et durable, permanent des principes de flexibilité, mobilité pour libérer l'idée du projet spatial défini et précis de la possibilité de continuer à vivre à travers ses transformations incessantes.

Or Cedric Price<sup>42</sup>, pourtant lié aux thèses des Archigram, qui étaient, à leur tour, influencés par lui, s'intéresse moins aux problèmes figuratifs: un "répertoire" de concepts et d'images qui contribue à la formation de cet "invisible dictionnaire des possibilités qui permettent de ré-inventer plus que qu'améliorer ou d'enrichir un contexte" (Pettena 2004, p.106).

Le diagramme est un mode alternatif de connaître et d'interpréter un contexte. Un instrument pour mettre en relation/combiner des besoins, des qualités requises et des pratiques. Il suggère une autre règle de combinaison des contraintes et des opportunités.

Les ouvertures qu'offre la logique diagrammatique par rapport au discours sur les différences, peuvent être condensées comme suit:

- réduire et simplifier, c'est-à-dire sélectionner et dans ce sens rendre explicite un point de vue, une méthode, une approche aux thèmes du territoire
- mettre en relation les choses, les situations, les formes, les disciplines et les modes, pour des buts différents
- en identifiant des généralités, des éléments communs, des régularités (Alexander)
- en créant des associations

comme des relations physiques entre parties, aspects, situations d'un contexte spécifique et utilisant cette représentation "spatiale" pour communiquer et transformer le flux de perceptions en une "séquence performante" (cf. des travaux de MVRDV).

comme des métaphores, des instruments moins rigides et ouverts à d'autres interprétations.

- mettre ensemble des informations et des éléments hétérogènes, en introduisant des aspects non matériels (attribution de significations, domaines perceptifs ...).
- Représenter l'élément temporel soit en s'occupant des phénomènes ayant lieu dans le temps, soit en reconnaissant et rendant visible le rythme, la cadence d'une espace physique.
- abstraire du flux dynamique des événements, des situations qui n'ont pas de caractère définitif mais permettent des "décisions

provisoires sur la forme". Les éléments constructifs ne sont pas considérés valables et stables dans le temps mais en fonction de la possibilité de les transformer.

- contenir, comme dans une partition, un ensemble de symboles qui "orientent guident et contrôlent (si on le désire) l'interaction entre des éléments tels que l'espace, le temps, le rythme, les suites, les gens et leurs activités et toutes les combinaisons de ces éléments"<sup>43</sup> (Halprin 1969, p.7).

- utiliser des méthodes hybrides car trans-disciplinaires, en multipliant les potentiels du message transmis et sa flexibilité.

- en fin, en faisant toutes ces choses ensemble, le diagramme ne cherche plus d'inutiles ressemblances avec la réalité. Il propose des hypothèses d'un langage non figuratif de l'urbanisme. Il ouvre une vision non figurative de l'espace urbain ou bien d'une ville – une "non-stop city"<sup>44</sup> - qui n'est pas la somme d'architecture figurative mais une "sorte de plancton d'objets, de services, d'informations, qui change dans le temps, beaucoup plus dynamique, innovante, qui crée un autre genre de qualité" (Branzi 2007, p.14). La qualité du construire réside dans son essence "non formaliste, très poreuse, sans frontières et non permanente".(Isozaki 2003, p.34).

Les visions urbaines et architecturales présentées ici, sont des exemples d'approches possibles et potentielles du thème de la différ(a)nce. Elles confirment que penser la ville en fonction des besoins et demandes des différentes cultures qui l'habitent est une interprétation erronée du principe de la diversité. La rencontre et le mélange

supposent l'hybridation de la demande et, de toute façon, l'impossibilité d'une vision statique de l'existence. Il serait plus intéressant donc d'explorer les possibilités qu'offrent des architectures qui n'ont pas de contraintes fonctionnelles – et donc incapables d'accueillir - mais qui sont capables d'envisager une alternance ou une fusion d'utilisations différentes et, donc en mesure d'être changées sans cesse.

D'ailleurs les villes ne naissent pas de la "stabilité" mais de l'instabilité, du conflit.

Elles changent au fil du temps, elles sont le résultat constant de la contamination entre vieux et nouveau. C'est ce que nous apprend l'histoire, malgré les contraintes et les préjugés imposés par les tenants de la "conservation". La mémoire est «avant tout action, projection, dynamisme, reconstruction» (Tadié J-Y e M, cit. dans Wiewiora 2001, p.220) et va de pair avec la créativité et le changement; elle confirme la nécessité de la réinterpréter sans cesse.

Les espaces urbains changent constamment et en fonction de multiples utilisations différentes qui les rendent vifs et agréables: de la réutilisation des friches aux "alternances" de sujets dont l'utilisation est provisoire (touristes, migrants, ...).

Des figures de l'espace physique qui changent dans le temps en se combinant réciproquement dans une logique d'immersion dans le contexte.

**1** L'idée de la fin de la philosophie est un thème présent déjà chez Heidegger mais il revient dans les termes de "fin de la philosophie fondationnelle" à travers d'autres théories: celle de Popper et du falsificationnisme, la pensée faible de Vattimo et Rovatti, les thèses du postmodernisme dont les références principales sont J.F. Lyotard et Derrida, le néo-pragmatisme américain (voire D'Agostini 1997).

**2** Habermas, élève de Adorno et membre de l'école de Francfort, dans une mise à jour de la théorie critique va essayer d'affirmer, au cours des différentes évolutions de sa pensée, "la possibilité d'une raison critique aussi bien sur le plan théorique que sur le plan éthique, à partir des conditions difficiles qu'engendre le processus de rationalisation en cours dans le monde moderne" (D'Agostini 1997, p.373).

**3** Le mouvement des noirs (Black Power) ou celui des Indiens d'Amérique (Red Power) partent de la revendication des droits civils pour affirmer seulement plus tard une notation positive de leur spécificité culturelle et de vie (Young 1995).

**4** D'autres mouvements en Europe accompagnent cette première vague de revendications en promouvant des identités de genre, des idées ethniques, ou en transposant la «déficience physique en différence culturelle» (Wiewiorka 2002, p.41).

**5** La première, radicale, revendique la différence sexuelle comme "originelle et fondant une subjectivité autre" et elle s'oppose à l'attitude du "phallocentrisme" par "une politique radicalement séparatiste" (Galeotti 1996, p.52) s'approchant de l'attitude propre des mouvements sociétaires, c'est-à-dire axés sur l'opposition contre un adversaire social.

**6** Touraine associe les intellectuels de l'école de Francfort et Michel Foucault dans la même vision critique de l'idée de sujet que l'on doit considérer comme centrale pour définir et reconstruire l'idée de modernité. Selon Touraine, l'attention de Foucault vers les thèmes liés au pouvoir et à son exercice, étant marquée par l'absence des acteurs sociaux d'opposition, soutient encore une fois une lutte contre l'idée de sujet (Touraine 1993).

**7** Lyotard ne parle plus d'absence de règles mais d'une règle qui autorise et encourage une très grande souplesse des énoncés (Lyotard 1981).

**8** Ce thème introduit le principe de multiplicité, de relation souple entre plan et projet. C'est-à-dire les possibilités offertes par une norme non prescriptives mais ouverte à la possibilité d'une "intelligence" suivante qui implique la vision spatiale à une échelle différente. Pour un approfondissement sur ces thèmes on renvoie à un essai en cours publication Bottaro P. Réguler les espaces. Incursions dans le rapport entre la technique, le corps et la nature Bottaro P., Decandia L., Moroni S. (a cura di) Lo spazio, il tempo e la norma Editoriale Scientifica Napoli 2008.

**9** Sur ces thèmes on renvoie au concept de sensemaking, à la propriété "rétrrospective" selon laquelle les gens ne peuvent savoir ce qu'ils sont en train de faire qu'après l'avoir fait (Weick 1995), ce qui équivaut à la question "comment puis-je savoir ce que je pense si je ne vois pas ce que je dis?" (Wallas 1926 cit. dans Weick).

**10** Derrida radicalise la position des hermétiques sur la pré-compréhension et sur la rupture du lien de causalité entre la pensée et le langage (Gadamer soutient l'impossibilité d'un "ailleurs" par rapport au langage) en l'étendant à l'écriture (comme texte, trace) considérée "non comme résultat de la voix. (discours, événement historique) mais comme ce qui anticipe la voix (le texte, l'histoire)" (D'Agostini 1995, p.423).

**11** Pour un approfondissement du thème de la différence sexuelle on renvoie aux écrits de Luisa Muraro et Adriana Cavarero (qui est aussi auteur du roman Tu che mi guardi, tu che mi racconti, Feltrinelli, Milan 1997, sur le même thème).

**12** Ce n'est pas un hasard si Touraine affirme que les femmes, et donc les conquêtes du mouvement de libération sexuelle, représentent un élément majeur pour l'émergence du "sujet" et pour le passage de la conquête du monde à la recherche de soi (Touraine 2008).

**13** Selon les théories de Marramao, le "critère de la différence" se substitue à celui du dénominateur commun ("différences" dans le sens des théories communautaristes) dans la mesure où il dépasse le paradigme distributif et le centralisme politique, il sanctifie "l'incommensurabilité et l'incomparabilité des cultures" (Marramao 2008, p.37) pour s'imposer comme critère universel.

**14** La plupart des auteurs réfèrent la modernité, à la période à cheval entre le XVème et le XVIème siècle, en concurrence avec les grandes découvertes et transformations de ces années, d'autres, au contraire, à la période des révolutions du XVIII siècle. Pour approfondir le débat, on peut se référer à la bibliographie contenue dans Bottaro P. città e diversità, 1999 thèse de doctorat.

**15** Cela sert également à affirmer que le processus de métissage n'est pas réciproque, paritaire entre identités différentes, mais suppose une culture dominante et une culture dominée, en général indépendamment du fait que le processus de métissage ait lieu dans l'un ou l'autre espace physique (celui du dominé ou celui du dominateur). Les notions de centre et de périphérie avant d'être des métaphores d'une position politique et culturelle, sont la visualisation d'une position physique et géographique et de classe. Le centre peut être représentatif de la culture et de la société occidentale tandis que la périphérie peut être le reste du monde "subalterne". Bien entendu, les centres et les périphéries constellent également nos réalités urbaines occidentales. Le rapport Centre - Périmétrie ne suit pas une logique de dualité qui les opposent mais représente plutôt un "continuum" de possibilités, un spectre aux extrémités duquel il y a les deux éléments de départ dans leur condition non contaminée, dans une tension réciproque et incessante.

**16** La réflexion tournée vers les pratiques, occupe une partie du débat disciplinaire qui tend à ramener le planning dans l'optique d'un ensemble de "pratiques sociales" connectées entre elles. Ce changement de cap, à partir de l'annulation du concept de plan comme instrument de réglementation et de transformation à caractère global, élargit le champ des pratiques aux multiples activités propres d'un contexte pluriel et en particulier les étend au-delà du contexte institutionnel et de la dimension publique. L'hypothèse qui tourne autour du concept de politiques comme « pratiques de biens communs » procède à ce déplacement des actions institutionnelles aux pratiques d'interaction sociale (Crosta 1998).

**17** Le terme "compartimentalisation" indique l'approche qui voit les problèmes de la société, par exemple celui de la maison, comme ensemble de sous-problèmes séparés, divisés par groupes de population, chaque groupe étant traité comme une population cible différente (Marcuse 1985 cit.en Tosi 1994).

**18** La contamination réciproque des catégories, les substitutions et confusions de genres constituent la nouvelle tendance de notre temps (Tschumi 1996).

**19** Le diagramme est un mode de représentation en architecture et urbanisme, utilisé, en général, pour schématiser les fonctions ou la logique dynamique de l'intervention, les connections entre les espaces, les fonctions, les accès et tout ce qui appartient à la logique de l'organisation. Bien évidemment il ne traduit pas les formes spatiales car il les réduit à de simples lignes qui se réfèrent à des principes théoriques et généraux, à des propositions, à des objectifs: il ne s'agit pas d'un dessin réaliste, détaillé, mais d'une sélection d'éléments qui sont ainsi mis en évidence.

**20** Si l'on tire les conséquences de ce raisonnement, c'est l'idée d'une ville ludique qui souhaite agir, de façon révolutionnaire, dans l'espace du désir compris dans le sens de mouvement de construction culturelle, offrant une alternative à la consommation, dans le sens de "pratique politique radicale" qui va jusqu'au refus de toute activité artistique individuelle. L'homo ludens "habitera un espace nomade, pourra le transformer selon ses désirs, participant ainsi aux changements d'un espace en perpétuelle transformation" (Careri 2001 p.38). La flexibilité, la variabilité et ce qui est défini ludique de l'espace, sont garantis, selon Constant, par l'utilisation de structures "neutres" et donc facilement modifiables et modelables avec des caractères du "contenant", à l'intérieur duquel, d'autres structures, complètement indépendantes des premières, garantissent des utilisations flexibles et interchangeables dans le temps.

**21** R. Koolhaas avec "Delirious NY" ouvre un débat sur la dimension grande qu'il enrichit et traduit, avec la conscience croissante du rôle des mégalopoles mondiales, dans le concept de Bigness. Cette référence va de pair avec le discours sur la différence ouvert à des thèmes se référant aux villes du monde mais qui contient également des concepts ambigus dans la mesure où ils se veulent provocateurs (par exemple la quantité au détriment de la qualité).

**22** Il s'agit d'interprétations possibles du concept de différ(ə)nce qui, en dépassant la provocation, produisent de nouvelles interprétations et saisissent par "images" quelques tensions qui peuvent influencer le projet urbain contemporain.

**23** Foucault distingue les espaces ayant la propriété d'être en relation avec les autres lieux en utopies et hétérotopies. Dans les deux, ce système de relation est renversé, suspendu, neutralisé, mais, alors que les utopies sont des lieux irréels, les hétérotopies sont des contre-lieux où les utopies se réalisent et où «tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés» (Foucault 1984, p.755).

**24** Le concept de local suscite de l'intérêt non seulement de la part des chercheurs et des experts qui dans les dernières décennies ont agi dans ce sens, mais aussi de la part d'institutions et de politiciens toujours plus attentifs aux facteurs compétitifs investissant le territoire avec ses spécificités et ses ressources. Dans la relation bi-univoca entre local et global le territoire exprime des valeurs positives car le processus de mondialisation [...] projetant les sociétés locales dans une dimension planétaire, ont paradoxalement conféré aux facteurs territoriaux une nouvelle centralité, résultant de phénomènes de délocalisation qui se traduisent souvent dans la récupération d'aspects particuliers d'un territoire donné et dans la recherche de nouvelles relations territoriales élargies (Bonomi 1998, p.57)

**25** Vecchi B. - I falsi idoli dell'identità politica du Manifesto du 2 juillet 2008.

**26** Comme l'affirme Friedmann, au-delà des problèmes mis en évidence par des «statistes, économistes, géographes, sociologues et planificateurs» il y a un fil rouge: la grande compétition entre tous les centres urbains pour une partie du marché mondial. Tout le monde sait qu'il y aura des gagnants et des perdants dans ce jeu» (Friedmann 2002, p.XII).

**27** "Les pactes territoriaux produisent , dans leur devenir, des biens relationnels. Ils mobilisent les cultures, les différences, en créant des réseaux et des interconnections permettant aux sujets sociaux d'œuvrer autre la dimension collective qui va au-delà de l'isolement des singuliers. On brise ainsi le sens de solitude et l'individualisme exaspéré qui a souvent freiné la culture du développement" (Bonomi 1998, p.65).

**28** Nombreuses sont les lignes de recherche sur ces thèmes, à partir de celles amorcées dans les années '50 par une série de chercheurs qui ont fondé la revue «Terza generazione», attentive aux différences territoriales de la société italienne de l'époque; et à partir également des mouvements qui ont essayé la voie de l'institutionnalisation des politiques de développement local, que re-parcourent aujourd'hui les pactes territoriaux. Ce n'est qu'à la fin des années '70 que s'impose dans le panorama culturel l'étude des différences territoriales qui relie les réalités économiques et les contextes territoriaux. Le travail de Bagnasco dans ces années est central pour la définition du rôle du territoire et "les différences territoriales deviennent autant d'éléments actifs du processus de développement" (Dematteis 1996, p.72), c'est-à-dire liée aux processus sociaux et économiques.

**29** L'intérêt pour ce courant d'études est confirmé également par la recherche nationale sur les contextes locaux, une référence importante pour identifier un point de départ d'où peuvent se développer des lignes d'intérêt venant d'une approche générale au thème de la diversité.

**30** Dans cette direction évolue la recherche USE - Uncertain State of Europe qui réunit des chercheurs, des artistes, des architectes, des photographes, dans l'exploration de la condition européenne contemporaine. Elle repère un lien avec l'expérience récente menée dans le domaine artistique et utilise les instruments audiovisuels pour la construction d'un parcours expositif capable d'accompagner la production théorique traditionnelle sur papier et de s'en affranchir.

**31** Sur ce sujet on peut reconstruire une analyse approfondie partiellement rappelée dans le texte (la ville situationniste, Constant, Cedric Price,...) et qui fait référence également aux théories de Archigram, Yona Friedman, Venturi, Superstudio, Branzi, etc.. L'incertitude, la indétermination rappellent une série d'autres concepts: flexibilité, mutabilité, variabilité, incertitude, instabilité et donc également différence, interaction et relation.

**32** La définition est tirée de Carmona, Sieh 2004 p.4.

**33** Le terme est considéré dans le sens du discours situationniste où les événements étaient non seulement les événements d'action mais aussi de la pensée (Tschumi 1996)

**34** Galimberti (1999) affirme que quand le principe "général" explicatif de la réalité est remplacé par un ensemble de raisons partielles, chacune "compétente d'un domaine particulier" (ibidem) il y a un changement de la façon d'entendre la rationalité. Elle n'est plus contemplative, ne cherche plus l'ordre cosmique, mais elle est législative s'occupant du "fonctionnement d'ordres déterminés et délimités de l'objet auquel s'applique l'opération technique" (ibidem). Ce qui change est aussi le sens attribué à la vérité qui n'existe plus sans la connaissance mais est produite du savoir lui-même. Cela veut dire que les savoirs spécifiques visent à explorer le fonctionnement d'un système d'objets limité. Ce n'est plus le savoir universel mais de savoirs qui "dans la mesure où ils sont différents, devront avoir des notions d'objectifs différents et non pas des notions passe-partout" (Platon cit. dans Galimberti 1999, p. 262).

**35** La technique est expression de savoir et donc de pouvoir, ce qui signifie qu'on ne se réfère pas à toutes les techniques. Celles découlant d'un savoir empirique sont exclues (Aristote distingue les architectes - architéctona - des manœuvres - cheirotechnicoi) car la technique des premiers est liée à un savoir, à la connaissance des causes. Une autre différence entre les techniques liées à des savoirs et les techniques liées à la pratique, à l'expérience, réside dans la transmissibilité. L'absence de savoir des dernières implique qu'elles ne peuvent pas s'enseigner, se transmettre car cette possibilité vient exclusivement de l'expérience, ou bien se construit dans l'action.

**36** La représentation tire son origine du "rectangle" où dépouvrus de tout commentaire, de tout langage périphérique, les êtres se présentent les uns à côté des autres, avec leur surfaces visibles (Foucault 1966).

**37** Les représentations planimétriques, par exemple, ressemblent à des "diagrammes arbitraires d'un encombrement qui n'existe pas" (Ackerman 2003, p.251). Elles sont arbitraires dans la mesure où elles sont conventionnelles. Leur fonction est d'avoir la même signification pour tous ceux qui les utilisent.

**38** Gordon Cullen, en rupture avec les techniques de représentation traditionnelles qui restituent une ville monotone, sans intérêt, sans âme (Cullen 1961) utilisant l'art du jeu, arrive à interpréter le sens d'être et circuler dans un lieu. Les études de D. K. Lynch aussi, orientées vers la compréhension de l'interaction mutuelle entre l'homme et l'environnement et donc vers la figuration de l'objet physique comme qualité qui confère à l'objet lui-même la probabilité d'évoquer chez tout observateur une image puissante (Lynch 1960).

**39** L'histoire offre plusieurs cas intéressants dans ce sens: dans la peinture, par exemple, et sans arriver aux déformations cubistes et, en général, des avant-gardes figuratives du XXème, Caravaggio est un exemple important d'utilisation hérétique de la perspective combinée avec l'utilisation de la lumière à l'intérieur du cadre (rectangulaire) du tableau. La lumière dans le tableau de la "Vocation de Saint Mathieu" (1600), représente l'entrée du monde extérieur dans l'espace du tableau: la source de lumière est située de façon qu'elle vient de l'ouverture placée d'un côté du tableau (qui avait étudié pour être placé dans la chapelle Contarini dans l'Eglise de St. Louis des Français - Rome) et donc suppose une volonté précise de rompre la surface régulière du tableau qui enregistre, même physiquement, l'entrée du monde extérieur. La lumière, en outre, donne du sens à la présence de l'observateur qui dans cette "représentation" n'organise pas les objets représentés en les aménageant dans un espace géométrique défini, mais il est conditionné par la présence de la lumière qui temporelise et rend dynamique l'espace "abstrait" de la perspective de la Renaissance.

**40** Le diagramme, dans ce sens, est utilisé d'abord comme "correctif de l'universalisme moderniste" dans les années '50 et, ce n'est pas une coïncidence s'il est repris en suite par Christopher Alexander dans le but de "développer une méthode de représentation autorisé et guidé de la logique cybernétique" (Vidler A. Diagrams of utopia, dans de Zegher C. Wigley M. 1999, p.84).

Deleuze dans son texte sur Foucault, reprend la question de l'utilisation du diagramme en termes de «multiplicité spatio-temporelle», élément de médiation entre la matière informe et dépouvrue de structure et fonctions ou «machine abstraite» (Deleuze 1986, p.42) qui s'éloigne du modèle du pouvoir, celui du "quadrillage", celui qui fait entrer le monde dans un rectangle, pour devenir instable. Le diagramme ne représente pas ce qui existe au préalable, il produit, au contraire, une nouvelle réalité. (ibidem).

**41** Dans l'art, pour citer un exemple, Alfred Jensen, est considéré un diagram painter. Dans ses études sur les aspects conceptuels et symboliques de la couleur, il utilise le diagramme en tant que "montage vertical et donc simultané d'éléments reliés qui n'ont pas de relation de cause à effet mécanique, ce qui lui permet d'articuler cette correspondance entre des univers cosmologiques et symboliques éloignés dans l'espace et dans le temps" (Jensen 2008, p.26).

**42** La critique du paradigme moderniste est pour Price aussi un moment significatif de sa poétique: en 1969 il publie avec Reyner Banham, Paul Barker, Peter Hall "Non-Plan: An Experiment in Freedom" dans lequel on attribue au Modernisme la responsabilité de la détermination effectuée à travers la construction de grands schémas théoriques, des mêmes problèmes sociaux qu'il se proposait de résoudre (Obrist 2003). L'objectif du Non-Plan était de promouvoir, en fait, l'idée du construire comme processus non conclusif mais ouvert aux possibles modifications de la part des utilisateurs.

**43** L'utilisation des partitions appartient non seulement à la musique mais on le voit aussi dans la mythologie et les rités, dans les formes mystiques et religieuses et dans le bâtiment et le planning de la ville: associant les plans aux compositions musicales, aux formules mathématiques, aux mises en scènes théâtrales, à la liste des courses, au foot, aux chorégraphies, aux diagrammes constructifs, aux schémas des transports, à la formule de Einstein... quelques partitions utilisent des symboles pour représenter, d'autres pour communiquer ou pour contrôler tout cela ou une partie.

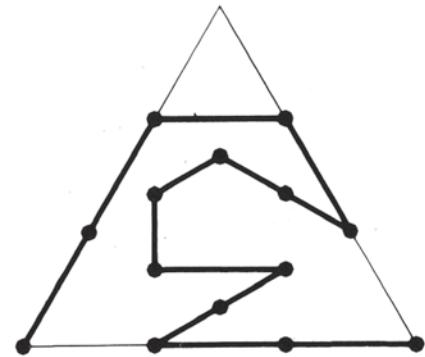
**44** No-Stop city est l'affirmation d'une ville sans qualités, l'élimination du débat sur la ville du problème qualitatif car étroitement lié à la figurativité de la ville et de ses architectures.



# DIFFERENCE/DIFFERER/DIFFERENCE

## INDEX

### 47 FOREWORD

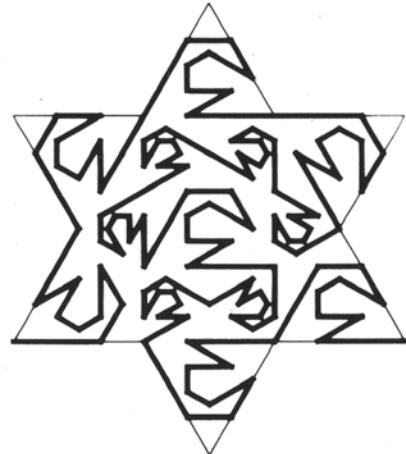


### 48 DIVERSITY AND THE CITY: THEORY AND THOUGHT OF DIFFERENCE

difference as an interpretation of contemporaneity

diversity and representation: the place of contamination

div/dif/dis/dia interacting prefixes



### 54 DIFFERING... IN SPACE AND TIME

space and difference: other spaces, spaces of absolute difference, heterotopias

diversity and recent horizons of "disciplinary" research and practices

practices of difference: the project in its space-time dimension

### 60 DOING ARCHITECTURE, TOWN PLANNING/ARCHITECTURE/DESIGN: UNDISCIPLINED PRACTICES

techniques at the service of quality demand

representation: bi-dimensional, perspective or virtual?

differing: the project as a non-linear process



## FOREWORD

Difference is the key to interpret the contemporary condition giving shape to it in manifold aspects and forms. The globalization of markets and the consequent mobility of people are its most remarkable expression.

Difference finds its origin in philosophical thought as an interpretation paradigm of contemporary time thus becoming a real social construct involving a whole range of "side" themes and meanings which give it a sense. Identity, interaction, multiplicity, variability, flexibility are among them, but it also involves the awareness of the "subject's" role and meaning.

From anthropology and partly from sociological studies the concept of difference can be further widened as mingling, hybridization, crossbreeding, or mutual change. The absence of a condition of permanent identity, of stability, in favour of a continuous tension between co-present opposites has to be affirmed.

But the mention of difference involves the themes of space and time. Differing in time is producing space and vice-versa. It is a bridge between the space-time categories associated to the very themes of the project. The project is not forecasting but a creation "thrown" ahead and which produces space by changing in time in a non linear – perhaps rhythmic – process which is not homogeneous but discontinuous.

Between syntony, changing scales and mutual conditioning, which are not prescriptive but "evolving", difference appears in the areas dealing with physical space. Architecture and town planning find - through an analysis of difference - new mutual exchanges, as themes of particular interest and fertile cultural hybridization. In this exchange the essence of this theme leads to overcoming old logics aimed at imposing a "zenithal" view on the territory, which separates, distinguishes, specializes. Difference gives a sense to town planning as a careful look at relationships, releasing it from hyper-specialization and finding the place to express physical space in its relation with architecture.

Technique, as an art, enters creative processes and records tensions, promotes relations, enhances multiplicity, takes hold of time without claiming to govern it.

Diagram is a "technical" tool sensitive to differences, recovering their qualities, taking them to a scale of interpretation which makes them more valuable. It does not "shape" relations but resolves them by using a "non-figurative" language. Through difference it stresses the non-linearity of designing which involves different scales of interpretation, multiplicity of subjects and faces change.

The exploration and study of physical, spatial and, consequently, architectural and town-planning implications of what clears out of the theoretical debate on difference is the object

of the next three chapters. Theories and "practices" are compared to analyse the central role of difference as a key of interpretation of contemporary time but also as a method of approach to the project.

In architecture, diversity refers to the specificity of contexts and to the denial of formalistic and mechanist logic. It translates the indissoluble link between environment, settlement, society; analyses the theme of the relation between natural and man-made; emphasizes the need for comparing opposite, different realities. But that's not all. Attention to diversity requires a different approach to the project, a new way of looking at and thinking of the territory, to spot out and select places where the concentration of "differences" is already established.

Planning has thus to be understood as a non linear process covering the different scales and taking advantage of the specificities of the different looks / approaches putting them in relation one with the other. Planning has to catch the look at the city and the one covering a large territory, making them interact, but it concerns also design, the production of "objects" of daily use. Recognising the differences requires new abilities to see and understand the physical, social, mental space, by opening up new spaces for interaction between different standpoints: territorial vision, the real needs of people, "virtual" space, sensorial and material variables, daily use, functionality etc... 47

Planning can condition the quality of urban living. If it is virtuous it will enhance diversities, visions, standpoints - simultaneous and mutually conditioning - and therefore parties in the change. The spectacular feature of architecture is a self-contained event; it meets requirements limited in space and time and does not allow any enrichment or new interpretations.

Difference in architecture includes a time dimension. Differing in space and time means reconsidering the process of transformation to include the next "gesture", the action that follows any pre-vision. The temporariness of the present condition, the rapidity of changes of state, require new access to the variability of the ways of use, of needs and therefore fresh abilities to meet the demands diversified in time and space.

The practice of difference has impacts also on the symbolic space: it acts on the sign but not to make it unusual, enticing, spectacular but is the result of the "recognition" and interaction of different standpoints.

A project acquires a meaning if it recognises and compares differences, if it is able to incorporate them in itself and to transform them into something else: in this way it enters the space of wish and imagination and "belongs" to places and people.

## DIVERSITY AND THE CITY: THEORY AND THOUGHT OF DIFFERENCE

### **Difference as a key of interpretation of contemporaneity**

The contemporary condition characterized by the growing complexity of current processes requires the production of new paradigms of interpretation, representations of the world surrounding us and of ourselves, able to supply new answers to emerging problems and to a renewal of the ways of operating on the city and on physical space.

The "social" paradigm which has represented both the way of interpreting and the explanation itself of reality is actually replaced, not yet consciously, by a new paradigm of interpretation, the "cultural" one.

The "social" interpretation, according to Touraine's definition, is the one in which "every actor, whether individual or collective, is defined by a specific social situation" (Touraine 2004).

Through the cultural paradigm one can watch the development of the relation of the subject with himself, no longer mediated by social factors.

Contemporary philosophy opens the crisis of a unitary view, as a critique of "Cartesian and idealistic subjectivity (...), an attempt to open up to a new view of the object (...), critique of the scientific objectivism" (D'Agostini 1997 p.167). A common horizon is the background to these acquisitions of philosophical thought, in spite of the plurality of positions: the impossibility of a unifying idea of rationality. A key compo-

nent of this analysis appears clearly: on one side the challenging of unitary views of the world, on the other the attempt to build up a new view, even though founded on pluralism and multiplicity. "The peculiarity of this only horizon -paradoxically-, but paradox is part of its inner and necessary trend, is a methodical mastery of the categories of multiplicity, plurality, difference" (ibidem).. This paradox of relativism reappears in the most extreme theorizations: the ones which hypothesize the end of philosophy as the foundation of thought<sup>1</sup>.

The radical change that the figure of the intellectual underwent in the 20<sup>th</sup> century owing to a set of events which deeply changed the nature of relations between economy, production and society, produced the breaking of the tie which strongly united the figure of the intellectual on one side and reason on the other.

In the large theoretical corpus produced, some reference points can be highlighted within which the reflection on difference matures. The critical attitude towards technical and scientific rationality and the modern capitalist society are the common starting point for many philosophical theories. What separates some great schools and philosophical systems is on the contrary the idea of philosophy's tasks. The debate, for instance, between some representatives of the Frankfurt School and of

the Post -Modern concerns the pretensions of a universal theoretical construction of rationality<sup>2</sup>.

From the stance against the limits of "objective reason", postulated by the theoreticians of the Frankfurt School, and through political and social models, "of revolt", the way was paved for social claims which provided the basis for the production of the thought and theory of difference.

The debate on modernity is a "critical" background to a whole range of emerging problems, starting from the issue of difference.

The "thought of difference" does not refer to an autonomous conceptualization, to an individual theoretical corpus, it is instead a hypothetical field defined by the merging of issues connected to philosophical or "movementist" type, concerning geographically and culturally distant or distinct contexts. In particular it is the thought emerging on the wake of movements of social and cultural claims arising in the United States, and continues intersecting the theories of post-modern philosophers, particularly in France. The debate, according to Wieviorka (2001), is shaped in three great courses: the first includes the claims of cultural identities concerning European and American contexts, the second concerns the elaborations matured in the political-philosophical field (Rorty), the third concerns political and institutional practices.

In the United States, starting from the '60s, on the social and political

scene a whole range of claims were expressed, often quite violently, by "oppressed" groups who, challenging the idea of equality as "assimilation", pursued a policy of liberation as "self-definition of the difference (...) and fight against the idea aiming to assimilate the multiplicity of social, cultural, political expressions,... to the ones of the ruling group (white, male, heterosexual)" (Young, 1990). This "liberation" does not follow so clear and linear lines: it mostly arises from a clash between groups in conditions of strong subordination and the ruling political power<sup>3</sup>.

The concept of "difference" originates from a liberation and challenging movement which involved all the "oppressed" groups (owing to race, culture, social status, sex, gender...)<sup>4</sup>.

The important turning point is the one produced by the movements of liberation of sexes and Women's Lib. In the late '60s they introduced a view of group difference targeted to the recognition of an experiential specificity, of standpoints, of needs (not to the predominance of a party on the other). In this light, difference becomes a claim of otherness. This general statement breaks down feminist theories into two different approaches: the one of sex difference and the one of gender difference<sup>5</sup>. With the movements supporting the gender difference, the interpretation changes completely: from being a metaphysical object to be reappropriated as a resource to attain

"power" (sex difference), it turns into a social construct (the gender), an "imposed" model to be used as "a critical picklock for social and political analysis" (Galeotti 1996, p.57).

In the '70s and 80s the movements which continued to be at the basis of the debate on "difference" started losing social meaning and strengthened on the "cultural" plan. The passage from one movements' wave to the other is connected with the great economic change brought about by "globalisation" and "neo-free trade" which in the '80s and '90s combined cultural recognition and the demand for social claims (Wieviorka 2001). By this interpretation the reference to difference as a category of predominance is confirmed, leading to the statement that "there is no difference without inferiorization" (ibidem, p.53).

Political philosophy in the '70s emphasized with Rawls the theme of social justice, according to which the debate developed between liberals and communitarianists, based on Rawlsian concepts of "good" and "right" but whose common point, later stressed, consists in affirming the "subject". A different view of the relationship between public and private spaces was assumed: "In the past, public space was the place par excellence of freedom, equality, progress. Such space was not affected by what occurred in private space, by its selfishness, its injustice, or even its violence, denying the individual subject.

Nowadays, public space is called to open up to the questions connected with the working of private life and in relation to gender (...)The frontiers separating the public from the private - once questioned - mingle together whilst the subjectivity between persons is affirmed as a central issue in the two spaces" (*ibidem*, p.85).

If, on one hand, these movements, in their evolution, implicitly affirmed the need for reasoning on difference through overcoming the meaning of exclusion, opposition, on the other hand the theoreticians of the Post-modern elicited their theoretical possibilities in a perspective, defined anarchical and destructive, of philosophy's "tasks". They play with the forms of language to enhance and multiply their meanings, almost to annihilate their comprehensive meaning in an infinity of declinations and linguistic combinations.

Foucault questions the existence of an opposition between manoeuvring and manoeuvred subjects, substituting the idea of a widespread and ever-present power: even in the categories of action, "social organization, far from being guided by technical rationality is guided by the exercise of power" (Touraine 1992)<sup>6</sup>.

The description of the post-modern condition by Lyotard assumes not only the exclusion of great narrations but the atomization of the social in an elastic network of linguistic games (Lyotard 1979). The idea underlying this description, which is based on the absence of

rules<sup>7</sup>, is the one "of a universe without subject and without any centralizing reason, where differences freely act, not "regulated" by norms"<sup>8</sup> (D'Agostini 1997, p.421).

With Derrida the post-structuralist programme is characterised by the contribution of hermeneutic ontology. His contribution to the introduction of the theme of "temporality" is important.

The différence (translated as difference-deferring) adds to difference the sense of temporality: it is deferring in time and diversifying in space. The association of space-time categories is re-defined by the relation between thought and language and between written language and oral language: whilst for Gadamer language precedes thought<sup>9</sup>, for Derrida there is no language preceding the written one<sup>10</sup> (Derrida 1967). "The form, de-personalized, loses any structuring quality and becomes itself a force, the function generating differences" (D'Agostini 1997, p.422).

The thought of post-modern theoreticians in various forms and ways is linked up to the liberation movements which after the early years from their onset and from the stage of sensitization performed theoretical in depth analyses of the themes connected with difference. A connection between the French theoreticians and the reflections on sex difference can be found.

Luce Irigaray actually follows, on the wake of Deleuze's and Derrida's theories, the philosophical tradition as to rights and difference, in a political-

social key, exploring its themes connected to language, inter-subjectivity, difference versus the anthropological and cultural standpoint. Following Irigaray's thought and finding connections with Deleuze's theories, the Diotima group "starts a systematic reflection on sexual difference, to be implemented on the basis of neutralization, of males' thought, to check the 20<sup>th</sup> century hypothesis of "another thought" as a hypothesis of a females' thought" (D'Agostini 1997, p.432)<sup>11</sup>.

The crisis of the Western model, according to Touraine, develops through three processes:

- social democratization or the settlement of conflicts through institutional mediation with the birth of Trade Unions' movements and more in general of liberation movements including the women's which later produced solidarity policies but even earlier policies of safeguard and social welfare.
- On the opposite side there is the process of rising State authoritarianism up to the extreme forms of nationalism and dictatorship.
- The third and final process is connected to mass consumption, to the predominance of market on the economic life of society and to the triumph of Free Trade.

Two opposite attitudes derive from this crisis: on one side the optimistic view considering progress as a fundamental factor in modern society and on the other the pessimistic view of "critical sociology" (Touraine 2004).

Against these opposite attitudes, Touraine proposes as a potential key of interpretation the reference to the "subject" as a resource - creative freedom against violence and abuse that nowadays occupy the social space<sup>12</sup>.

The subject as a resource opens up to the theme of difference which has not to be meant as a reference to the categories to which they belong (gender, class, colour, race,...) but as a "criterion"<sup>13</sup> with reference to the individual as an actor endowed with "wishes", relations and self-awareness.

#### Diversity and representation: the place of contamination

The fall of the principle of "permanence" and stability together with the crisis of the deterministic view which brought back to the reality of the relationship between cause and effect, the liberation of objects from their own function, make it necessary to review the concept of representation. The Renaissance ideal which postulated the coincidence between reality and its representations is no longer valid and also time categories have a different meaning in connection with our changed perception of space-time relation.

The extolling of the culture of differences (Tschumi 1996) is a combination of heterogeneous elements, irreconcilable one with the other.

Métissage is a definitely new concept for town-planning, as well as for

anthropology. It means mingling, contamination, and is trivially what gives the environment the attribute of "urban". It is the full interpretation and implementation of the principle of diversity, of difference. It opposes the principle of the homologation of uniformity, of homogeneity that many tired disciplinary or practical simplifications or even the compliance with norms and rules continue to demand.

Mingling or hybridism opposes "presumed" purity and uniformity because also in nature they are not present. As a matter of fact, the term which better translates the concept of métissage in the urban space is "hybridization". Forms, spaces are never - although much architectural culture of the past has worked to demonstrate the opposite - absolute, uncontaminated, "authentic", "pure" forms. The architectural culture of the past century, besides producing theories and practices oriented in that direction (a part of Rationalism and of Modern Movement) has produced – in European contexts – a thought aiming at a view not of a sedentary and static city but of a nomadic and multiethnic, because manifold, city.

A wide agreement of disciplinary approaches has been attained on this issue, even though numberless interpretations, in the field of social sciences, are still anchored to concepts such as the "recognition" of cultures, identity as stability and permanence, as distinctive element in the mutual affirmation of

diversity. In connection with the concept of culture, that view hypothesizes the possibility of a primeval state of existence, without changes and transformations.

Métissage, as mingling, paradoxically appears with modernity, it cannot be dissociated from it (Wiewiora 2001). Being connected to phenomena of hybridism coming after the great geographical discoveries and the period of migrations, between the 16<sup>th</sup> and the 17<sup>th</sup> centuries, it is fully part of what is considered by many the beginning of modern rationality<sup>14</sup>. Its present meaning, as a value of contemporary time, goes beyond any homologating and distinctive or discriminating attribute, making rather reference to the idea of "mingling" as change, transformation, innovation, mutual enrichment.

From contemporary anthropology and sociology new meanings of cultural métissage can be derived.

Creolization, is "creativity, expressive richness combination of diversity, interconnection and innovation in the global centre-to-periphery relations"<sup>15</sup> (Hannerz 1996).

It is a contamination between different subjects which enter into contact through new or innovative ways (technology) but which are substantially in a different relation in terms of weight and position. It is an image which requires the perspective of two opposite "cultures" but with differentiated specific weights: the "culture of the centre", the standard – the model - and the one of

the periphery, the provinces. But it is also true that the centre is never fixed and that with the recognition of the other, our own idea of centrality shifts (Chambers 1996). The single standpoint, the one highlighted in the Renaissance perspective view is questioned.

Métissage is what happens in the movement from one end to the other – extreme, asymmetrical, casual, unpredictable, creative. Creolization is actually more “involving” in the extreme-periphery where the centre seems to remain more “impervious” to contaminations. But variables are manifold and such that the definitions themselves of centre and periphery are eroded by their presence.

A cutting off is in progress from the traditional interpretations assuming as stable and uncontaminated cultures, identities, but also parts of the city for which the instruments of intervention are almost exclusively oriented towards “conservation” or the trivial acceptance of the value transmitted by history which, as such, belongs to a “presumed” joint memory. But the value of memory cannot be tracked down to its stability and permanence but rather in the possibility - which is consequently associated to it - to be continuously re-interpreted.

The re-interpretation of history is identified in a “dynamic” view of the relation between past, present and future: it supplies “meaningful” material to re-read the present as the image of a possible future. Using “history” not as a rigid

instrument in connection with the territory, understanding the signs of the past for the value they assume in the present, means making them alive, feeling them as part of an experience which is always aiming at change and that, therefore, needs reliable starting points.

Métissage, contamination, is not always a painless process: conflict, as a necessary component of exchange, in the process of hybridization is translated into the idea of unstable balance, where the master’s language is transformed into creole (...). Grammars and syntaxes which seemed to be shared become different, disassembled, scattered, weakened and diffused at the same time (Chambers 1996), strengthening at the same time into new grammars and new syntaxes, in an unstable balance between permanence and change, which remain two of the factors at stake but necessarily co-present.

“Métissage” is “expansion” of the theory of diversity. Diversity does exist only through comparison and relation: “métissage” is the result of this activity of exchange and acquires value if it becomes inner experience , if it involves mutual changes. The different one, the “other” one, is recognised as such through comparison and interrelation. But the recognition of diversity is never without consequences.

Contemporary city is nowadays the place where diversities are expressed, together or in conflict, more evidently than in the past, when the myth

of values’ stability, their permanence in time, fostered a search for ideal cities, urged to spot out standards. Ruling ideologies and cultures used to define models to be homogenously exported to the whole planet. Town-planning, having acquired the role of science of the city and of the territory, has immobilized the city within its own models.

The planner has deployed thaumaturgic skills to heal the sick city, providing more or less rigid recipes or finding shelter in the more reassuring role of the observer-analyst of reality.

Erosion, then the collapse of such beliefs, has ended by legitimating differences, and even earlier “the difference”, as a category of social thought since the ‘60s, then by considering them essential positive elements of global logics.

In all fields – as well as in architecture and town-planning - a deep analysis is being developed on contemporary condition and on the crisis of modernity and of the “project” as a founding value: an analysis which follows this wake to join the parallel analyses on the meaning and transformation of the plan.

The process of traditional planning, which sees the expert (architect, town-planner,...) entrusted with interpreting demand and deciding about the form of space substituting the final user, must be reversed.

The city of differences is the one in which the diversity of demand is deemed legitimate, recognised as positive: interconnected opportunities and

answers consequently diversify. Zoning, i.e. specialized areas meeting functional needs (the disabled, the elderly, ethnic minorities, workers, students, children) is the invention of the functionalist culture selecting demands and giving each of them a direct answer. The city, the widest ground of conflict between opposing groups, tends to transform into the place of consistent co-presences, enriching itself again with contradictions, imperfections, diversities.

The city of differences requires integrated answers, integrated activities, functions and uses. But that's not all. A town-planning "trend" has intended to translate the objective opposite to zoning by the term mixité: i.e. the mingling of uses, functions, activities. But mingling is also a peculiar feature of urban forms, it requires larger strategies, global structures able to include all forms of diversity and let them coexist, in their autonomy and at the same time in their interdependence. Every difference has its own identity, but none is characterised by stability: it evolves, is flexible and changing. Such variability requires urban systems able to adjust themselves to and incorporate evolving parts.

#### **Div/Dis/Dia: interacting prefixes**

All these interpretations of "difference", besides permitting a reconstruction of the meanings given, indifferently, to the terms diversity/difference, underlie - with the related limits and openings - the elements from which

meaningful ideas can be drawn for the interpretation of urban phenomena and above all for a reflection on territorial practices<sup>16</sup>.

A first immediate consequence of the debate on difference appears in the risk factor connected with some of its cultural drifts: the recognition of the articulation of demand can bring about a consequent difference in treatment. By separating needs according to the manifold categories of subjects (the disabled, the elderly, the homeless, foreigners...) and the related responses, the relational nature of phenomena is not faced<sup>17</sup>. Difference does exist if related to the need for comparison, in the relationship. The different one, the "other", is recognised through comparison and interrelation, it is a value if it is experienced from the interior, if it involves changes on both sides. The recognition of diversity is never without consequences. The "mutual" recognition of diversity on its turn implies the joint and contemporary presence of parties. The practice of comparison is the "virtual" feature permitting to face in the most realistic way the practices concerning the transformation of urban space: it reduces the gap between individual wishes and expected outcomes, since it frames the individual perception of results into a coordinated action.

A second aspect concerns the meanings that the contemporary condition associates to the relationship between public and private spaces and to

the consequent appearance of the "subject". The project of the urban space cannot be any longer related to the space categories which would differentiate community spaces from the private ones. Their confusion and mingling require the affirmation of subjectivity and the consequent recognition of diversity in the "public" space as well as in the private one. Even the practices of appropriation of contemporary urban space reveal, more or less clearly, this hybridization between public and private spaces, which derives from turning the private space into a public one, owing to a growing "exposure" of subjectivity and interiority: "the differentiation between dwelling and circulation is substituted by an over-exposure in which the gap between "near" and "far" is filled" (Virilio 1984). On the other hand a process of privatization of public space develops, deriving also from a crisis of the sense of representation and a mistrust in public action.

Diversity is mingling, "métissage" as "production" and not only (the) reproduction or (the) survival of difference. It invites to creativity, to invention: it gives a central role to change, to transformation.

Diversity is the denial of invariability, of stability, of net and unchangeable definition. Flexibility and variability in space have found different responses and interesting fields of experimentation within architectural planning which - with the crisis of the Modern Movement - tackled these problems in connection with change<sup>18</sup>.

Difference is “difference”, an “orthographic transgression”, not a concept. The “a” is silent, it is not heard, it is not perceived. Derrida assimilates it to a bundle “a tangle, a weaving” (Derrida 1972) made of different threads, lines of meaning conjugating difference in terms of space/time. Differing from “differre” in Latin, more than from the Greek term “diapherein”, summarizes the two-fold meaning of otherness and time-space postponement (in the repetition of difference one obtains distance, spacing). It is a non conflicting way of considering difference.

Different is the present participle of the verb “to differ”, in its development and represents the potentialities of the process: new relations and decision-making contexts able to enhance specificity, skills, diversity. It refers to new interpretations of the relation between plan and project. It opens a discussion on interference between the different interpretations of the territory: it represents the possibility of shifting from one standpoint to the other, of the relation between different programmes, of the representation of the manifold needs and views of territorial space as the result of a continuously evolving dialogue (Mangin Panerai 2005).

Disjunction-dislocation is the failure of the principle of permanence. It is the final formalization of the crisis of the representation and narration of modernity. It is the final acceptance of the inexistence of boundaries outlining a coherent and homogeneous wholeness.

Diagram is a metaphor of the concept of difference, it is an “abstract machine” (Deleuze 1986), that is “operation abstracted from any obstacle or friction (...) and that has to detach itself from any specific use” (Foucault cit. in Deleuze 1986), it carries meanings by stressing – simply and curtly – the relations between things, between persons, between spaces, and, above all, between things, persons and spaces mutually.

The use of the diagram<sup>19</sup>, as a way to represent space relations, is recurrent in particular in the '60s, but the presence or absence of elements of representational emphasis 36 measures its interest as a device to transmit principles of flexibility, temporariness, to enable the project of physical space to continue living through its continuous transformations.

The relational potentialities of the diagram which associates different pieces of information, standpoints, disciplines make it a “proliferating machine”: an open flexible device aimed at breaking the consequential link between prescription and formal outcome.

## DIFFERING... IN SPACE AND TIME

### Space and difference: “other” spaces, spaces of absolute difference, heterotopias

Difference as “differ(а)nce” in architecture includes the time dimension. Differing in space and time means reconsidering the process of transformation to include the next “gesture”, the action will follows each pre-vision. The temporariness of contemporary condition, the rapidity of changes of status require new openings to the variability of the ways of use, of needs and therefore of new skills to meet the needs diversified in time and space.

The practice of difference has also impacts on the symbolic space: it acts on the sign but not to make it unusual, enticing, spectacular, it is instead the result of “recognition” and of the interaction of different standpoints.

A project acquires a meaning if it recognises and compares differences, if it is able to incorporate them in itself and transform them into something else. Thus it enters the space of wish, of imagination, it “belongs” to places, to people.

Against a disciplinary culture and practices oriented to the principles of separation and exclusion – the outcome of vertical and perspective approaches to contexts and their problems - research in architecture and town-planning has showed, in some cases, a specific attention to the theme of transformation and change. Also techni-

ques, targeted to the urban project, promote principles of flexibility and transformation. Their variability is connected with casual use and with pleasantness, not as contemplation but as a game able to elevate town-planning to the plan of creation.

From the late '50s, the work of situationists and "lettrists" on the theme of the urban "drift" has been shaped on the search for new interpretations of the urban ways of living in order to go beyond "the ordinary", looking at the city as movement and continuous transformation. Debord's psycho-geographies and, with more strictly architectural aspects, Constant's "utopias" supply a radical critique of middle-class society, of the functionalist city, of the Fordist principles coded in the Charter of Athens of 1933: inspired to principles of utility and efficiency it is structured in such a way as to extol the need for production which, consequently, reproduces itself indefinitely. In order to do so, the modern city presupposes stasis, sedentariness: against all that Constant opposes the image of a nomadic space, i.e. of physical places moulded on the impossibility of a stable use, therefore on movement, on flows.

The translation into urban views produces cities made of different spaces which can be crossed and "will form a vast and complex social space. Adjoining and communicating spaces will give the opportunity to create an endless variation of environments, facilitating the drift of inhabitants and fre-

quent casual encounters"<sup>20</sup> (Careri 2001, p.63). The extreme projection of these principles is the city which takes the form of the "nomad camp on a planetary scale", where the slogan advertised during the Situationist International comes true, affirming that "inhabiting is being everywhere in one's own house" (*ibide*, p.70).

These convictions lead to the hypothesis that it is not possible to incorporate the changing demands and needs of a society in the pre-visions of a plan, as a prescriptive instrument.

Bigness<sup>21</sup> is the evolution of Constant's flexible structures, unusual assembly of differences favouring contamination, a model which relates and distinguishes at the same time by regulating the intensity of living together.

It is the conceptual example of a mechanism of planning interaction based on the freedom of assembling the greatest differences. Only can Bigness house a heterogeneous proliferation of events in a single container. It develops strategies to develop both their autonomy and their interdependence within a larger entity, in a symbiosis increasing specificity, rather than impairing it. Through contamination rather than through purity, through quantity rather than quality, only can Bigness "really favour new relations between functional entities which enlarge their own identity, rather than limit it." (Koolhaas 2006).

If differ(a)nce produces a shift of the discourse on the city on a time

scale<sup>22</sup> it is also possible to track down a sense which shifts interest to space themes. Interpreting places as bundles of relations is the theme underlying the discourse on difference. The space where we live is a heterogeneous space "we live within a set of relations defining settings which cannot be reduced the ones to the others"<sup>23</sup> (Foucault 1984, p.755). Town-planning and architecture, as correlated and superimposed standpoints ought to investigate these relations, emphasizing the discourse on space and form and investigating the ways through which physical places realise the real practices of people in the exercise of their own freedom (*ibidem*).

#### Diversity and recent scenarios of research and "disciplinary" practices

"Nothing is thought, done, changed but through the materialness of places and their qualities, because it is through them - through the things linked to the soil - that all social relations and their conceptual representations necessarily pass (even though not deterministically)" (Dematteis 1999).

When Dematteis refers to the concept of territoriality, he places it in an intermediate area between physical and social transformations, interpreting its positive role in the best use of resources rather than in the action of regulation and control. Town-planning and the sciences of the territory act on this territoriality and, as "sciences mainly

addressed to producing plans - i.e. directions and norms aimed at setting the rules of use of given resources (first type territoriality) - they address themselves to the sciences and techniques of territorial policies, i.e. interactive processes promoting and regulating the creation and growth of urban values (second type territoriality)" (*ibidem*, p.120).

If this is the area of interest of the disciplines of the territory, then the problem of diversity, faced in a cross-cut way, through its disciplinary specificities, is food for thought. First of all in connection with the central role of policies, i.e. the processes of interaction underlying the recognition of diversities, then in connection with the growth deriving from comparison and interaction which is a precondition for the "urban character".

Differences are, at any rate, considered a fundamental factor for the success and promotion of specific urban places and environments. The globalization of economy has produced some consequences on the localization factor: in terms of indifference to prerequisites such as nearness, accessibility; in terms of importance for some types of rare or valued activities - of the characters of quality, centrality. Local settlement is then a fundamental watershed, as a function not only of the supply of labour force and of its cost, but also of the specific resources of the territory. It is a matter of specializing supply in terms of spatial, functional and infrastructural qualities, focussing

on differentiation factors able to make a territory competitive on the international market and to attract new resources.

In this light, the plan seems to be the instrument for the definition of a background to transformations and to the construction of their seductive image. To this aim a strategy can be adopted aimed to limit the regulatory and prescriptive character of the plan by complementing it with a flexible instrument able to "favour cooperation agreements between different subjects, both public and private, and to facilitate the process of mutual learning during operation" (Curti 1996, p.73). This type of strongly demand-oriented mechanism is not addressed to supply a service, which meets a request, but directly acts on demand and is fundamental for urban marketing policies. The supply must actually present a recognisable "product-city": its diversity consists in the possibility to individualize and specify the spatial supply which make it a "unicum" able to orient the demand. The local community - in coalescing around the idea of self-representation, through a specifying and identifying image - cooperates to the success of the operation making reference to the values of joint identity.

Competition nowadays does not make reference to individual enterprises operating in different territorial fields: instead, the relation with the local dimension is fed and strength-

ened, in a global dimension. The "local" in these terms becomes a strategic resource<sup>24</sup>.

Identity in this case is linked to the instrumental action and is socially produced. Subjective identity is manipulated, built, a "fetish" produced to "adhere to the existing social relations"<sup>25</sup> while joint identity becomes a full expression of the relations of "asymmetrical" powers characterizing social relations.

Diversity is a missed objective: the differences which qualify planning practices are not the ones targeted to competition on international markets, since their detection is instrumental to pursuing a goal<sup>26</sup>. They must instead become an objective to be pursued in itself, or better a goal, a value on which the change and renewal of the contemporary condition can be founded. From the comparison with the global dimension and independently of the competition process based on the differential of territorial supply, new forms of cooperation and institutional interaction can be conceived at the different levels of territorial organization and at the same time a self-organization can be started envisaging entry into a global network.

In this direction - oriented to strengthening relations between different institutional and non institutional subjects, carrying their experience of project-making on the territory - a positive representation of "territorial pacts" was suggested<sup>27</sup>.

These local networks represent a way of operating deeply different from the traditional planning of actions on the territory: an alliance of mayors, workers' representatives and enterprises, small enterprises, banks, targeted to a cooperation relation with local institutions (also in the terms of a joint action between political and techno-bureaucratic institutions) for the definition of wide territorial areas, not defined in administrative sense. A new experience of decision-making networks substantially modifying the way of interpreting local planning<sup>28</sup>.

After almost a decade of experience in this sense the response to the starting objective is quite poor. The territorial pact, in "making the hierarchy of interests and selection the core ideas of development" through a mobilization of resources (Bonomi 1998, p.63) excludes "weak" subjects. It does not produce a real exchange of views between different subjects and therefore does not enhance diversity and plurality. Whether economic subjects or the public subject predominate, the limits of the bargaining practice of the territorial pact clearly appear: i.e. how difficult it is to make the most of diversity through interaction.

One must acknowledge anyway that through these practices the problematic character of the theme of "representation" is reaffirmed and that they propose openings opposite to the processes of fragmentation into sectors introduced by instruments which on the

contrary re-produce new boundaries, new limits, dangerous forms of specialization.

The most recent studies of territorial analysis try to reconstruct a tie between the physical environment and ways of appropriation as a construction of meaning, starting from the possibility of recognizing the different situations and de-coding their principles of structuring "social practices and attributing symbolic and material values which shape and modify the economic and social settlements of each territorial context"<sup>29</sup> (Lanzani 1996).

"Differ(a)nce" as a spatial shift gets far from generalizing and unifying theories in order to track down, in the specificity of places, "special" spaces of change<sup>30</sup>. It promotes explorations of the physical and territorial space "based on hints"; it selects some interesting traces of production of new forms of dwelling. It follows the tracks of new ways of appropriation of space and territory, aware of the informal practices of use of time and space, "cunning of dwelling" (Bianchetti 2003, p.42) which permit to be aware of the current change.

The starting point is the physical space as a "place where these processes are made evident and comparable. Space, actually, changes more slowly than dwelling behaviours and exerts a friction between them. It is in this friction that traces and hints of the new life styles can be found" (AA.VV. 2003, p.20).

"Multiplicity" is a theme beyond a successfully evocative expression which can have different meanings. For instance, Friedmann (2002) deals with it in a completely different way, making reference to concepts of general nature and particularly of socio-cultural nature. It refers to the trans-national character of our life and, therefore, of the experience of the urban space and emphasizes, as a unifying and modifying element in behaviours, the breaking of national boundaries and the multiplicity of "co-present" subjects in any national context.

The manifold is a necessary quality of the "different" which takes spatial, dimensional (virtual or measurable) and temporal connotations and then presume variability.

#### **Practices of difference: the project in its space/time dimension**

From the subjects dealt with so far some reflections can be made on the urban project.

1 The separation between urban views and the use of the physical and architectural space. The attention to bargaining processes involving powers, decision-making, differentiated interests, in many cases wipe out the physical-spatial component to favour procedure, economic, political and social aspects. From other viewpoints, many of the participatory experiences, often focussed on urban micro-problems, are implemented at that scale.

The architectural project coincides with town-planning, but the opposite is not true. The *raison d'être* for town-planning is the relation between different objects, subjects, needs. This *raison d'être* does not concern the reference scale but is consistent with the level of complexity, with the depth of relations.

**2.** In view of this separation, the need arises for an inter-dimensional approach as intertwining, simultaneity, overlapping of instruments and materials characteristic of diversified standpoints, in a process of continuous interaction. Breaking the triviality deriving from separate and partial approaches brings about also moulding an environment in which new roles and "disciplinary" figures are to be constructed and above all where the meaning of the contemporary project is to be re-set out. The task of urban planning research is attributing meanings and roles to the designer, constructing at the same time methods and instruments to widen a new culture of the space. Developing attention to the meanings of physical space and to its role of "medium" of new values means catching a glimpse of the urban space through its architectural component, i.e. as a place constructed as an intertwining of immaterial networks between material signs.

**3.** To confirm this view, the link between the analysis made within the framework of the contemporary archi-

tectural avant-garde of the last forty years and the evolution of town-planning thought (aimed at re-orienting the project towards processes of "construction of the territory's meaning"), starting from the crises of disciplinary instruments, reveals useful hints for reflection but above all the need for the two research trends to be joint and closely inter-related. Among the themes emerging in the cultural debate, the following will be selected:

- research works on the relations between architectural forms and meanings, deriving from P. Eiseman's theses on the existence of two levels of spatial relational nature (a superficial structure and a deep structure) will shape the basis for understanding architectural space when they become aware of that, i.e. when they are articulated through figurative expedients.

The evolution of this concept leads to more interesting topics about the "fold" (which updates the relationship between the object and its context, between the modern and ancient), leaving aside the concept of "likeness" and considering instead the "in between" as what can be observed into the space between the object, the subject and the background (Eisenman 1970, 1993).

- the debate about the theme of "spontaneous" architecture and designed architecture and the use of building elements coming from a deteriorated urban landscape which has as its reference point the provocative and creative use of forms and materials

deriving from "informal" uses according to F.O. Gehry's theory of cheapscape.

- the role of interaction in decision-making processes and the relational value attributed to the object of the structure as "medium of chains of meanings"- Mendini.

- the meaning assigned to urban living, as an opportunity for social relations, stress on diversities, variety, aspiration to freedom of movement (situationist theories). The need for the city to be enticing, in terms of social relations and pleasantness of forms, is connected with the value given to the iconic urban component (present in Venturi's projects).

- Eisenman's theory of dislocation causes a separation between the observing subject and his/her view on one side and the object observed on the other, with the aim to discard the attempt to rationally controlling space.

- in line with this "interpretative category", Tschumi's theses on disjunction as:

- rejection of the notion of "synthesis" in favour of the idea of dissociation, of dis-junctive analysis

- rejection of the traditional opposition between use and architectural form in favour of a superposition or juxtaposition of the two terms (...)

- emphasis placed, as a method, on dissociation, superposition and combination, which trigger dynamic forces that expand into the whole architectural system, exploding its limits while suggesting, new definitions.

The concept of disjunction is incompatible with the static, autonomous, structural view of architecture. (Tschumi 1996, p.213). It implies constant mechanical operations systematically producing dissociations in space and time.

- the concept of bigness, elaborated by Koolhaas, which presumes contamination rather than purity and quantity rather than quality, theorizes what is unpredictable<sup>31</sup> in architecture on the basis of principles of freedom and maximizing, in dimension, the intertwining of diversities. It chases unity and coincides with the city. The latter is not an envelope but is contained in an envelope and represents the potentialities of town-planning in opposition to architecture.

4. The themes recurring in architectural theories are founded on the space/time relationship, implying the town-planning/architecture relationship, i.e. the plan/project one. Time is the watershed.

The project (i.e. the Plan) as an «activity of creating and managing the built environment»<sup>32</sup> appears mainly as a process (Carmona Sieh 2004, p.4). This process includes the interaction between actors, the understanding of the context, the definition of the objectives through a cyclical or spiralling activity which is targeted to assessment and progressive sophistication , with a view to finding a solution, an optimal outlook.

The distinction between stages and steps of different duration – the

ones of the larger Plan, necessarily not very rigid, and the ones of the project, characterized by precision and space/time concentration - requires a new union which first of all ought to include both of them within a dynamic process, unitary and manifold at the same time, made of continuous references, of fruitful changes of scale which enable the architectural project to add "intelligence" to town-planning and, at the same time, enable the latter to modify the forecast, the starting scenario - updating it each time. In general, some principles and new categories interpreting reality have emerged from contemporary architectural thought. They enrich the town-planning debate which often, developing and evolving around methodological and procedural themes, loses sight of the space problems which – as much as any other problem - influence and orient practices and in general transformation processes.

Between town-planning and architecture an integrated approach is thus set up, aimed at overcoming separations, finding common points, parallel trends.

An effort has still to be made towards a critical interpretation of the sizeable distance between theoretical debate and spatial outcomes, between designed and spontaneous spaces, i.e. between architecture as "event"<sup>33</sup> and spaces interacting with places, society, histories, the process in which they are located. This distance

nowadays does exist – in Italy in particular - between the products of the great architecture and the widespread practices of urban transformation, a symptom of the deep gap between specialist culture and common sense of the territory. There are two possible implications: the reconsideration of the meaning and the role of disciplinary knowledge on one side, and, on the other, the meaning attributed to the project as an instrument for the construction of specific knowledge and behaviours and, at the same time, as "widespread sensitivity" of space and of the territory.

## DOING ARCHITECTURE, TOWN PLANNING/ARCHITECTURE/DESIGN: UNDISCIPLINED PRACTICES

### **Technique at the service of demand for quality**

Contemporariness is conditioned by technique and by the illusion of its neutrality to man's life. That entails a review of the humanistic categories peculiar to the technological era.

Technique is linked to specific knowledge since, as already Plato affirmed, *techne* i.e. "doing" is connected to power, to the possibility of doing which does exist only if it is connected to knowledge which in its turn is "determined by the specific object" (Galimberti 1999). Its definition impacts on the means-ends relation: technique as a means to use to some ends – either good or bad – is still an illusion, it "is our environment", it is "the essence of man", then it is not an instrument (it was only in ancient times when it appeared instrumental to mastery on nature).

Technique ends by being a means when it can pursue any end, becoming thus an end in itself. That means finding oneself in the field of the categories of the absolute (free from links) therefore not linked to sense production.

Technique is the essence of man because it makes up for his lack of instinct - which guarantees survival to animals - and enables him to adopt "cultural" selection processes – which for animals is "natural". It is meant as technology - "universe of means" - and rationality - i.e. "functionality and efficiency" in the use of such means (ibidem)

dem)<sup>34</sup>. Instrumental reason as means proportionate to ends does not deal with nature or with the need for those ends. The object sets the boundaries of knowledge but also of the choice of the technical tool to use, then its importance lies in the functionality which is assessed in terms of effectiveness i.e. "of ability to make it be". Technique is will of power, knowledge is power (as Bacon affirmed *scientia est potentia*): will comes together with technique, it is linked to the awareness of an action<sup>35</sup>.

Technique is then linked to a specific disciplinary field: the object's specificity is the guarantee of technical skill. That justifies the need for specialized knowledge and for skilled workforces but it also determines its limit and, at the same time, the need for being complemented by other techniques. Or better, technique refers to general regulating and theoretical principles but also to a field of application in which it continuously changes also availing itself of a set of "techniques". In particular in architecture "techniques" play a particular role "there is no treatise of architecture which does not closely combine theoretical principles, composition principles, building types and construction techniques" (Gregotti 2002, p.4).

The relation between technique and art is another interesting aspect both owing to the mutual connection evoked by the Latin use of the word *ars*

in the sense of "technique" and because art itself has to resort to technique to express itself. What is interesting is not so much the specificity of each of them as their mutual relations. Art, actually, "anticipates the inversion in which technique becomes the aim of forces which intend to use it as a mere means" (Severino 2003, p.125).

The process started with the Modern Movement of "construction of techniques" i.e. "the whole of space and time mutations which continuously re-organizes, together with daily life, also the aesthetic representations of contemporary territory" (Virilio 1984) continued with the "technological revolution". Architecture , relying on its technical apparatus undergoes, according to Virilio, a process of introversion, architecture has thus lost its relation with the soil while it is constantly projected in all the directions of space (Ibidem).

Improving the contemporary urban condition requires an effort directed to values, to their recognition in current events but above all to the way in which they are represented in urban forms, to their expression in figurative terms and perhaps – even better – non figurative ones. Promoting urban values means considering urban space not only as the product of needs but also as the expression of meanings and views. Hence the need for welding cultural meanings and physical forms of the

urban space and above all for jointly constructing, through interaction, conscious and shared views and interpretations, combining imagination and technique, ideas and facts.

The technical design invests the sphere of "communication". The representation is part of the project so its technical apparatus must evolve with the changes of design thinking and of the way of thinking space.

### **Representation: bi-dimensional, perspective or virtual?**

"If "Modern", then, means the world conceived as a cartographic representation, the history of Western culture becomes, as an introduction to "Modern" and its realisation, the history of the progressive colonization of language (of logos, of reasoning) by the cartographic image itself" (Farinelli 1992, p.56).

The geographical map and the representation of the world play then an ideological role: cartography is the only model of knowledge: an attempt to homologate the world according to the possibility of calculating it. The prerequisite, therefore, is the exact consistency between reality and its representation.

The cartographic colonisation of the thought started a long time ago and has pervaded the technical disciplinary culture in such a way as to orient the search for a specific disciplinary language which might "univocally" translate the contents of town-plan-

ning. This criterion underlies cartographic language, representation techniques targeted to the "exact" representation of reality, the process of "rectangularization" of the world<sup>36</sup>, the emphasis on the street fruit of a hygienist culture, the study of the remaining parts isolated by the logic of distinguishing, separating with boundaries (what can be built and what cannot, the built space and free spaces, historical fabrics and contemporary settlements, etc.)

The cartographic symbolic logic is a function of exclusion, "of the total renouncing the total expression of what is sensitive" (ibidem, p.20) where the symbol is reduced to a mere sign, losing any evocative value. If representation cannot be exhaustive of reality, it will then make a selection of the object to "represent" and thus in this sense it supplies an interpretation upsetting the subject (representing)/object (represented) relation in favour of the former.

The upsetting in favour of a "point of view" rules out the possibility of an objective representation and emphasizes its value of "interpretation" of reality and therefore the importance of "the standpoint one assumes vis-à-vis the perceived space".

The problem of the standpoint refers again to the issue of techniques and to the way of thinking the space opened by a "perspective view of the world".

In the 15<sup>th</sup> century perspective strengthened man's standpoint as unique and central in the surrounding world, affirming thus a detachment from

reality, its reductionism to man's unifying view and at the same time, as Zevi affirmed, "architects stopped dealing with architecture, confining themselves to design it". "Perspective is a graphic technique aimed at representing a tri-dimensional reality on a bi-dimensional sheet of paper" (Zevi 1997, p.36) and for this reason it belongs in full right to what Foucault defines "the process of rectangularization of the world".

The perspective of the Renaissance brought back reality within the framework of the sheet of paper, then on the single plane, squared and deformed with reference to the only possible standpoint: the central one. The reduction it operated was hierarchizing reality as a function of man's viewpoint who was located at the centre of the space and then "all of a sudden, a huge visual wealth composed of curves, asymmetries, shifts, modulations, angles other than 90°, was obliterated: the world became box-shaped, and "orders" were used to distinguish overlaying or juxtaposed parts" (ibidem). In summary, quoting again Zevi's words, "spaces for human living were no longer invented, but envelopes to package them were designed" (ibidem). Carrying what Zevi affirmed to the extreme, if it is true that

perspective lead to an impoverishment of architectural language, the opposite is also true: that the trivialization and reduction of that language in terms of variability and multiplicity of spatial experience finds its expression and haven in the centrality of the perspec-

tive view or better in the "box-shapededness" or "rectangularity" of the perspective view. It is the latter which locates the observer at the centre and the object observed is consequently controlled and measured by precise geometrical proportions.

Representation does not record reality in an objective way, but gives an interpretation of reality and - including the viewpoint - enriches itself of a "creative", i.e. a designing, value. Representation techniques, therefore, are not indifferent to spatial qualities.

In this sense it is not the perspective view but the use of "perspective" technique to lie under a charge, at the service of a precise view of the world: "the perspective undertaking" finds its limits when it becomes a conventional instrument<sup>37</sup>. The central perspective is also a "conventional" representation of reality: free interpretation is reduced to a function of the only central view which makes the most abstract planimetric view "likely".

But the perspective view proposes also new standpoints<sup>38</sup>, angular views, it records the inflow of light, of movement<sup>39</sup>, "the edge would become the propelling element of the prism and, challenging its isolation, would involve it in the urban discourse" (Zevi 1997, p.37).

As proof of all that and in spite of the resistance of the perspective view, many architects and artists - who since the 16<sup>th</sup> century "have been fighting the anti perspective battle" (ibidem) - deny it. Among the "challengers",

Michelangelo who "in Campidoglio square, insults the code in force, grasps space and keeps it, breaks the barycentric canon of elementary geometry, transforms a rectangle into a trapezium, reversed in comparison with the perspective one, even denies parallelism to the two buildings, although identical, which flank the square" (ibidem, p.39): the square's project is built on its perspective representation.

Theoreticians of contemporary architecture but also architects, who have faced with a "new" language the challenges of contemporariness, have tackled this theme. Eiseman for instance relates an architecture built according to principles of stability, harmony and therefore hierarchy between the parts to the perspective representation of the space of the 15<sup>th</sup> century "dominated by the mechanism of view" (Eiseman 1992).

With the rise of the "electronic paradigm" the predominance of view, of the control on space is dismantled through its representation. By disconnecting appearances from meanings, the electronic civilization transforms the view "from intellectual (perspective) activity into an emotional event (i.e. of mere image), a dimension of space dislocating the discursive function of the subject and, at the same time, of view.

And which creates a condition of time, of an event, in which there is the possibility that it is the environment which observes the subject, the possibility of a look beyond (Eisenman 1992).

The architectural vanguard has carried on research on the new space representation and organization techniques, widespread also thanks to the new media: an "IT revolution" which has focussed on the digital system as an autonomous and creative expression form. The new IT culture has modified the designing culture itself and above all has dismantled the system of meanings traditionally associated to the space representation and consequently to the project, not only the architectural project.

This instrument is not neutral but gives shape to contents, to the system of meanings it supports and by which it is supported. The virtual is not far from the real because the former overlaps the latter and therefore plays only the role of multiplier of the view in the time unit. What Virilio defines as "stereophony of the real" is the real view and the media view of reality which overlap producing a completely new perceptive way, neither fully virtual, nor exclusively real.

The simultaneity of experience is another opening supplied to representation: the latter assumes a value if it is considered as a principle and if, at any rate, permits a critical assessment of each stimulus of experience enabling the subject to interact with each of the sources of "images", i.e. if it plays the role of a multiplier of the subject's creative power.

## Differing: the project as a non linear process

The designing process has to intercept and combine the look to the city, the one to the larger territory and the production of daily use "objects". Recognising the differences requires new abilities to interpret and understand the physical, social, mental spaces opening thus new spaces of interaction between standpoints: territorial view, the real needs of people, virtual space, sensorial and material variables, daily use, functionality, etc....

Designing must therefore be meant as a non linear process at different scales, which draws advantage of the peculiar specificity of the different looks/approaches by relating the ones to the others.

The designing process can condition the urban living quality. If it is virtuous, it extols diversities, views, standpoints, which are simultaneously and mutually conditioning and thus participating in the change. Spectacular architecture is an event closed in itself, it meets requirements limited in time and space and does not allow for enrichment and new interpretations.

The city, the urban space is not made of objects, it is not a summation of pieces of architecture but something more complex which is produced through the interaction of different elements and evolves in time.

The discussion on "difference" interprets this value stressing the space between things, relations, change: it

represents an instrument to interpret the change of contemporariness and the emerging themes, by supplying a new standpoint to redefine techniques and instruments to plan the urban space.

Hence the discussion on the diagram. From planning( the strategic one, for instance, relates the structural plan to the diagram in place of the cartographic representation of the present and future reality<sup>40</sup>) through the urban and architectural project to the design of common use objects, the diagram approach finds confirmations, new experimental uses<sup>41</sup> and feedback in the change in the way of thinking the project. Applied to creative processes it produces a shift of interest "from what to how, from matter to relations, from the implementation of forms to the processes producing them (...) by using contemporary phenomena as an instrument for the project: It is an operation which certainly implies changes in the project itself but also – mutually – decisive transformations of reality" (Corbellini 2004, p.140).

The diagram transmits meanings and emphasizes, in a simple and curt way, the relations between things, persons and spaces and, above all, the mutual relations between things, persons and spaces.

The use of the diagram, as a way to represent spatial relations, is recurrent in particular in the '60s: the Archigram, for instance, who used architecture as a real communication medium. They resort to diagrams to elicit the theoreti-

cal contents of their "visions" by mingling tri-dimensional, perspective graphic techniques or by using "collage", with images, drawings, sketches, backgrounds of different types. A deep "epistemological" break parallels this figurative emphasis, expressing itself both on the ideological plan and on the real plan of technical solutions. Figurative wealth is then used as an expedient to convey through architecture - and therefore through what is traditionally considered as stable, lasting, permanent - principles of flexibility, mobility, temporariness, to release the idea of spatial project, defined and precise, from the possibility of continuing to "live" through its continuous transformations.

Cedric Price<sup>42</sup>, on the contrary, although strongly linked to the theses of the Archigram, who in their turn were influenced by him, is less interested in the figurative problems: "a repertory" of concepts and images contributing to the formation of "that invisible dictionary of possibilities permitting to re-invent more than merely improve or enrich a context" (Pettena 2004, p.106).

The diagram is an alternative to knowing and interpreting a context; an instrument to relate/combine needs, preconditions, practices. It suggests a different combinatory logic of ties and opportunities.

The openings offered to diagrammatic logic in connection with the discourse on differences can be summarized as follows:

- reducing and simplifying, i.e. selecting and in this sense eliciting a standpoint, a method, an approach to the themes of the territory
  - relating things , situations, forms, disciplines in different ways and with different aims:
    - highlighting general features and elements in common, factors of regularity (Alexander),
    - creating associations
    - such as physical relations between parts, aspects, situations of a specific context and using this "spatial" representation to communicate and to transform the flow of perceptions into a "performing sequence" (see some of MVRDV's works). Such as metaphors, i.e. less rigid instruments, open up to further interpretations.
    - collecting information and heterogeneous elements, implemented with the introduction of non material aspects (assignment of meanings, perceptions fields,...).
    - representing the time component both in dealing with phenomena occurring in time, and in recognising and making visible the rhythm and the rate of a physical space.
    - abstracting some situations which have not a final character but permit "transient decisions on form" from the dynamic flow of events. Building elements are not thought as valid and stable in time but as a function of their possible transformation.
    - containing, as in a musical score, a set of symbols "channelling, guiding and controlling (if one wishes) the interaction between elements such as space, time, rhythm, sequence, persons and their activities and all the combinations deriving from them"<sup>43</sup> (Halprin 1969, p.7).
    - using "hybrid" - because inter-disciplinary - methods thus multiplying the potentialities of the message transmitted and its flexibility.
    - Finally, in doing all these things together, the diagram does not aim to a useless likeness with reality. It proposes the hypothesis of a non figurative town-planning language. It opens up to the idea of a non-figurative view of urban space or, better, of a city - a "no-stop city"<sup>44</sup> - meant not as a summation of figurative pieces of architecture, but as a "sort of plankton of objects, services, information changing in time, much more dynamic, innovative, creating another type of quality" (Branzi 2007, p.14). The building quality has to be found in its «non formalistic, abundantly porous, unenclosed and non-permanent» essence (Isozaki 2003, p.34), using Isozaki words when he describes the works by Cedric Price.
- The urban and architectural views here presented are examples, even though dated, of possible and potential approaches to the theme of "difer(a)nse". They, anyway, help affirming that thinking of a city with reference to the needs and demands of each of the different cultures included in it, is a wrong interpretation of the principle of diversity. Comparison and mingling assume the hybridization of demand and at any rate the impossibility of a static view of life. Greater interest is thus assigned to a "disciplinary" research oriented to study the opportunities offered by a non-functionally binding architecture, which does not reject but rather is able to accept different uses, either alternating or merging together, able to be continuously shaped and re-interpreted.
- Cities therefore are not produced by conditions of "stability" but derive from unstable, conflicting situations. They actually change in time, are the constant outcome of the contaminations between what is new and what is old: history teaches us all that, in spite of the constraints and prejudices of the supporters of "conservation". Memory is "first of all action, projection, dynamism, reconstruction", (Tadiè J-Y e M, ment. in Wieviorka 2001) it is thus linked to creativity and change and confirms the need for its continuous re-interpretation.
- The urban areas are constantly changing and according to many different uses that make them live and livable: from the reuse of abandoned areas since to temporary use of urban spaces (tourists, immigrants, ...). They are figure of the physical space that changes over time and contaminating themselves in connection with the logic of contextual dipping.

**1** The end of philosophy is an idea already present in Heidegger's thought. It appears again in the terms of "end of fundamental philosophy" through successive theorizations: Popper's one and *falsificationism*, Vattimo's and Rovatti's *weak thought*. The theses of Post-Modernism which have J.F. Lyotard and Derrida as their main reference points. American neo-pragmatism (D'Agostini 1997).

**2** Habermas, Adorno's pupil and member of the Frankfurt School by an "updating of the critical theory" will try to affirm, in the development of his thought, "the possibility of a critical reason both on the theoretical plan and on the ethical one, starting from the difficult conditions generated by the process of rationalization in progress in modern world" (D'Agostini 1997, p.373).

**3** The movement of the black (Black Power) or the one of American Indians (Red Power) started from the claim for civil right and only later affirmed a positive meaning of our own specificity of culture and experience (Young 1995).

**4** Other movements in Europe joined this first wave of claims, by promoting "gender", ethno-cultural identities or by turning physical failure into cultural difference" (Wiewiora 2002, p.41).

**5** The former, having a radical background, claims for sex difference as "original and founding another subjectivity" and oppose "phallocentrism" through "a radically separatist policy" (Galeotti 1996, p.52) getting closer to the attitude of social movements, centred on the opposition to a social rival.

**6** Touraine puts together the intellectuals of the Frankfurt School and Michel Foucault in a single critical view of the idea of subject which ought to be considered, on the contrary, central to define and to reconstruct the idea of modernity. Foucault's attention to the themes connected with power and its practice, according to Touraine, supports once again a "fight against the idea of subject", since it is marked by the absence of opposing social actors.

**7** According to Lyotard it is not an absence of rule but it is a rule authorizing and encouraging the greatest flexibility of enunciations (Lyotard 1981).

**8** This theme introduces the principle of multiplicity and therefore of flexibility of the relation between plan and project: i.e. the opportunities supplied by a non prescriptive rule, open to the possibility of future "intelligence" involving the spatial view at a different scale. For a more in-depth discussion on these themes see the essay by Bottaro P., Decandia L., Moroni S. (a cura di) *Lo spazio, il tempo e la norma* Editoriale Scientifica Napoli 2008 in course of publication.

**9** In connection to these themes, reference is made to the concept of sense-making , to the retrospective quality according to which persons can be aware of what they are doing only after having done it (Weick 1995) which is tantamount to asking "how can I know what I think if I don't see what I am saying?" (Wallas 1926 ment. in Weick).

**10** Derrida radicalizes the position of hermeneutics on pre-comprehension and on the breaking of the causality relation between thought and language (Gadamer maintains the impossibility of an "elsewhere" to language) extending it to writing (as text, trace) meant "not as an effect resulting from voice (speech, historical event) but as what anticipates voice (the text, history)" (D'Agostini 1995, p.423).

**11** See also, for a current discussion on sex difference, the writings by Luisa Muraro and Adriana Cavarero (the latter has also dealt with these themes in *Tu che mi guardi, tu che mi racconti*, Feltrinelli, Milano 1997).

**12** It is not by chance that Touraine affirms that women and therefore the conquests of the sex liberation movement represent a crucial element for the emerging of the "subject" and for the passage to the conquest of the world in search of oneself. (Touraine 2008).

**13** According to the theories of Marramao the "difference criterion" replaces the common denominator ("differences" within the meaning of community theories) because it overcomes the paradigm of distribution and the political centralism, enshrines "the immeasurably and lack of culture" (Marramao 2008, p.37) to act as a universal.

**14** Modernity is mostly related to the period astride the 15th and the 16th centuries, with the great discoveries and transformations of those years, other writings relate it to the 18th century's revolutions: for a more in depth analysis see the bibliography in P. Bottaro *città e diversità*, 1999, doctoral thesis.

**15** That can be used to affirm that the process of "métissage" is not mutual, at the same level between different identities, but presupposes a dominant culture and a dominated one independently from the process of "métissage" developing in the physical space of the dominant or of the dominated. The notions of centre and periphery, before being metaphors of a political and cultural position, are the representation of a physical, geographical and class position: the centre can represent Western culture and society while the periphery can be the "subaltern" rest of the world, but there are centres and peripheries also in our "Western" urban realties. The idea of a Centre-Periphery relation is not meant as a dualism but as a "continuum" of possibilities, a range at whose ends there are the two starting elements in their "uncontaminated" condition, in continuous and mutual tension.

**16** Reflection oriented to practices is a part of the disciplinary debate which tends to include planning within "an interconnected set of social practices". This change of direction, starting from the denial of the concept of plan as an instrument of regulation and transformation with a global and omnipresent feature, enlarges the field of practices to the manifold activities of a pluralist context and in particular takes them out of the institutional context and of the public dimension. The hypothesis underlying the concept of "policies as practices of common goods" is at the basis of this shift from institutional actions to the practices of social interaction (Crosta 1998).

**17** The expression "division into compartments" means the approach according to which the problems of society , for instance housing, are a set of separate sub-problems, divided by groups of the population, where each group is treated as a different "target population" (Marcuse 1985 quoted in Tosi).

**18** The mutual contamination of categories, the substitutions and confusions of genders "represent the new approach of our times" (Tschumi 1996).

**19** The diagram is a way of representation in architecture and town-planning generally used to schematize the functions or the kinematic logic of the project, the connections between spaces, functions, accesses and whatever belongs to organizational logic. Of course, it does not translate spatial forms since it reduces them to simple lines which are related to theoretical and general principles, to proposals, to objectives: it is not a "realistic", detailed drawing: It selects few elements to emphasize them.

**20** The extreme consequence of this analysis is based on the idea of *play-city* which wants to act, in a revolutionary way, on the space of wish meant as a moment of cultural construction, alternative to consumption, as a "radical political practice" which goes as far as the refusal of any artifical individual activity. *Homo ludens* "will live in a nomadic space, will be able to transform the environment as he likes taking part in the mutations of a continuously transforming space" (Careri 2001, p.38). Flexibility, variability and what is defined as play-use of the space are secured, in Constant's views, by the use of "neutral" structures, therefore easily modifiable and adjustable, with the features of "container" within which other structures, completely independent of the former, secure flexible and interchangeable uses in time.

**21** R. Koolhaas with "Delirious NY" opens a reflection on the "great dimension" which is enriched by and translated – with the growing awareness of the role of world megalopolis – into the concept of *Bigness*. This concept can be connected to the discourse on difference, extending it to themes which can be referred to the problems of world cities but at the same time contains and implies ambiguous consciously provocative meanings (for instance the one of quantity to the detriment of quality).

**22** It is a possible interpretation of the concept of differ(ence) which, going beyond the provocative aspect, produces new interpretations and represents through "images" some strains which can condition the contemporary urban project.

**23** Foucault divides the spaces having the quality of being in relation with other places into utopias and heterotopias. In both of them this system of relations is "reversed", "suspended", "neutralized", but while utopias are real places, heterotopias represent counter-places where utopias are implemented and in which "all the other real places within the culture are, in the meantime, represented, challenged and upset" (Foucault 1984, p.755).

**24** It attracts around itself a new interest no longer from researchers and operators, who in the past decades already had been working in that direction, but from institutions and politicians more and more interested in the competition concerning the territory with its specificity and resources. In the bi-univocal relation between local and global the territory expresses positive values since "Globalisation processes (...), projecting local societies into a planetary dimension, have paradoxically assigned a new central role to territorial factors, as a result of delocalization processes which are often translated into the recovery of the peculiar aspects of a given territory and into the search for new territorial relations on a wider basis" (Bonomi 1998, p. 57).

**25** Vecchi B. - *I falsi idoli dell'identità politica* from "il Manifesto", July 2nd, 2008.

**26** As Friedmann states, underlying problems highlighted by "statesmen, economists, geographers, sociologists and planners (...)" there is (a single master narrative: the intense competition among all urban centres for a share in global markets. As everyone know, there would be winners as well as losers in this game) (Friedmann 2002, p. XII).

**27** "The territorial pacts produce, in their evolution, relational goods. They actually mobilize cultures, differences, creating networks and interconnections which enable local subjects to operate beyond a community dimension beyond the isolation of individuals. The sense of loneliness and exasperated individualism which often put a break to the culture of development is thus broken." (Bonomi 1998, p. 65).

**28** Manifold research lines are connected to these theses, from the ones started in the '50s by a group of scholars who founded the review "Terza generazione", interested in the territorial differences of the Italian society of that time; and by the movements which suggested to involve public institutions in local development policies, a suggestion which nowadays is concretely implemented through the Territorial Pacts experience. Only in the late '70s was the study of territorial differences strengthened in the cultural scenario, linking economic realities to territorial contexts. Bagnasco's work in those years was central for the definition of the role of the territory and "territorial differences became active elements in the development process" (Demattei 1996, p.72), i.e. they were linked to social and economic processes.

**29** The interest for this line of studies is also confirmed by the national research on local contexts, an important reference point to spot out a point from which lines of interest can be developed , starting from a general approach to the theme of diversities.

**30** In this direction the USE –Uncertain State of Europe – research is developing. It puts together researchers, artists, architects, photographers, in the exploration of contemporary European research. It finds a link between the recent experience carried on in the artistic field and avails itself of audio-visual tools for the construction of exhibits complementing the traditional theoretical paper products.

**31** On this subject a wide literature can be found, partly already mentioned in the text (the situationist city, Constant, Cedric Price,...) which makes also reference to Archigram's, Yona Friedman's, Venturi's, Sperstudi's, Branzi's theories. Uncertainty, indeterminateness, refer to a whole range of other concepts such as: flexibility, changeability, variability, uncertainty, instability and, therefore, also difference, interaction, relation.

**32** The definition is drawn from Carmona, Sieh 2004 p.4.

**33** The term is meant in the accepted meaning of the situationist discourse where les événements concerned not only action events but also thought events (Tschumi 1996).

**34** Galimberti (1999) affirms that failing the "general" principle explaining reality, because it has been replaced by a set of partial reasons each of them "competent of a particular field" (Ibidem), a change in the way itself of understanding rationality is made. It is no longer "contemplative", it does not look for a cosmic order but it is "legislative" i.e. it concerns "the working of orders determined and circumscribed by the object to which the technical operation is applied" (Ibidem). The meaning attributed to *truth* changes as well,

since it does no longer exist independently of knowledge but is produced by knowledge itself. That means that specific knowledge is oriented to investigate on the working of a limited system of objects. It is no longer a universal knowledge but different types of knowledge which "will have to have notions of different objectives, not notions to all uses" (Plato, quoted in Galimberti p. 262).

**35** Technique is expression of knowledge, therefore of power: hence reference is not made to every technique. Techniques deriving from an empirical know-how are excluded (Aristotle actually distinguishes architects – *architechtona* – from manual labourers – *cheirotechnicoi* - since architects' technique is linked to knowledge, to knowing causes). Another difference between techniques linked to knowledge and techniques linked to practice, to experience, rests in transmissibility. The absence of knowledge in the latter involves the inability to teach, to transmit, because their skill only derives from experience, i.e. is being built in progress, during action. Knowledge, *scientia*, on the contrary can be taught and does not help "predict", since it is not able to re-construct the causes of an action and consequently envisage its possible repetition.

**36** Representation draws its origin from the "rectangle" the timeless one, in which deprived of any comment, of any peripheral language, beings appear the ones close to the others, with their surfaces visible (Foucault 1966).

**37** Planimetric representations for instance can be likened to "arbitrary diagrams of a non-existing encumbrance" (Ackerman 2003, p. 251). They represent what they really are, i.e. they are arbitrary just because they are "conventional". Their function is assuming a similar meaning for whoever uses them.

**38** Gordon Cullen, against the technical traditions of representation which yield a "monotonous" city without any interest, without soul (Cullen 1961), by using the art of game, succeeds in interpreting the sense of staying and moving in a place. Also were K. Lynch's studies, oriented to understanding the mutual interaction between man and the environment, therefore the possibility of representing the physical object as a quality which gives the object itself a high probability of evoking in every observer a vigorous image (Lynch 1960).

**39** History supplies numberless interesting cases in this direction: in painting, for instance, and without going as far as the cubist deformations and in general the figurative vanguards of the 20th century, Caravaggio is a remarkable example of a heretic use of perspective combined with light within the (rectangular) pictorial frame. Light, in the painting "St. Matthew's vocation" (1600), represents the entrance of external space into the painting's space: the light source is located in such a way as to come from the opening sideways on the painting (which had been studied for a precise – and actual – location in the Contarini Chapel in the Church of S.Luigi dei Francesi – Rome) and therefore presupposes the precise will to break the regular surface of the painting which records, also physically, the entrance of the external world. Moreover, light gives a meaning to the observer's presence who in this "representation" does not organize the objects represented, ordering them within a defined geometrical space, but is conditioned by the presence of the light which modulates time and makes dynamic the "abstract" space of the Renaissance perspective.

**40** The diagram is a type of representation in architecture and town-planning, generally used to schematize the functions or the project's kinematic logic, the connections between spaces, functions, accesses and whatever belongs to organizational logic. It, of course, does not translate spatial forms since it reduces them to simple lines related to theoretical and general principles, to proposals, to objectives: it is not a "realistic" detailed drawing. It only selects few elements to point them out. The diagram, in this sense, is used first as a (corrective to modernistic universalism) of the '50s, and, not by chance, is later referred to by Cristofer Alexander with a view to developing «a design method authorized and driven by cybernetic logic» (Vidler A. *Diagrams of Utopia*, in de Zegher C., Wigley M. 1999, p.84).

Deleuze in his text on Foucault, refers to the question of the diagram's use, as "space/time multiplicity", a mediation element between shapeless structureless matter and functions, an "abstract machine" (Deleuze 1986, p.53), i.e. the diagram as "operation free of any obstacle or friction (...) and that has to withdraw from any specific use" (*Ibidem*).

**41** In the artistic field, just to mention an example, Alfred Jensen is considered a diagram painter. In his studies on the conceptual and symbolic aspects of colour he uses the diagram as "vertical and consequently simultaneous mounting of correlated elements not entering in a relation of mechanical causality, (which) enables him to articulate the correspondence between symbolic and cosmological universes far away in space and time he longed for" (Jensen 2008, p. 26).

**42** The critique to modernist pragmatism represents also for Price an important moment of his poetics: in 1969 he published with Reyner Banham, Paul Barker, Peter Hall "Non-plan: An Experiment in Freedom" in which Modernism is charged with the responsibility of having brought about, through the construction of great theoretical schemes, the same social problems it had intended to solve (Obrist 2003). Non-Plan's objective was rather to promote the idea of building as a non conclusive process but as a process open up to possible future modifications by users.

**43** The use of scores does not only belong to music but can also be found in mythology and rituals, in mystic and religious forms and also in building and in town-planning: by associating urban plans to musical compositions, mathematical formulae, theatrical directions, shopping lists, football matches, choreographies, construction diagrams, transport schemes, Einstein's formula, ...Some scores use symbols for representation, other scores use them to communicate or to control all that or only a part of it.

**44** No-Stop City is the affirmation of a city without quality, i.e. the elimination , from the debate on the city, of the quality problem as closely connected with the figurative features of the city and its architecture.

# DIFFERENCE/DIFFERER/DIFFERENCE

## INDEX

### 69 PREMESSA

### 11 DIVERSITÀ E CITTÀ: LA TEORIA E IL PENSIERO DELLA DIFFERENZA

la differenza come chiave interpretativa della contemporaneità  
diversità e rappresentazione: il luogo della contaminazione  
div/dif/dis/dia prefissi che si intendono

### 25 DIFFERIRE... NELLO SPAZIO E NEL TEMPO

spazio e differenza: spazi altri, spazi della differenza assoluta, eterotopie  
diversità e recenti orizzonti della ricerca e delle pratiche "disciplinari"  
pratiche di differenza: il progetto nella dimensione spazio-temporale

### 29 FARE ARCHITETTURA, URBANISTICA/ARCHITETTURA/DESIGN: PRATICHE INDISCIPLINATE

la tecnica al servizio della domanda di qualità  
la rappresentazione: bidimensionale, prospettica o virtuale?  
differire: il progetto come processo non lineare

> *Nouveaux passages*

#### DES NOUVEAUX PASSAGES DANS LA VILLE

INTERVIEW A RALPH KOCH  
PARIS, 15 JUILLET 2005

Il giorno de la ville commençait, c'est un véritable événement qui a un effet électrisant, qui vous fait sortir avec enthousiasme, dans l'ambiance. Chaque jour, une ville différente se dévoile. La ville n'a pas d'âge, pas de sexe, pas de couleur, mais elle a des goûts, des habitudes, un peu comme un être humain. On peut faire des choses avec elle, mais il faut faire attention à ne pas la blesser.

La ville, ce sont des personnes qui habitent tout le temps de la ville et qui ont leurs propres besoins, leurs envies, leurs habitudes. Il y a aussi plusieurs formes d'espace dans l'espace-passage dans la ville: il y a l'espace public, l'espace résidentiel, l'espace commercial, l'espace sportif, l'espace des enfants... mais il y a aussi l'espace social. Il y a des moments où il faut faire quelque chose de la ville et une grande partie de la ville n'est pas très utilisée. On peut faire de la ville ce qu'il faut pour la faire fonctionner.

Le travail de l'artiste, c'est à dire des personnes qui habitent la ville, il y a des personnes qui habitent la ville et qui font des choses avec elle, mais il faut faire attention à ne pas la blesser.

Il y a des personnes qui habitent la ville et qui font des choses avec elle, mais il faut faire attention à ne pas la blesser.



Si le propre de la ville est de séparer et délimiter ses espaces, quelle est à l'inverse sa capacité à fabriquer de nouveaux liens, de nouvelles traversées ?

## PREMESSA

La differenza è la chiave interpretativa che abbraccia e investe la condizione contemporanea configurandola in molteplici aspetti e figure. La mondializzazione dei mercati e la conseguente mobilità dei soggetti sono solo la sua espressione più evidente.

Differenza ha origine nel pensiero filosofico in quanto paradigma interpretativo della contemporaneità che diventa vero e proprio costrutto sociale coinvolgendo una serie di temi e significati "collaterali" che gli attribuiscono senso. Tra questi sono compresi i concetti di identità, interazione, molteplicità, variabilità, flessibilità ma anche la riconsiderazione del ruolo e del significato del "soggetto".

Dall'antropologia ed in parte dagli studi sociologici si può accedere ad una ulteriore estensione del concetto di differenza intesa come mescolanza, ibridazione, creolizzazione, ovvero reciproco cambiamento. Si tratta quindi di affermare l'assenza di una condizione di identità permanente, di stabilità a favore di una continua tensione tra opposti compresenti.

Il richiamo alla differenza coinvolge i temi dello spazio e del tempo. Differire nel tempo è produzione di spazio e viceversa. È un ponte tra le categorie spazio-temporali che si associa ai temi propri del progetto. Progetto non come previsione ma come una creazione "gettata" in avanti e che produce spazio modifi-

candosi nel tempo in un processo non lineare, forse ritmico, non omogeneo bensì discontinuo.

Tra sintonie, salti di scala e reciproci condizionamenti non prescrittivi ma "in divenire" si declina la differenza all'interno degli ambiti disciplinari che si occupano dello spazio fisico.

Architettura e urbanistica / pianificazione rintracciano, attraverso il discorso sulla differenza, nuove aperture reciproche, temi di interesse particolare e feconde ibridazioni culturali. In questo scambio c'è l'essenza di questo tema che conduce al superamento delle vecchie logiche tese ad imporre sul territorio uno sguardo "zenitale" che separa, distingue, specializza. Differenza dà senso all'urbanistica in quanto sguardo attento alle relazioni, la sottrae all'iperspecializzazione e rintraccia nel suo rapporto con l'architettura il luogo di espressione dello spazio fisico.

La tecnica, in quanto arte, entra nei processi creativi e registra queste tensioni, promuove le relazioni, esalta le molteplicità, si appropria del tempo senza la pretesa di governarlo.

Il diagramma è uno strumento "tecnico" sensibile alle differenze, ne recupera le qualità, le porta ad una scala di lettura che meglio le valorizza. Non mette "in forma" le relazioni ma le risolve utilizzando un linguaggio "non figurativo". Attraverso la differenza esalta la non linearità del processo progettuale che coinvolge scale di lettura diverse, molteplicità di soggetti e si confronta con il cambiamento.

L'esplorazione e lo studio delle implicazioni fisiche, spaziali e quindi architettoniche e urbanistiche di tutto quanto si decanta dal dibattito teorico sulla differenza è quanto viene sviluppato nei successivi tre capitoli. Teorie e "pratiche" vengono messe a confronto per argomentare la centralità della differenza come chiave interpretativa della contemporaneità ma anche in quanto metodo di approccio al progetto.

In architettura la diversità rimanda alla specificità dei contesti e al rifiuto di una logica formalista e meccanicistica. Traduce il legame indissolubile tra ambiente - insediamenti - società, pone il problema del rapporto tra natura e artificio, richiama la necessità del confronto tra opposti, tra diversi. Ma non solo questo. L'attenzione alle diversità richiede un approccio diverso al progetto, un modo nuovo di guardare e pensare il territorio, di individuare e selezionare i luoghi dove la concentrazione di "differenze" è già una qualità acquisita.

La progettazione per questo va intesa come un processo non lineare che investe le diverse scale e si avvantaggia delle specificità proprie dei diversi sguardi mettendoli in relazione tra loro. Il processo progettuale deve intercettare e fare interagire lo sguardo rivolto alla città, quello che investe il territorio vasto ma riguarda anche il design, la produzione di "oggetti" d'uso quotidiano. Il riconoscimento delle differenze richiede nuove capacità di leggere e comprendere lo spazio fisico, sociale, mentale, aprendo nuovi spazi d'interazione tra

punti di vista: la visione territoriale, i bisogni reali della gente, lo spazio "virtuale", le variabili sensoriali e materiche, l'uso quotidiano, la funzionalità, etc...

Il processo progettuale può condizionare la qualità della vita urbana. Se è virtuoso esalta le diversità, di visioni, punti di vista, simultanei e reciprocamente condizionanti e per questo partecipi del cambiamento. La spettacolarità in architettura è un evento in sé concluso, risponde ad istanze limitate nel tempo e nello spazio e non consente arricchimenti, nuove interpretazioni.

La differenza in architettura include la dimensione temporale. Differire nello spazio e nel tempo significa riconsiderare il processo di trasformazione per includere il "gesto" successivo, l'azione che segue ogni pre-visione. La contemporaneità della condizione contemporanea, la rapidità dei mutamenti di stato richiedono nuove aperture alla variabilità dei modi d'uso, dei bisogni e quindi capacità inedite di rispondere a domande diversificate nel tempo e nello spazio.

La pratica della differenza ha ricadute anche sullo spazio simbolico: agisce sul segno ma non per renderlo insolito, accattivante, spettacolare ma è il risultato del "riconoscimento" e dell'interazione di punti di vista differenti.

Un progetto acquista senso se riconosce e mette a confronto le differenze, se è capace di assumerle in sé e trasformarle in qualcosa d'altro e per questo investe lo spazio del desiderio, dell'immaginario, "appartiene" ai luoghi, alle persone.

## DIVERSITÀ E CITTÀ: LA TEORIA E IL PENSIERO DELLA DIFFERENZA

### **La differenza come chiave interpretativa della contemporaneità**

La condizione contemporanea caratterizzata dalla crescente complessità dei processi in atto richiede la produzione di nuovi paradigmi interpretativi, rappresentazioni del mondo che ci circonda e di noi stessi, in grado di fornire nuove risposte alle problematiche emergenti ed un rinnovamento delle tecniche d'intervento sulla città e sullo spazio fisico.

Il paradigma "sociale" che ha rappresentato insieme il modo di interpretare e la spiegazione stessa della realtà è sostituito di fatto, ma non ancora consapevolmente, da un nuovo paradigma interpretativo, quello "culturale". La rappresentazione "sociale", secondo la definizione di Touraine, è quella in cui «ogni attore, individuale o collettivo, è definito da una specifica situazione sociale» (Touraine 2004, trad. it p.73).

Con il paradigma culturale si assiste allo sviluppo del rapporto del soggetto con se stesso, non più mediato da fattori sociali. La filosofia contemporanea inaugura la crisi della visione unitaria, come critica della «soggettività cartesiana e idealistica (...), tentativo di mettere a punto una nuova visione dell'oggetto (...), critica dell'oggettivismo scientifico» (D'Agostini 1997, p.167).

Un orizzonte comune fa da sfondo a queste acquisizioni del pensiero filosofico, pur nella pluralità delle posizioni: l'impossibilità di una idea unificante di

razionalità. Appare evidente una componente chiave di questo ragionamento: da una parte la messa in discussione delle visioni unitarie del mondo, dall'altra il tentativo di costruirne una nuova, seppure fondata su pluralismo e molteplicità. «La peculiarità di questo unico orizzonte -paradossalmente- ma il paradosso fa parte di un suo andamento intrinseco e necessario, è un certo dominio metodico delle categorie di molteplicità, pluralità, differenza» (ibidem).

Questo paradosso del relativismo ritorna nelle teorizzazioni più estreme: quelle che ipotizzano la fine della filosofia come fondamento del pensiero<sup>1</sup>.

Il radicale cambiamento che ha subito la figura dell'intellettuale nel Novecento a seguito di una serie di eventi che hanno profondamente trasformato la natura dei rapporti tra economia, produzione e società, ha prodotto la rottura del legame che teneva saldamente unite la figura dell'intellettuale da una parte e scienza e ragione dall'altra.

Nell'ampio corpo teorico prodotto si possono individuare i riferimenti entro i quali matura una riflessione sulla differenza. L'atteggiamento critico verso la razionalità tecnica e scientifica, e la moderna società capitalistica sono il punto di partenza comune a molte teorie filosofiche. Quello che separa alcune grandi scuole e apparati filosofici è invece la visione dei compiti della filosofia. Il dibattito ad esempio tra alcuni rappresentanti della scuola di Francoforte e del

postmoderno riguarda proprio le pretese di una costruzione teorica universale della razionalità<sup>2</sup>.

Dalla presa di posizione contro i limiti della "ragione oggettiva" postulata dai teorici della scuola di Francoforte, e attraverso movimenti politici e sociali, "di rivolta", si aprirà la strada alle rivendicazioni sociali che forniranno la base per la produzione del pensiero e della teoria della differenza. Il dibattito sulla modernità fa da sfondo "critico" ad una serie temi emergenti a partire dall'istanza della differenza.

Il "pensiero della differenza" non rimanda ad una concettualizzazione autonoma, ad un distinto corpus teorico, si tratta invece di un ambito ipotetico disegnato dalla confluenza di istanze connesse a matrici di tipo filosofico o movimentista, riferite a contesti geograficamente e culturalmente distinti o distinti. In particolare si tratta del pensiero che emerge a seguito dei movimenti di rivendicazione sociale e culturale che nasce negli Stati Uniti, e prosegue intersecandosi con le teorie dei filosofi postmoderni, particolarmente in Francia. Il dibattito, secondo Wiewiorka (2001), si distingue in tre grandi filoni: il primo comprende le rivendicazioni di identità culturale riferite a contesti Europei e Americani, il secondo riguarda le elaborazioni matureate in campo politico-filosofico (Rorty), il terzo riguarda le pratiche politiche e istituzionali.

Negli Stati Uniti, a partire dagli anni '60, si assiste sulla scena sociale e politica alla manifestazione, spesso anche

violenta, di una serie di rivendicazioni messe in atto da gruppi di "oppressi" che, contestando l'ideale di uguaglianza come "assimilazione", perseguono una politica di liberazione come autodefinizione della loro diversità attraverso una lotta contro la tendenza ad assimilare le molteplici espressioni sociali, culturali, politiche, a quelle di un gruppo dominante (bianco, maschio, eterosessuale) (Young 1990). Questa "liberazione" in realtà segue strade non così chiare e lineari: soprattutto nasce da uno scontro tra gruppi in condizioni di forte subalternità contro il potere politico dominante<sup>3</sup>.

Il concetto di "differenza" nasce quindi da un movimento di liberazione e di contestazione che si estende poi a tutti i gruppi di "oppressi" (per etnia, cultura, stato sociale, sesso, genere,...) <sup>4</sup>.

La svolta importante è quella prodotta dai movimenti per la liberazione dei sessi e femminista. Questi verso la fine degli anni '60 hanno introdotto una visione della differenza di gruppo finalizzata al riconoscimento di una specificità esperienziale, di punti di vista, di bisogni (e non all'affermazione di una parte su quella opposta). In questa ottica la differenza diventa rivendicazione di alterità. Questa affermazione generale articola le teorie femministe in due approcci distinti: quello della differenza sessuale e quello della differenza di genere<sup>5</sup>. Con i movimenti che sostengono la differenza di genere cambia totalmente la prospettiva interpretativa: dall'essere un oggetto metafisico di

cui riappropriarsi in quanto risorsa per il raggiungimento del "potere" (differenza sessuale), si trasforma in un costrutto sociale (il genere), un modello "imposto" da utilizzare «come grimaldello critico per l'analisi sociale e politica» (Galeotti 1996, p.57).

Nei successivi decenni '70 e '80 del novecento i movimenti che continuano ad animare il dibattito sulla "differenza" cominciano a perdere significato sociale e rafforzarsi sul piano "culturale". Il passaggio dall'una all'altra ondata movimentista è legato al grande mutamento economico determinato da "globalizzazione" e "neoliberalismo" e che nei successivi decenni '80 e '90 hanno coniugato il riconoscimento culturale alla domanda di rivendicazione sociale (Wiewiorka 2001). Con questa lettura si conferma il riferimento alla differenza come categoria del dominio e quindi l'affermazione secondo cui «non c'è differenza senza inferiorizzazione e senza dominio» (ibidem, trad. it p.38).

La filosofia politica, negli anni '70, porta in evidenza con Rawls il tema della giustizia sociale sul quale si è in seguito articolato il dibattito tra liberali e comunitaristi impegnato sui concetti Rawlsiani di "bene" e "giusto" ma il cui punto comune, rilevato successivamente, consiste nell'affermazione del "soggetto". Si assume così una diversa ottica riferita al rapporto tra spazio pubblico e privato: «In passato lo spazio pubblico era il luogo per eccellenza della libertà, dell'uguaglianza, del progresso. Tale spazio non era dunque implicato da

quanto si giocava in quello privato, dai suoi egoismi, le sue ingiustizie, o anche le sue violenze, negatrici del soggetto individuale. Oggi, lo spazio pubblico è chiamato ad aprirsi alle domande legate al funzionamento della vita privata e in relazione al genere (...). Messe in discussione, le frontiere che separano il pubblico dal privato si mescolano mentre la soggettività tra le persone si afferma come una questione centrale nei due spazi» (ibidem, p.58).

Se da una parte questi movimenti, nella loro evoluzione, hanno affermato implicitamente la necessità del ragionamento sulla differenza attraverso il superamento del significato di esclusione, opposizione, dall'altra i teorici del postmoderno ne esplicitano le possibilità teoriche in una prospettiva definita anarchica ed eversiva verso i "compiti" della filosofia. Giocano con le forme del linguaggio per potenziarne e moltiplicare i significati fino quasi ad annullarne il senso complessivo in una infinità di declinazioni e combinazioni linguistiche.

Foucault mette in discussione l'esistenza di una opposizione tra potere manipolatore e soggetti manipolati, sostituendo l'idea di un potere diffuso ed onnipresente: persino nelle categorie dell'azione, «l'organizzazione sociale, ben lungi dall'essere retta dalla razionalità tecnica è retta dall'esercizio del potere» (Touraine 1992, trad. it p.197)<sup>6</sup>.

La descrizione della condizione postmoderna di Lyotard presume non solo l'esclusione delle grandi narrazioni, ma «l'atomizzazione del sociale in una

rete elastica di giochi linguistici» (Lyotard 1979, trad. it p.35). L'idea sottesa a questa descrizione apparentemente fondata sull'assenza di regole<sup>7</sup> è quella «di un universo senza soggetto e senza ragione centralizzante», dove le differenze possono avere libertà d'azione in quanto, non «regimentate da principi normativi»<sup>8</sup> (D'Agostini 1997, p.421).

Con Derrida il programma poststrutturalista si connota dell'apporto proveniente dall'ontologia ermeneutica. Importante il suo contributo per l'introduzione della tematica della "temporalità". La *différance* (tradotta come differanza- differimento) aggiunge alla *differénce* il senso della temporalità: è differire nel tempo e diversificarsi nello spazio. L'associazione delle categorie spazio temporali si ridefinisce nel rapporto tra pensiero e linguaggio e tra linguaggio scritto e linguaggio orale: come per Gadamer il linguaggio precede il pensiero<sup>9</sup> per Derrida non esiste un linguaggio precedente quello scritto<sup>10</sup> (Derrida 1967). «La forma, depersonalizzata, perde ogni qualità strutturante e diventa essa stessa forza, funzione generatrice di differenze» (D'Agostini 1997, p.422).

Il pensiero dei teorici postmoderni in varie forme e modi si lega ai movimenti di liberazione che dopo i primi anni dall'esordio e dalla fase di sensibilizzazione seguiranno linee di approfondimento teorico delle tematiche connesse alla differenza. Esiste infatti un legame tra i teorici francesi e le riflessioni sulla differenza sessuale.

Luce Irigaray percorre, sul solco tracciato dalle teorie di Deleuze e Derrida, la tradizione filosofica in tema di diritti e differenza, in chiave quindi politico-sociale, esplorandone le tematiche connesse al linguaggio, all'intersoggettività, alla differenza rispetto al punto di vista antropologico e culturale. A seguire dal pensiero della Irigaray e rintraccian- do connessioni con le teorie di Deleuze, il gruppo Diofima «avvia una riflessione sistematica sulla differenza sessuale, da attuarsi in base alla neutralizzazione, del pensiero maschile, per verificare l'ipotesi novecentesca di un "altro pensiero" come ipotesi di un pensiero femminile» (D'Agostini 1997, p.432)<sup>11</sup>

La crisi del modello occidentale, secondo la tesi di Touraine, si sviluppa attraverso tre processi:

- quello di democratizzazione sociale ovvero la risoluzione dei conflitti attraverso la mediazione istituzionale, con la nascita dei movimenti sindacali e più in generale dei movimenti di liberazione compreso quello femminista che hanno in seguito prodotto politiche di solidarietà ma prima ancora politiche di tutela e sicurezza sociale.

- All'opposto c'è il processo che vede l'emergere dell'autoritarismo statale fino alle più estreme forme di nazionalismo e dittatura.

- Infine il terzo processo quello legato al consumo di massa, al dominio del mercato sulla vita economica della società ed al trionfo del liberalismo.

A questa crisi conseguono due opposti atteggiamenti: da una parte la

visione ottimistica che guarda al progresso come fattore determinante della società moderna e dall'altra invece si rimanda alle visioni pessimistiche della "sociologia critica" (Touraine 2004).

A fronte di questi opposti atteggiamenti, Touraine propone come chiave interpretativa potenziale il rimando al "soggetto" come risorsa, libertà creativa contro violenza e arbitrio che occupano oggi lo spazio sociale<sup>12</sup>. Il soggetto come risorsa apre al tema della differenza "al singolare" ovvero non più inteso con riferimento alle categorie di appartenenza (genere, classe, colore, etnia,...) ma piuttosto come "criterio"<sup>13</sup> riferito ad un individuo in quanto attore dotato di "desideri", immerso in un sistema di relazioni che assume coscienza di sé.

### Diversità e rappresentazione: il luogo della contaminazione

La caduta del principio di "permanenza" e stabilità in uno con la crisi della visione deterministica che riconduceva la realtà al rapporto tra causa ed effetto, la liberazione degli oggetti dalla loro propria funzione rendono necessaria la revisione del concetto di rappresentazione. L'ideale rinascimentale che postulava la coincidenza tra realtà e rappresentazione non ha più validità e anche le categorie temporali assumono un senso diverso in relazione alla nostra mutata percezione del rapporto spazio-tempo.

*Esaltazione della cultura delle differenze* (Tschumi 1996, trad. it. p.187) è combinazione di elementi eterogenei e tra loro incompatibili.

Metissage è un concetto affatto nuovo per l'urbanistica, come per l'antropologia. Significa commistione, contaminazione, ed è banalmente ciò che conferisce all'ambiente l'attributo di "urbanità". E' la piena interpretazione e messa in pratica del principio della diversità, della differenza. Si oppone ai principi di omologazione, uniformità, omogeneità che molte semplificazioni disciplinari o pratiche stanche o ancora il rispetto di leggi e regolamentazioni continuano a pretendere e richiedere.

La mescolanza o meticcio si oppone alla purezza, alla uniformità "presunta" perché anche in natura risulta essere assente. Infatti il termine che traduce nello spazio urbano il concetto di metissage è quello di "ibridazione".

Le forme, gli spazi non sono mai, nonostante molta cultura progettuale architettonica del passato si sia adoperata per dimostrare il contrario, forme "pure" assolute, incontaminate, "autentiche". La cultura architettonica dello scorso secolo oltre a produrre teorie e prassi orientate in questa direzione (una parte del razionalismo e del Movimento Moderno) ha dato luogo in contesti europei ad un pensiero proteso ad una visione di città non sedentaria e statica ma nomade e multietnica, perché moltiplice.

Sulla questione della molteplicità esiste ormai una larga convergenza

negli approcci interdisciplinari, anche se le innumerevoli letture, nel campo delle scienze sociali, restano ancorate a concetti quali il "riconoscimento" delle culture, al concetto di identità come stabilità e permanenza, come elemento distintivo nell'affermazione reciproca di diversità. Esteso al concetto di cultura, questo discorso presume la possibilità di uno stato primordiale dell'esistenza, esente da modifiche e trasformazioni. Il metissage, come mescolanza, è un dispositivo che paradossalmente nasce con la modernità, ne è "indissociabile" (Wiewiora 2001).

Legato a fenomeni di ibridismo successivi alle grandi scoperte geografiche e al periodo delle migrazioni tra '500 e '600, è inserito pienamente in quello che viene considerato dai più il momento di ingresso della razionalità moderna<sup>14</sup>. Il suo attuale significato, in quanto valore della contemporaneità, supera ogni attributo omologante e distintivo o discriminante, riferendosi piuttosto all'idea di "mescolanza" come cambiamento, trasformazione, innovazione, arricchimento reciproco.

Dall'antropologia e dalla sociologia contemporanea si possono assumere nuovi significati del metissage culturale. Creolizzazione, è «creatività, ricchezza espressiva (...) combinazione di diversità, interconnessione e innovazione nei rapporti globali centro-periferia»<sup>15</sup> (Hannerz 1996, trad. it. p.108).

La contaminazione avviene tra soggetti diversi che entrano in relazione attraverso modalità sempre nuove o

innovative (la tecnica), ma che sostanzialmente sono in un rapporto disomogeneo in termini di peso e posizione. Si tratta di una immagine che presume "culture" opposte che si fronteggiano con pesi specifici differenziati: la "cultura del centro", lo standard – il modello e quella della periferia, la provincia. Ma è anche vero che il centro non è mai fisso e che con il riconoscimento dell'altro, la nostra stessa idea di centralità si sposta (Chambers 1996). Viene così messo in discussione il punto di vista unico, quello richiamato nella visione prospettica rinascimentale.

Metissage è ciò che accade nel movimento dall'uno all'altro estremo, asimmetrico, casuale, imprevisto, creativo. Creolizzazione è infatti più "avvolgente" nell'estremo-periferia lì dove il centro sembra restare più "impermeabile" alle contaminazioni. Ma le variabili sono molteplici e tali da erodere che le definizioni stesse di centro e periferia.

Anche il rapporto tra le categorie spazio-temporali è messo in discussione insieme con la revisione del concetto di "memoria". E' in corso una rottura rispetto alle tradizionali interpretazioni che presumono come stabili e incontaminate culture, identità, ma anche parti di città per i quali gli strumenti di intervento sono quasi esclusivamente orientati nei termini di "conservazione" o della banale accettazione del valore trasmesso dalla storia che, in quanto tale, appartiene ad una "presunta" memoria collettiva. Ma il valore della memoria non si può rintracciare nella

sua stabilità e permanenza quanto piuttosto nella possibilità, che ad essa di conseguenza si associa, di essere continuamente reinterpretata.

Questa reinterpretazione della storia si identifica in una visione "dinamica" del rapporto tra passato, presente e futuro: essa fornisce materiale di "senso" per la rilettura del presente come immaginazione di un futuro possibile. Utilizzare la "storia" non come strumento rigido rispetto al territorio, comprendere i segni del passato per il valore che assumono nel presente significa renderli vivi, sentirli parte di un vissuto che è in continua tensione al cambiamento e che, per questo, ha bisogno di punti di partenza solidi.

Il metissage, la contaminazione è un processo non sempre indolore: il conflitto, come componente necessaria dello scambio, nel processo di ibridazione si traduce nell'idea di *equilibrio instabile*, così come «la lingua del padrone si trasforma in creolo (...). Grammatiche e sintassi che parevano condivise sono differenziate, smontate, disperse, indebolite e diffuse nello stesso tempo» (Chambers 1996, p.92), consolidandosi temporaneamente in nuove grammatiche e nuove sintassi, in equilibrio instabile tra permanenza e cambiamento, che restano due dei fattori in gioco ma necessariamente compresenti.

Metissage è "espansione" della teoria della diversità. La diversità esiste solo tramite il confronto, e nella relazio-

ne: il metissage è il risultato di questa attività di scambio e acquista valore se diventa esperienza vissuta dall'interno, se comporta cambiamenti reciproci. Il diverso, l'altro da sé, si riconosce tale attraverso il confronto e l'interrelazione.

Ma il riconoscimento della diversità non è mai privo di conseguenze. La città contemporanea è oggi il luogo dove le diversità si esprimono, convivendo o confliggendo, con maggiore evidenza che nel passato, quando il mito della stabilità dei valori, la loro permanenza nel tempo, sollecitava la ricerca di città ideali, spingeva ad individuare standard. Ideologie e culture dominanti definivano modelli da esportare omogeneamente sul pianeta.

L'urbanistica, conferita del carattere di scienza della città e del territorio, ha imbalsamato la città all'interno di propri modelli. Il pianificatore ha dispiegato capacità taumaturgiche per guarire la città malata, fornendo ricette più o meno rigide o rifugiandosi nel ruolo rassicurante dell'osservatore-analista della realtà.

L'erosione, poi il crollo di queste convinzioni, ha condotto a legittimare le differenze ed in seguito "la differenza" come categoria del pensiero sociale sin dagli anni '60, quindi a considerarle elementi essenziali e positivi delle logiche complessive.

In tutti i campi - e così in architettura ed urbanistica - si svolge da tempo una riflessione intensa sulla condizione contemporanea e sulla crisi della modernità e del "progetto" come valo-

re fondante. Una riflessione che si inserisce in questa scia per ricongiungersi con le parallele riflessioni su senso e trasformazioni del piano.

Il processo di progettazione tradizionale, che vede l'esperto (architetto, urbanista, ...) delegato ad interpretare la domanda e decidere della conformazione dello spazio sovrapponendo e sostituendo l'utente finale, deve essere invertito.

La città delle differenze è quella in cui la diversità della domanda viene assunta come legittima, riconosciuta come positiva: conseguentemente si diversificano opportunità e risposte fra loro integrate. Lo zoning, le aree specializzate in risposta a differenti istanze funzionali (handicappati, anziani, minoranze etniche, operai, studenti, bambini) sono invenzioni della cultura funzionalista che distingue le domande ed offre quindi a ciascuna una risposta diretta. La città, massimo luogo di conflitto fra gruppi in opposizione, tende a trasformarsi nel luogo delle compresenze compatibili, quindi torna ad arricchirsi di contraddizioni, imperfezioni.

La città delle differenze presuppone risposte integrate, integrazioni di attività, funzioni ed usi. Ma non solo questo.

Con il termine mixità una certa "tendenza" urbanistica ha inteso tralasciare l'obiettivo inverso allo zoning: la mescolanza di usi, funzioni, attività. Ma mescolanza è anche una qualità propria delle forme urbane richiede cioè strategie più ampie, strutture d'insieme capaci di accogliere e far coesistere,

nelle loro autonomia e nel contempo nelle interdipendenze, ogni forma di diversità. Ogni differenza ha una sua identità, ma ciascuna non ha caratteri di stabilità: si evolve, è flessibile e mutabile. Questa variabilità richiede sistemi urbani in grado di adeguarsi e di accogliere parti in evoluzione.

#### **Div/Dif/Dis/Dia prefissi che si intendono**

Tutte queste letture interpretative del concetto di differenza, oltre a consentire una ricostruzione dei significati attribuiti, indifferentemente, ai termini diversità/differenza, sottendono, con i rispettivi limiti e le relative aperture, gli elementi dai quali trarre riflessioni significative per la lettura dei fenomeni urbani e soprattutto per una riflessione sulle pratiche territoriali<sup>16</sup>.

- Una prima e immediata conseguenza del dibattito sulla differenza si riscontra nel fattore di rischio connesso ad alcune sue derive culturali: il riconoscimento di una articolazione della domanda può dare luogo ad una conseguente diversità di trattamento.

Separando i bisogni in relazione alle molteplici categorie di soggetti (gli handicappati, gli anziani, i senza tetto, gli stranieri, ...) e le relative risposte non si affronta la natura relazionale dei fenomeni<sup>17</sup>. Differenza quindi esiste se riferita alla necessità del confronto, esiste nella relazione. Il diverso, l'altro da sé, si riconosce tramite il confronto e l'interrelazione, quindi è valore se diventa esperienza vissuta dall'interno, se comporta

cambiamenti reciproci. Il riconoscimento della diversità non è mai privo di conseguenze. Il riconoscimento "reciproco" di diversità a sua volta implica comprensione e contestualità delle parti. La pratica del confronto è quella proprietà "virtuale" che consente di affrontare in maniera più realistica le pratiche relative alla trasformazione dello spazio urbano: riduce lo scarto tra desideri individuali ed esiti attesi, in quanto contestualizza in un'azione coordinata la percezione individuale dei risultati.

- Un secondo argomento riguarda i significati che la condizione contemporanea associa al rapporto tra lo spazio pubblico e privato e alla seguente emersione della figura del "soggetto".

Il progetto dello spazio urbano non può più essere riferito alle categorie spaziali che distinguevano i luoghi collettivi da quelli privati. La loro confusione e mescolanza richiede che l'affermazione della soggettività e il conseguente riconoscimento della diversità avvenga nell'ambito "pubblico" come nel privato. Anche le pratiche di appropriazione dello spazio urbano contemporaneo rivelano in maniera più o meno visibile questa ibridazione tra pubblico e privato, che deriva sia dalla pubblicizzazione del privato, operata da una sempre maggiore "esposizione" delle soggettività e delle interiorità: «alla differenziazione fra abitazione e circolazione succede una sovraesposizione in cui viene a cessare lo scarto fra "vicino" e "lontano"» (Virilio 1984, trad. it. p.11).

Dall'altra parte si assiste ad un processo di privatizzazione del pubblico derivante anche da una crisi del senso della rappresentanza e da una sfiducia nell'agire pubblico.

- Diversità è mescolanza, come "produzione" e non solo ripetizione o sopravvivenza di differenza. Invita quindi alla creatività, all'invenzione: conferisce centralità al cambiamento, alla trasformazione. La diversità è negazione della fissità, della stabilità, della definizione netta e immutabile. Flessibilità, variabilità dello spazio hanno trovato risposte diverse e campi di sperimentazione interessanti nell'ambito della progettazione architettonica che si è posta - con la crisi del Movimento Moderno - questi problemi in relazione al cambiamento<sup>18</sup>.

- Differenza è différ(a)nce, una «transgressione ortografica», non un concetto. La (a) è anche muta, non la si intende, non la si distingue. Derrida la assimila ad un fascio «un groviglio, una tessitura» (Derrida 1972, trad. it. p.30) fatta di fili diversi, linee di senso che coniugano la differenza in termini di spazio-temporalità. Differire da "differre" latino più che il termine greco diapherein riassume il doppio significato di alterità e differimento temporale e spaziale (nella ripetizione della differenza si ottiene distanza, spaziamento). È un modo non oppositivo di considerare la differenza.
- Differente è l'azione al participio del differire, nel suo svolgersi, rappresenta le potenzialità del processo. Riguarda relazioni inedite e contestuali-

tà decisionali in grado di potenziare specificità, competenze, diversità.

Rimanda a nuove interpretazioni del rapporto tra piano e progetto. Apre il discorso sull'interferenza tra le diverse scale di lettura del territorio: rappresenta la possibilità del passaggio da un punto di vista all'altro, della relazione tra differenti programmi, della rappresentazione delle molteplici esigenze e visioni nello spazio territoriale come risultato di un dialogo in continua evoluzione (Mangin Panerai 2005)..

- Disgiunzione, dislocazione è il venire meno del principio di permanenza. E' la definitiva formalizzazione della crisi di rappresentazione e narrazione della modernità. E' l'accettazione definitiva dell'inesistenza di confini che delineino un'interezza coerente e omogenea.
- Dia-gramma è una metafora del concetto di differenza è una «macchina astratta» (Deleuze 1986), ovvero «funzionamento astratto da ogni ostacolo o attrito (...) e che si deve distaccare da ogni uso specifico» (Foucault cit. in Deleuze 1986, trad. it. p.53), veicola significati e lo fa portando in evidenza, in modo semplice e asciutto, le relazioni tra le cose, tra le persone, tra gli spazi e, soprattutto, tra cose, persone e spazi reciprocamente.

L'uso del diagramma<sup>19</sup> come modalità di rappresentazione delle relazioni spaziali è ricorrente soprattutto negli anni '60 ma la presenza o meno di elementi di enfasi figurativa ne misura l'interesse in quanto espediente per veicolare principi di flessibilità, mobilità, temporaneità, per

consentire al progetto dello spazio fisico di continuare a vivere attraverso le continue sue trasformazioni.

Le potenzialità relazionali del dia-gramma che associa diverse informazioni, punti di vista, discipline lo rendono una "macchina proliferativa": dispositivo aperto e flessibile volto a rompere il nesso consequenziale tra prescrizione ed esito formale.

## DIFFERIRE... NELLO SPAZIO E NEL TEMPO

### Spazio e differenza: spazi altri, spazi della differenza assoluta, eterotopie

La differenza come différ(a)nce in architettura include la dimensione temporale. Differire nello spazio e nel tempo significa riconsiderare il processo di trasformazione per includere il "gesto" successivo, l'azione che segue ogni pre-visione. La temporaneità della condizione contemporanea, la rapidità dei mutamenti di stato richiedono nuove aperture alla variabilità dei modi d'uso, dei bisogni e quindi capacità inedite di rispondere a domande diversificate nel tempo e nello spazio.

La pratica della differenza ha ricadute anche sullo spazio simbolico: agisce sul segno ma non per renderlo insolito, accattivante, spettacolare ma è il risultato del "riconoscimento" e dell'interazione di punti di vista differenti.

Un progetto acquista senso se riconosce e mette a confronto le differenze, se è capace di assumerle in sé e trasformarle in qualcos'altro e per questo investe lo spazio del desiderio, dell'immaginario, appartiene ai luoghi, alle persone.

A fronte di una cultura disciplinare e pratiche orientate da principi di separazione, esclusione, frutto di approcci di tipo verticale e prospettico ai contesti e ai loro problemi, la ricerca in campo architettonico e urbanistico ha mostrato, in taluni casi, un'attenzione specifica al tema della trasformazione e del cambiamento. Anche nel campo delle tecniche, quelle finalizzate al progetto urba-

no, si promuovono principi di flessibilità e modificabilità degli spazi, alla loro variabilità legata all'uso casuale e alla piacevolezza non come contemplazione ma come gioco capace di elevare l'urbanistica al piano della creazione.

Dalla fine degli anni '50 dello scorso secolo, il lavoro dei situazionisti e dei "lettisti" sul tema della "deriva" urbana è modulato sulla ricerca di nuove interpretazioni dei modi di vita urbani come superamento dell'"ordinario", volgendo uno sguardo sulla città come movimento e trasformazione continua. Le psico-geografie di Debord e, con aspetti più strettamente architettonici, le "utopie" di Constant offrono una critica radicale alla società borghese, alla città funzionalista, ai principi di stampo fordista codificati nella Carta d'Atene nel 1933: animata da principi di utilità ed efficienza essa è strutturata in modo da esaltare il bisogno di produzione e quindi riproduce se stessa indefinitamente. Per fare questo la città moderna presume la stasi, la sedentarietà: contro tutto questo Constant oppone l'immagine di spazio nomade, cioè di luoghi fisici modellati sull'impossibilità di un uso stabile ma piuttosto sul movimento, sui flussi.

La traduzione in visioni urbane dà luogo a città fatte da spazi differenti attraversabili che «formeranno uno spazio sociale vasto e complesso. Spazi contigui e comunicanti offriranno la possibilità di creare una variazione infinita di ambienti, facilitando la deriva

degli abitanti e incontri casuali frequenti»<sup>20</sup> (Careri, 2001 p.63). L'estrema proiezione di questi principi è la città che assume la forma del "campo nomade su scala planetaria" dove si invira lo slogan propagandato durante l'Internazionale Situazionista che afferma che «abitare è essere ovunque in casa propria» (ibidem p.70).

Da queste convinzioni non può che derivare l'ipotesi che non sia possibile racchiudere le mutevoli domande e bisogni di una società nelle *pre-visioni* di un piano, in quanto strumento pre-scrittivo.

Bigness<sup>21</sup> è l'evoluzione delle strutture flessibili di Constant, inedito assemblaggio di differenze che favorisce la contaminazione, un modello che insieme relaziona e distingue regolando l'intensità della coesistenza. È l'esempio concettuale di un dispositivo di interazione programmatica basato sui regimi di libertà, sull'assemblaggio delle massime differenze. Solo la Bigness. può accogliere una proliferazione eterogenea di eventi in un unico contenitore.

Essa sviluppa strategie per sviluppare sia la loro autonomia sia la loro interdipendenza all'interno di un'entità più vasta, in una simbiosi che esaspera la specificità, anziché comprometterla.

Attraverso la contaminazione piuttosto che attraverso la purezza, attraverso la quantità piuttosto che la qualità, solo la Bigness «può favorire autenticamente nuove relazioni tra entità funzionali che ampliano la propria identità, invece di limitarla.» (Koolhaas 2006, p.21).

Se la differ(ance) produce uno spostamento del discorso sulla città sul piano temporale<sup>22</sup> è anche possibile rintracciarne un senso che ne riporta l'interesse sulle tematiche spaziali.

Leggere i luoghi in quanto fasci di relazioni è il tema sotteso al discorso sulla differenza. Lo spazio in cui viviamo è uno spazio eterogeneo «viviamo all'interno di un insieme di relazioni che definiscono delle collocazioni irriducibili le une alle altre e che non sono assolutamente sovrapponibili»<sup>23</sup> (Foucault 1984, cit. in Vaccaro 2001 p.22). L'urbanistica e l'architettura in quanto punti di vista correlati e sovrapposti dovrebbero indagare queste relazioni, esplicitando il discorso sullo spazio e sulla forma e indagando i modi attraverso cui i luoghi fisici realizzano le pratiche reali delle persone nell'esercizio della loro libertà (ibidem).

#### Diversità e recenti orizzonti della ricerca e delle pratiche "disciplinari"

La materialità dei luoghi e le loro proprietà incidono sul pensiero e sul cambiamento, perché tramite le cose legate al suolo passano necessariamente (anche se non deterministicamente) tutti i rapporti sociali e le rappresentazioni concettuali (Dematteis 1999).

La "territorialità" è un concetto da molti collocato in una zona intermedia tra le trasformazioni fisiche e sociali, ed il cui ruolo positivo viene individuato nella valorizzazione delle risorse piuttosto che nell'azione di regolazione e

controllo. L'urbanistica e le scienze del territorio agiscono su questa territorialità e «da scienze principalmente rivolte a produrre piani - cioè indicazioni e norme rivolte a fissare le regole d'uso di risorse date (territorialità del primo tipo) - [si volgono] a scienze e tecniche delle politiche territoriali, cioè di processi interattivi che promuovono e regolano la creazione e la crescita dei valori urbani (territorialità del secondo tipo)» (ibidem, p.120)

Se questo è l'ambito di interesse delle discipline che si occupano del territorio, allora il problema delle diversità, affrontato in senso trasversale ovvero attraversandone le specificità disciplinari, rappresenta un importante momento di riflessione in rapporto alla centralità delle politiche, vale a dire dei processi di interazione che sostanziano il riconoscimento delle diversità, quindi in rapporto alla crescita che si verifica a seguito del confronto e dell'interazione che è condizione di urbanità.

Le differenze sono comunque considerate oggi un fattore determinante per il successo e la promozione di specifici luoghi ed ambiti urbani. La globalizzazione dell'economia ha prodotto infatti conseguenze sul fattore di localizzazione: in termini di indifferenza rispetto a requisiti quali prossimità, accessibilità; in termini di rilevanza - per alcuni tipi di attività rare o pregiate - rispetto a caratteri di qualità, centralità. Il fattore insediativo locale è quindi una discriminante fondamentale, non solo in funzione dell'offerta di forza lavoro e

del suo costo, ma anche delle risorse specifiche del territorio. Si tratta di specializzare l'offerta in termini di qualità spaziali, funzionali e infrastrutturali, puntando su fattori di differenziazione tali da rendere un ambito territoriale competitivo sul mercato internazionale, capace di attrarre nuove risorse.

Il piano in quest'ottica sembra essere strumento per la definizione di uno sfondo delle trasformazioni e per la costruzione della loro immagine sedutiva. A tale scopo infatti soccorre una strategia volta a limitare o affiancare al carattere regolativo e prescrittivo del piano un "dispositivo" flessibile in grado di «favorire accordi di collaborazione tra soggetti diversi, sia pubblici che privati e di facilitare il processo di mutuo apprendimento nel corso della messa in opera» (Curti 1996, p.73). Questo tipo di interesse fortemente orientato alla domanda non è rivolto a fornire un servizio che sia rispondente alla richiesta, ma agisce direttamente sulla domanda ed è determinante per le politiche di marketing urbano. L'offerta infatti deve presentare un "prodotto-città" dotato di riconoscibilità: quindi la sua diversità consiste nella individuabilità e specificità dell'offerta spaziale che la rendono un unicum in grado di orientare la domanda. La comunità locale - nel coagularsi intorno all'idea di auto-rappresentazione, attraverso un'immagine specificante e identificante - collabora alla riuscita dell'operazione richiamando i valori dell'identità collettiva. La competizione oggi non si riferisce

alle singole imprese che operano su ambiti territoriali diversi: è nella dimensione globale che si alimenta e rafforza il rapporto con la dimensione locale. Il locale è in questi termini che si trasforma in risorsa strategica<sup>24</sup>.

L'identità in questo caso è legata all'agire strumentale ed è prodotta socialmente. L'identità soggettiva è manipolata, costruita, un «feticcio» elaborato per «aderire ai rapporti sociali vigenti»<sup>25</sup> mentre l'identità collettiva diventa piena espressione dei rapporti di potere “asimmetrici” che contraddistinguono le relazioni sociali.

La diversità è un obiettivo mancato: le differenze qualificanti le pratiche di pianificazione non sono quelle finalizzate alla competizione sui mercati internazionali, in quanto la loro individuazione sarebbe invece strumentale per il conseguimento di uno scopo. Esse devono invece diventare obiettivo perseguiibile in sé, ovvero scopo<sup>26</sup>, valore sul quale fondare il cambiamento e il rinnovamento della condizione contemporanea. Dal confronto con la dimensione globale e prescindendo dal processo competitivo basato sul differenziale di offerta territoriale, si può invece dare luogo a nuove forme di cooperazione e interazione istituzionale ai diversi livelli di territorializzazione ed al contempo ad una autorganizzazione che contempli l'appartenenza ad una rete globale.

In questa direzione – orientata ad un ispessimento della relazionalità tra soggetti diversi istituzionali e non, porta-

tori di una specifica progettualità del territorio- si è proposta nel passato una rappresentazione positiva attraverso l'esperienza dei patti territoriali<sup>27</sup>.

Queste reti locali rappresentano un modo profondamente diverso di operare rispetto alla tradizione di programmazione degli interventi sul territorio: un'alleanza tra sindaci, rappresentanze di lavoratori e imprese, piccole imprese, istituti bancari, finalizzata ad un rapporto cooperativo con le istituzioni locali (anche nei termini di azione congiunta tra apparato politico e tecnico-burocratico) per la definizione di ambiti territoriali vasti e non definiti in senso amministrativo. Un'esperienza inedita di reticolari decisionali che modifica nella sostanza il modo di intendere la pianificazione locale<sup>28</sup>.

Dopo circa un decennio di esperienze in tal senso si rileva però una ridotta risposta all'obiettivo di partenza. Il patto territoriale, nel «fare gerarchia di interessi e selezione delle idee forza di sviluppo» attraverso una mobilitazione di risorse (Bonomi 1998, p.63) esclude soggetti “deboli”. Non produce un reale confronto tra soggetti diversi e quindi non valorizza diversità e pluralità. Nella possibilità che si verifichi sia il caso del predominio dei soggetti economici, sia, all'opposto, la dominanza del soggetto pubblico, si registra il limite del tipo di pratica contrattuale definita dal patto territoriale: quindi la distanza rispetto alla valorizzazione della diversità attraverso l'interazione.

Bisogna altresì riconoscere che attraverso queste pratiche si sia riaffermata la problematicità del tema della “rappresentanza” e che comunque si siano proposte aperture nella direzione opposta rispetto ai tradizionali processi di settorializzazione propri di strumenti e pratiche che invece hanno riprodotto nuovi confini, nuove delimitazioni, pericolose forme di specializzazione.

I più recenti studi di analisi territoriale cercano infatti di ricostruire un legame tra contesto fisico e modalità di appropriazione dello spazio come costruzione di senso, partendo dalla riconoscibilità dei differenti contesti e decodificando in essi i principi di strutturazione delle pratiche sociali. Nell'attribuire a queste ultime valore materiale e simbolico si assume un inedito punto di osservazione dei processi di costruzione della forma e delle modificazioni degli assetti insediativi economici e sociali dei contesti territoriali<sup>29</sup> (Lanzani 1996).

Différ(a)nce come differimento spaziale si allontana da teorie generalizzanti ed unificanti per rintracciare, nelle specificità dei luoghi, spazi “speciali” di mutamento<sup>30</sup>. Promuove esplorazioni “indiziarie” dello spazio fisico e territoriale seleziona alcune tracce interessanti di produzione di nuove forme dell'abitare. Segue le tracce delle inedite modalità di appropriazione dello spazio e del territorio, attenta alle pratiche informali di uso del tempo e dello spazio, «astuzie dell'abitare» (Bianchetti 2003, p.42) che consentono di cogliere il mutamento in atto.

Il punto di partenza è lo spazio fisico in quanto «luogo dove questi processi si rendono leggibili e confrontabili. Lo spazio infatti, cambia più lentamente dei comportamenti abitativi e dunque frappone loro un attrito. E' in questo attrito che si depositano le tracce, gli indizi dei nuovi stili di vita» (AA.VV. 2003, p.20).

“Multiplicity” è un tema oltre che un’espressione felicemente evocativa che può assumere diversi significati. E’ il concetto intorno al quale si articola il lavoro di un gruppo interdisciplinare che riunisce ricercatori di diversa provenienza geografica nell’esplorazione dei modi e delle forme differenti di “riproduzione” della condizione contemporanea. Lo stesso tema rappresenta un ragionamento chiave della ricerca di John Friedman con riferimento a concetti di natura generale e nello specifico di natura socio-culturale legati al tema della “convivenza” (Friedmann 2002). Multiplicity rimanda al carattere transnazionale della nostra esistenza e quindi dell’esperienza dello spazio urbano e rintraccia, come elemento unificante e modificante dei comportamenti la rottura dei confini nazionali e la molteplicità di soggetti “compresenti” in ogni contesto nazionale.

Il molteplice è una qualità necessaria del “differente”, che assume connotati spaziali, dimensionali misurabili o virtuali (non rende necessaria la compresenza), e temporali e quindi presume la variabilità.

### **Pratiche di differenza: il progetto nella dimensione spazio-temporiale**

Dagli argomenti fin qui trattati si possono trarre alcune riflessioni per il progetto urbano:

**1.** La separazione tra visioni urbane e fruizione dello spazio fisico e architettonico. L’attenzione rivolta a processi di carattere negoziale che coinvolgono poteri, decisionalità, interessi differenziati in molti casi annullano la componente fisico-spaziale per privilegiare aspetti di tipo procedurale, economico, politico e sociale. Sotto altri aspetti, molte delle esperienze di carattere partecipativo, spesso concentrate su micro problematiche urbane, si concludono in quella scala. Il progetto architettonico coincide con il progetto urbanistico, ma non è vero il contrario. La ragione del progetto urbanistico è la relazione tra diversi oggetti, soggetti, esigenze, bisogni. Tale ragione non riguarda la scala di riferimento ma inerisce al grado di complessità, allo spessore delle relazioni.

**2.** Preso atto di questa separazione, ne deriva la necessità di un approccio di tipo interdimensionale, come intreccio, simultaneità, sovrapposizione di strumenti e materiali propri di punti di vista diversificati, in un processo di interazione continuo. Rompere le banalizzazioni derivanti da approcci separati e comunque parziali comporta anche la costruzione di un ambito nel quale costruire nuovi ruoli e figure “disciplinari” e soprattutto ridefinire il senso del progetto contemporaneo. Compito

della ricerca urbanistica quello di attribuire significati e ruoli al progettista in uno con la costruzione di metodi e strumenti per espandere una nuova cultura dello spazio. Sviluppare un’attenzione ai significati dello spazio fisico e al suo ruolo di “medium” di nuovi valori significa intravedere lo spazio urbano attraverso la sua componente architettonica, ovvero come luogo costruito come intreccio di reti immateriali tra segni materiali.

**3.** A conferma di questa istanza, il legame riscontrabile tra le riflessioni maturate nell’ambito della cultura dell’avanguardia architettonica contemporanea degli ultimi quarant’anni e l’evoluzione del pensiero urbanistico (volto a riorientare la dimensione progettuale verso processi di “costruzione di senso del territorio”), a partire dalla crisi degli strumenti disciplinari, rivela utili punti di riflessione ma soprattutto la necessità che i due percorsi di ricerca siano congiunti e strettamente interrelati. Tra le tematiche emergenti dal dibattito culturale contemporaneo si selezionano:

- le ricerche sul rapporto tra forme architettoniche e significati, richiamate dalle tesi di P. Eisenman sull’esistenza di due livelli di relazionalità spaziale (una struttura superficiale e una profonda) che configurano, utilizzando espedienti figurativi, il fondamento della comprensione dello spazio architettonico. L’evoluzione di questo concetto porta alle tematiche più interessanti che ruotano intorno al

concetto di piega (che attualizza il rapporto tra oggetto e contesto, tra nuovo e antico, bypassando il concetto di "somiglianza" ma "nel mezzo" ovvero attraverso l'"in between" ciò che avviene intorno tra l'oggetto la figura e il suo sfondo (Eisenman 1970, 1993).

- il dibattito intorno al tema "architettura spontanea/architettura progettata" e l'utilizzazione di elementi del costruire provenienti dal paesaggio urbano degradato che ha come riferimento l'utilizzazione provocatoria e creativa di forme e materiali derivanti dagli usi "informali" secondo la teoria del cheapscape di F.O. Gehry.
- il ruolo dell'interazione nei processi decisionali e il valore relazionale attribuito all'oggetto o al manufatto come "medium di catene di significati" - Mendini.
- il significato attribuito alla vita urbana come luogo delle relazioni sociali, esaltazione della diversità, della varietà, dell'aspirazione al gioco alla libertà al movimento (teorie situazioniste). La necessità che la città sia attraente, in termini di socialità e piacevolezza delle forme, si lega al valore attribuito alla componente iconica urbana (presente nei progetti di Venturi).
- la teoria di Eisenman sulla dislocazione che provoca una separazione tra il soggetto che osserva e la sua visione da una parte e l'oggetto osservato dall'altra con lo scopo di scardinare il tentativo di controllo razionale dello spazio.

- in linea con questa "categoria interpretativa" le tesi di Tschumi sulla *disgiunzione* come:

- *rifiuto della nozione di «sintesi» in favore dell'idea di dissociazione, di analisi disgiuntiva*
- *rifiuto dell'opposizione tradizionale tra funzione e forma architettonica in favore di una sovrapposizione o giustapposizione dei due termini (...)*

- *Enfatizzazione, dal punto di vista metodologico, di dissociazione, sovrapposizione e combinazione, che innescano forze dinamiche che si diffondono nell'intero sistema architettonico, facendo esplodere i suoi limiti e suggerend nel contempo una nuova definizione. Il concetto di disgiunzione è incompatibile con una visione statica autonoma e strutturale dell'architettura.* Tuttavia esso non va contro l'autonomia o contro la struttura; esso implica semplicemente operazioni costanti e meccaniche che producono sistematicamente dissociazione nello spazio e nel tempo (Tschumi 1996, trad. it. pp.167-168).

- il concetto di Bigness elaborato da Koolhaas presume contaminazione piuttosto che purezza e quantità piuttosto che qualità, teorizza l'imprevedibile<sup>31</sup> in architettura basandosi su principi di libertà e massimizzando, nella dimensione, l'intreccio delle diversità. La grande dimensione rincorre l'unità e coincide con la città, non è un involucro ma è contenuta in un involucro e rappresenta le potenzialità dell'urbanistica in opposizione all'architettura.

**4. Le tematiche ricorrenti nelle teorie architettoniche** hanno come comun denominatore il rapporto spazio-tempo, sottintendono quello urbanistica-architettura ovvero piano – progetto: usano come discriminante il fattore temporale.

Il progetto (ovvero il Piano) in quanto "attività di produzione e gestione del paesaggio costruito"<sup>32</sup> si configura principalmente come processo (Carmona Sieh 2004). Questo processo comprende l'interazione tra gli attori, la comprensione del contesto, la definizione degli obiettivi attraverso un'attività circolare o a spirale che prevede una valutazione e un progressivo raffinamento fino a giungere ad una soluzione, una previsione considerata ottimale.

La distinzione tra fasi e momenti di diversa durata - quello del Piano dilatato e pertanto necessariamente poco rigido e quello del progetto dotato di precisione e concentrazione spazio-temporale - richiede una nuova saldatura che in primo luogo includa entrambi all'interno di una dinamica processuale. insieme unitaria e molteplice, fatta cioè di rimandi continui, di salti di scala fecondi che consentono al progetto architettonico di aggiungere "intelligenza" al progetto urbanistico e nello stesso tempo anche a questo di modificare, di volta in volta aggiornando, la previsione, lo scenario di partenza.

In generale dalla riflessione architettonica contemporanea sono maturati alcuni principi e nuove categorie

## FARE ARCHITETTURA, URBANISTICA/ARCHITETTURA/DESIGN: PRATICHE INDISCIPLINATE

interpretative della realtà che possono arricchire il dibattito urbanistico che spesso invece, avvolgendosi e svolgendo intorno a tematiche di carattere metodologico e procedurale perde di vista le problematiche di natura spaziale che, al pari delle altre, influenzano e orientano le pratiche e in generale i processi di trasformazione.

Tra urbanistica e architettura si stabilisce un approccio integrato volto a superare le separazioni, rintracciando punti di unione, percorsi paralleli. Va compiuto ancora uno sforzo nella direzione di una lettura critica della distanza ancora misurabile tra dibattito teorico ed esiti spaziali, tra spazi progettati e spontanei, tra architettura come evento<sup>33</sup> e spazi che interagiscono con i luoghi, la società, le storie, i processi nei quali sono immersi. Si tratta di una distanza che oggi, in Italia specialmente, si misura tra i prodotti della grande architettura e le pratiche diffuse di trasformazione urbana, sintomo di un incalcolabile divario tra cultura specialistica e senso comune del territorio.

Due sono le possibili implicazioni: la revisione del senso e del ruolo del sapere disciplinare da una parte e dall'altra il significato che si attribuisce al progetto come strumento per la costruzione di saperi e attitudini specifiche e nello stesso tempo come "sensibilità diffusa" dello spazio e del territorio.

### La tecnica al servizio della domanda di qualità

La contemporaneità è condizionata dalla tecnica e dall'illusione della sua neutralità rispetto alla vita dell'uomo. Questo richiede oggi una revisione delle categorie umanistiche proprie dell'era pre-tecnologica.

La tecnica è legata ai saperi specifici in quanto, come già Platone affermava, la techne ovvero il fare è legata alla potenza, alla possibilità di fare che esiste solo se connessa al sapere che a sua volta è determinato dall'oggetto "tecnico" specifico (Galimberti 1999).

La sua definizione ha incidenza sul rapporto mezzi - fini: la tecnica come mezzo da impiegare rispetto a dei fini - buoni o cattivi - è ancora una illusione, essa «è il nostro ambiente», è la nostra essenza quindi non più strumento (lo era solo nell'antichità quando risultava funzionale al dominio sulla natura). La tecnica conclude la propria natura strumentale quando può perseguire qualsiasi fine e quindi diventare essa stessa un fine.

La tecnica, sciolta da legami (assoluta) non determina più produzione di senso. Essa è essenza dell'uomo perché sopperisce alla sua carenza istintuale (quella che invece garantisce all'anima - e la sopravvivenza) e gli consente l'adozione di processi di selezione "culturale" - che per gli animali è invece "naturale".

La tecnica è insieme tecnologia - "universo dei mezzi" - e razionalità -

ovvero "funzionalità ed efficienza" nell'impiego di quei mezzi (*ibidem*)<sup>34</sup>. La ragione strumentale - come congruità dei mezzi rispetto agli obiettivi- non si occupa della natura o della necessità di quegli obiettivi. L'oggetto delimita il sapere ma anche la scelta dello strumento tecnico da utilizzare quindi la sua importanza risiede nella funzionalità che viene valutata in termini di efficacia ovvero di "capacità di far essere".

La tecnica è volontà di potenza, la conoscenza è potere (come affermava già Bacone *scientia est potentia*): il volere si salda con la tecnica, essa è legata cioè alla volontà, alla consapevolezza di un atto<sup>35</sup>.

La tecnica è quindi legata ad un campo specifico disciplinare: la specificità dell'oggetto è garanzia della competenza tecnica. Questo giustifica la necessità del sapere specializzato e del lavoro specializzato ma anche ne determina il limite ed insieme la necessità di integrarsi con altre tecniche. O meglio la tecnica rimanda a principi normativi e teorici generali ma anche ad un ambito applicativo nel quale si modifica continuamente anche avvalendosi di una serie di "tecniche". In particolare in architettura "le tecniche" assumono una funzione particolare «non vi è trattato di architettura che non coniugi strettamente principi teorici, principi compositivi, tipi edilizi e tecniche della costruzione» (Gregotti 2002, p.4).

Il rapporto tra tecnica e arte è un altro aspetto interessante sia per il legame reciproco ricordato dall'uso latino del termine *ars* in funzione di "tecnica" sia perché l'arte stessa deve ricorrere alla tecnica per esprimersi. Ma quello che interessa non è tanto la specificità di ognuna quanto le relazioni reciproche. L'arte infatti «anticipa il rovesciamento in cui la tecnica diventa lo scopo delle forze che intendono servirsi di essa come di un semplice mezzo» (Severino 2003, p.125). L'attuale avvicinamento di arte /architettura / pianificazione spesso assume infatti caratteri ambigui e contraddittori, assimila i mezzi ai fini, confonde i ruoli degli attori in gioco creando spiazzamenti non sempre fecondi e confusioni di ruoli e responsabilità.

Con la "rivoluzione tecnologica" prosegue quel processo iniziato con il Movimento Moderno di ridefinizione dell'apparato tecnico che comprende «l'insieme delle mutazioni spaziali e temporali che continuamente riorganizza, insieme con la quotidianità, anche le rappresentazioni estetiche del territorio contemporaneo» (Virilio 1984, trad.it p.18). L'architettura avendo puntato tutto sul suo apparato tecnico subisce, secondo Virilio, un processo di introversione. Essa finisce così col perdere ogni rapporto col suolo mentre viene costantemente proiettata in tutte le direzioni dello spazio (ibidem).

Migliorare la condizione urbana contemporanea richiede uno sforzo rivolto ai valori, al loro riconoscimento

nell'attualità ma soprattutto al modo in cui questi si ritrovano nelle forme urbane, alla loro espressione in termini figurativi e forse - meglio ancora - non figurativi. Promuovere valori urbani significa considerare lo spazio urbano non solo come prodotto di bisogni ma espressione di significati e visioni. Da qui la necessità di saldare significati culturali e forme fisiche dello spazio urbano e soprattutto di costruire collettivamente, ovvero attraverso l'interazione, visioni e interpretazioni consapevoli e condivise, coniugando immaginazione e tecnica, le idee con il concreto.

Le tecniche progettuali investono l'ambito della "comunicazione", la rappresentazione è parte integrante del progetto, pertanto le sue tecniche devono evolversi in uno con i cambiamenti propri del pensiero progettuale e del modo di pensare lo spazio.

#### **La rappresentazione: bidimensionale, prospettica o virtuale?**

«Se il Moderno, allora, significa il mondo concepito come rappresentazione cartografica, la storia della cultura occidentale diventa, come introduzione al Moderno e sua realizzazione, la storia della progressiva colonizzazione del discorso (del *logos*, del ragionamento) da parte dell'immagine cartografica stessa» (Farinelli 1992, p.56).

La carta geografica e la rappresentazione del mondo assumono quindi una funzione ideologica: la cartografia è il modello unico della conoscenza.

Un tentativo di omologazione del mondo in funzione della sua calcolabilità. Il presupposto è quindi quello della esatta rispondenza tra la realtà e la sua rappresentazione.

La colonizzazione cartografica del pensiero parte da lontano e pervade la cultura disciplinare tecnica tanto da orientare la ricerca di un linguaggio disciplinare specifico che potesse tradurre "univocamente" i contenuti del progetto urbanistico. Rispondono a questo criterio il linguaggio cartografico, le tecniche di rappresentazione finalizzate alla "esatta" figurazione della realtà, il processo di rettangolarizzazione del mondo<sup>36</sup>, il primato stradale frutto della cultura igienista, il trattamento delle restanti parti isolate dalla logica del distinguere, separare attraverso confini (ciò che è edificabile e ciò che non lo è, il costruito e gli spazi liberi, tessuti storici e insediamenti contemporanei, ecc.).

La logica simbolica cartografica è funzione dell'esclusione, «della rinuncia alla totale espressione del sensibile» (ibidem, p.20) dove il simbolo è ridotto a semplice segno, perdendo ogni valenza evocativa. Se la rappresentazione non può essere esaustiva della realtà essa opera quindi una selezione degli oggetti da "rappresentare" e quindi in questo senso fornisce una interpretazione operando un ribaltamento del rapporto soggetto (raffigurante)/oggetto (raffigurato) a vantaggio del primo rispetto al secondo.

Il ribaltamento a favore del "punto di vista" esclude la possibilità di una rappresentazione oggettiva, porta in primo piano la sua valenza di "interpretazione" della realtà e quindi l'importanza della "angolatura", della visuale che si assume nella percezione di uno spazio fisico.

Il problema del punto di vista rimanda nuovamente alla questione delle tecniche e al modo di pensare lo spazio inaugurato dalla "visione prospettica del mondo".

Nel Quattrocento la prospettiva consolidava il punto di vista dell'uomo come unico e centrale rispetto al mondo circostante. Si affermava così il distacco dalla realtà, ridotta alla visione unificante dell'uomo e insieme a questo, come afferma Zevi, «gli architetti cessarono di occuparsi di architettura, limitandosi a disegnarla». «La prospettiva è una tecnica grafica volta a rappresentare una realtà tridimensionale su un foglio bidimensionale» (Zevi 1997, p.36) e anche solo per questo rientra a pieno titolo in quello che Foucault definisce il "processo di rettangolarizzazione del mondo".

La prospettiva rinascimentale riporta la realtà nell'ambito del rettangolo del foglio, quindi su un piano, squadratato e deformato rispetto all'unico punto di vista possibile, quello centrale. La riduzione che essa opera è quella di gerarchizzare la realtà in funzione del punto di vista dell'uomo che viene collocato al centro dello spazio e quindi «di colpo, un gigantesco patrimonio vi-

suale composto di curve, asimmetrie, scarti, modulazioni, angoli diversi dai 90°, fu obliterato: il mondo divenne scatolare, e gli "ordini" servirono a distinguere le parti sovrapposte o giustapposte» (ibidem). In sintesi, riprendendo ancora le parole di Zevi, «non si inventarono più spazi per la vita umana, si disegnarono involucri che li impacchettano» (ibidem). Portando alle estreme conseguenze quanto affermato da Zevi, se è vero che la prospettiva ha consentito un impoverimento del linguaggio architettonico, è vero anche il contrario ossia che la banalizzazione e riduzione di quel linguaggio in termini di variabilità e molteplicità dell'esperienza spaziale trova espressione e rifugio nella centralità della visione prospettica o meglio nella "scatolarità" o "rettangolarità" della visione prospettica. E' questa infatti a disporre l'osservatore al centro e l'oggetto osservato di conseguenza viene ad essere controllato e misurato da precise proporzioni geometriche.

La rappresentazione non registra la realtà in maniera oggettiva, bensì ne fornisce una interpretazione e, nell'includere il punto di vista, assume una valenza "creativa", quindi progettuale. Pertanto le tecniche di rappresentazione non sono indifferenti alle qualità spaziali.

In questo senso non è la visione prospettica ad essere sotto accusa ma è l'uso della tecnica "prospettica" al servizio di una precisa visione del mondo: "l'impresa prospettica" misura

il suo limite quando diventa uno strumento convenzionale<sup>37</sup>. La prospettiva centrale è anch'essa una rappresentazione "convenzionale" della realtà: l'interpretazione, l'arbitrarietà sono ridotte in funzione della visione unica centrale che rende "verosimile" la più astratta vista planimetrica.

Ma la visione prospettica propone anche punti di vista inediti<sup>38</sup>, visioni angolari, registra l'ingresso della luce, del movimento<sup>39</sup>, «lo spigolo sarebbe divenuto elemento propulsivo del prisma e, contestandone l'isolamento, lo avrebbe coinvolto nel discorso urbano» (Zevi 1997, p.37).

A dimostrazione di questo e nonostante la resistenza della visione prospettica sono in molti a negarla, architetti e artisti che dal '500 ad oggi hanno affrontato la "battaglia anti prospettica" (ibidem). Tra i "contestatori", Michelangelo che «nella piazza del Campidoglio, insulta il codice vigente, agguanta lo spazio e lo trattiene, rompe il canone baricentrico della geometria elementare, tramuta un rettangolo in un trapezio invertito rispetto a quello prospettico, giunge a negare il parallelismo ai due palazzi, pur identici, che fiancheggiano l'invaso» (ibidem, p.39): il progetto della piazza è costruito sulla sua rappresentazione prospettica, è l'esaltazione del "punto di vista", è un modo inedito di costruire le relazioni in uno spazio compiuto.

Teorici dell'architettura contemporanea ma anche architetti che hanno affrontato con un linguaggio "nuovo"

le sfide della contemporaneità si sono confrontati con questo tema. Eisenman ad esempio lega una certa architettura costruita secondo principi di stabilità, armonia e quindi gerarchia tra le parti alla rappresentazione prospettica dello spazio del XV secolo, dominata dal meccanismo della visione alla quale contrappone un diverso concetto di visione, legato ai media e al principio di apparenza che sostituisce l'esistenza, la verosimiglianza (Eisenman 1992).

Con l'ingresso del «paradigma elettronico» viene scardinato il predominio della visione, del controllo dello spazio attraverso la sua rappresentazione. Slegando l'apparire dai significati la civiltà elettronica trasforma la visione da attività intellettuale (prospettica) antropocentrica in fatto emozionale, una dimensione dello spazio che disloca la funzione discorsiva del soggetto e, contemporaneamente, della visione creando una “condizione di tempo”, un evento, “nel quale esiste la possibilità che sia l'ambiente a osservare il soggetto, la possibilità di uno sguardo oltre” (Eisenman 1992).

L'avanguardia architettonica ha condotto ricerche sulle nuove tecniche di rappresentazione e organizzazione dello spazio, diffuse anche grazie ai nuovi media. E' in atto una “rivoluzione informatica” che ha imposto all'attenzione generale il digitale come modalità espressiva autonoma e creativa. La nuova cultura informatica ha modificato la stessa cultura progettuale e soprattutto ha demolito il sistema

di significati tradizionalmente associati alle rappresentazioni dello spazio e quindi al progetto, non solo architettonico.

Lo strumento non è neutrale ma dà forma ai contenuti, al sistema di significati che supporta e dai quali è supportato. Il virtuale non è distante dal reale perché si sovrappone ad esso e quindi funge esclusivamente da moltiplicatore della visione nell'unità temporale.

Quella che Virilio definisce come “stereofonia del reale” è insieme la visione reale e mediatica del reale che si sovrappongono realizzando una modalità percettiva del tutto nuova, né pienamente virtuale, né esclusivamente reale, fisica

La simultaneità dell'esperienza è un'altra apertura che si offre alla rappresentazione. Questa assume valore se considerata come principio e se comunque consente la valutazione critica di ciascuno stimolo esperienziale mettendo il soggetto in condizione di interagire con ciascuna delle fonti di “immagini”, ovvero se funge da moltiplicatore del potere creativo del soggetto.

#### **Differire: il progetto come processo non lineare**

Il processo progettuale deve intercettare e fare interagire lo sguardo rivolto alla città, quello che investe il territorio vasto e la produzione di “oggetti” d’uso quotidiano. Il riconoscimento delle differenze richiede nuove capaci-

tà di leggere e comprendere lo spazio fisico, sociale, mentale, aprendo nuovi spazi d’interazione tra punti di vista: la visione territoriale, i bisogni reali della gente, lo spazio “virtuale”, le variabili sensoriali e materiche, l’uso quotidiano, la funzionalità, ecc...

La progettazione per questo deve essere intesa come un processo non lineare che investe le diverse scale e si avvantaggia delle specificità proprie dei diversi sguardi/approcci mettendoli in relazione tra loro.

Il processo progettuale può condizionare la qualità della vita urbana. Se è virtuoso vuole esaltare le diversità, di visioni, punti di vista, simultanei e reciprocamente condizionanti e per questo partecipi del cambiamento. La spettacolarità in architettura è un evento in sé concluso, risponde ad istanze limitate nel tempo e nello spazio e non consente arricchimenti, nuove interpretazioni.

La città, lo spazio urbano non è fatto di oggetti, non è una sommatoria di architetture ma qualcosa di più complesso che si determina attraverso l’interazione di più elementi e che si evolve nel tempo.

Il discorso sulla “differenza” interpreta questo valore dando rilievo allo spazio tra le cose, alle relazioni, al cambiamento: rappresenta uno strumento per interpretare il cambiamento della contemporaneità ed i temi emergenti fornendo un inedito punto di visione per ridefinire tecniche e strumenti per il progetto dello spazio urbano.

In questa ottica si inserisce il discorso sul diagramma. Dalla pianificazione (quella strategica ad esempio lega il piano di struttura allo schema diagrammatico in sostituzione della rappresentazione fedele, cartografica della realtà esistente e futura<sup>40</sup>) passando per il progetto urbano e architettonico fino al design degli oggetti di uso comune , il pensiero diagrammatico trova conferme, usi sperimentali inediti<sup>41</sup> e riscontri nel cambiamento del modo di pensare il progetto. Applicato ai processi creativi produce uno spostamento d'interesse «dal cosa al come, dalla materia alle relazioni, dalla realizzazione di forme ai processi che la producono (...) utilizzando i fenomeni contemporanei come strumento del progetto. Una operazione che comporta certamente modifiche nel progetto stesso ma anche, reciprocamente, decisive trasformazioni della realtà» (Corbellini 2004, p.140).

Il diagramma veicola significati e lo fa portando in evidenza, in modo semplice e asciutto, le relazioni tra le cose, tra le persone, tra gli spazi e, soprattutto, tra cose, persone e spazi reciprocamente.

L'uso del diagramma, come modalità di rappresentazione delle relazioni spaziali, è ricorrente soprattutto negli anni '60: gli Archigram, che usano l'architettura come vero e proprio medium di comunicazione.

Ricorrono a diagrammi per esplicare i contenuti teorici delle loro "visioni" mescolando tecniche grafiche tridimensionali, prospettiche, o ricavate

attraverso l'uso del collage, con accostamenti di immagini, disegni, schizzi, fondi di vario tipo. A questa grande enfasi figurativa corrisponde una profonda rottura "epistemologica" che si esprime sia sul piano ideologico sia su quello proprio delle soluzioni tecniche.

La ricchezza figurativa quindi viene, in questo caso, utilizzata come espediente per trasmettere tramite l'architettura -e quindi quanto è tradizionalmente considerato come stabile, duraturo, permanente- principi di flessibilità, mobilità, temporaneità, per svincolare l'idea del progetto spaziale, definito e precisato, dalla possibilità di continuare a "vivere" attraverso le continue sue trasformazioni.

Cedric Price<sup>42</sup> invece, seppur fortemente legato alle tesi degli Archigram che a loro volta ne furono influenzati, è meno interessato alle problematiche di natura figurativa: un "repertorio" di concetti e immagini che contribuisce alla formazione di «quell'invisibile dizionario di possibilità che permettono di reinventare più che soltanto migliorare o arricchire un contesto» (Pettena 2004, p.106).

Il diagramma è un modo alternativo di conoscere e interpretare un contesto. Uno strumento per mettere in relazione, combinare esigenze, requisiti, pratiche. Suggerisce una diversa regola combinatoria di vincoli, opportunità.

Le aperture offerte dalla logica diagrammatica in relazione al discorso sulle differenze si possono sintetizzare in alcuni punti:

- ridurre e semplificare, ovvero selezionare ed in tal senso rendere esplicito un punto di vista, un metodo, un approccio ai temi del territorio.

- mettere in relazione tra loro cose, situazioni, forme, discipline modi e scopi diversi:

- individuando generalità, elementi in comune, fattori di regolarità (Alexander).

- creando associazioni come relazioni fisiche tra parti aspetti, situazioni di uno specifico contesto e utilizzando questa rappresentazione "spaziale" per comunicare e per trasformare il flusso di percezioni in una "sequenza performante" (vedi alcuni lavori di MVRDV).

- come metafore, ovvero a strumenti meno rigidi ed aperti ad ulteriori interpretazioni.

- raccogliere informazioni ed elementi eterogenei, implementati con l'introduzione di aspetti non materiali (attribuzione di significati, campi di percezione, ...).

- rappresentare la componente temporale sia, banalmente, nell'occuparsi di fenomeni che accadono nel tempo, sia nel riconoscere e rendere visibile il ritmo, la cadenza di uno spazio fisico.

- astrarre dal flusso dinamico degli eventi alcune situazioni che non hanno un carattere definitivo ma permettono "decisioni transitorie sulla forma". Gli elementi del costruire non sono pensati come validi e stabili nel tempo ma in funzione della loro trasformabilità.

- contenere, come in una partitura, un insieme di simboli che "convogliano, guidano e controllano (se lo si desidera) l'interazione tra elementi quali spazio, tempo, ritmo, successioni, persone e loro attività e tutte le combinazioni che risultano da queste" <sup>43</sup> (Halprin 1969, p.7).

- utilizzare metodi "ibridi" perché transdisciplinari, moltiplicando le potenzialità del messaggio trasmesso e la sua flessibilità.

- infine, nel fare tutte queste cose insieme il diagramma non rincorre inutili somiglianze con la realtà. Propone l'ipotesi di un linguaggio urbanistico non figurativo. Apre all'idea di una visione dello spazio urbano non figurativa o meglio di una città - una "no-stop city" <sup>44</sup> - intesa non come sommatoria di architetture figurative, ma come «una sorta di plancton di oggetti, di servizi, di informazioni che cambia nel tempo, molto più dinamica, innovativa, che crea altro genere di qualità.» (Branzi 2007, p.14). La qualità del costruire va individuata nella sua essenza "non formalistica, ampiamente porosa, non recintata e non-permanente", detto con le parole di A. Isozaki quando descrive il lavoro di Cedric Price (Isozaki 2003, p.34).

Le visioni urbane e architettoniche qui presentate figurano come esempi, seppur datati, di approcci possibili e potenziali al tema della differ(a)nce. Esse comunque servono per affermare che pensare la città con riferimento ai bisogni e alle domande di ciascuna

delle diverse culture che in essa abitano è una errata interpretazione del principio della diversità. Il confronto e la mescolanza presumono l'ibridazione della domanda e comunque l'impossibilità di una visione statica dell'esistenza. Assume quindi maggiore interesse una ricerca "disciplinare" orientata allo studio delle possibilità offerte da architetture non vincolate funzionalmente, non respingenti ma capaci di accogliere usi diversi in alternanza o in fusione, capaci quindi di essere continuamente plasmati e reinterpretati.

Le città peraltro non nascono da condizioni di "stabilità" ma derivano da situazioni di instabilità, di conflitto. Esse infatti si modificano nel tempo, sono il frutto costante della contaminazione tra vecchio e nuovo: ce lo insegna continuamente la storia, nonostante vincoli e pregiudizi imposti dai sostenitori della "conservazione". La memoria è «prima di tutto azione, proiezione, dinamismo, ricostruzione» (Tadiè J-Y e M. cit. in Wieviorka 2001, trad. it. p.164) si lega quindi alla creatività e al cambiamento e conferma la necessità della sua continua reinterpretazione.

Gli spazi urbani si modificano costantemente e in funzione di molteplici e diversi usi che li rendono vive e vivibili: dal riuso delle aree dismesse alle "alternanze" di soggetti ad usi a carattere temporaneo (turisti, immigrati, ...).

Figure dello spazio fisico che si modificano nel tempo contaminandosi reciprocamente in relazione alle logiche di immersione contestuale.

**1** Quella della fine della filosofia è una tesi presente già nel pensiero di Heidegger, ritorna però nei termini di «fine della filosofia fondazionale» attraverso successive teorizzazioni: quella di Popper e del falsificazionismo, il pensiero debole di Vattimo e Rovatti, le tesi del postmodernismo che hanno come principali riferimenti J.F. Lyotard e Derrida, il neopragmatismo americano (cfr. D'Agostini 1997).

**2** Habermas, allievo di Adorno e membro della scuola di Francoforte operando un «aggiornamento della teoria critica» cercherà di affermare, nel corso dei vari sviluppi del suo pensiero, «la possibilità di una ragione critica sia sul piano teoretico quanto sul piano etico, a partire dalle difficili condizioni generate dal processo di razionalizzazione in atto nel mondo moderno» (D'Agostini 1997, p.373).

**3** Il movimento dei neri (Black Power) o quello degli indiani d'America (Red Power) muovono dalla rivendicazione dei diritti civili per affermare solo in seguito una «accezione positiva della propria specificità culturale ed esperienziale» (Young 1990, trad. it. p.201).

**4** Altri movimenti in Europa affiancano questa prima ondata di rivendicazione promuovendo identità di «genere», etniche, o frapponendo la «deficienza fisica in differenza culturale» (Wiewiorka 2001, trad. it. p.24).

**5** Il primo, di impronta radicale, rivendica la differenza sessuale come «originaria e fondante una soggettività altrui» e si oppone al «fallocentrismo» attraverso «una politica radicalmente separativa» (Galeotti 1996, p.52) avvicinandosi all'atteggiamento proprio dei movimenti societari, centrati cioè sull'opposizione ad un avversario sociale.

**6** Touraine associa gli intellettuali della scuola di Francoforte e Michel Foucault in una analoga visione critica all'idea di soggetto da ritenere, invece, centrale per definire e ricostruire l'idea di modernità. L'attenzione di Foucault verso le tematiche connesse al potere ed al suo esercizio, secondo Touraine, poiché segnata dall'assenza degli attori sociali di opposizione, sostiene ancora una volta una lotta contro l'idea di soggetto» (Touraine 1992, trad. it. p.205).

**7** Precisamente per Lyotard non si parla di «assenza di regola ma si tratta di una regola che autorizza ed incoraggia la più grande flessibilità degli enunciati» (Lyotard 1979, trad. it. p.35).

**8** Questo tema introduce il principio di molteplicità e quindi di flessibilità del rapporto tra piano e progetto: le possibilità offerte da una norma non prescrittiva ma aperta alla possibilità di una "intelligenza" successiva che coinvolge la visione spaziale ad una diversa scala. Per un approfondimento su queste tematiche si rimanda al saggio in corso di pubblicazione Bottaro P. Regolare spazi. Incursioni nel rapporto tra tecnica, corpo e natura, in Bottaro P., Decandia L., Moroni S. (a cura di) Lo spazio, il tempo e la norma Editoriale Scientifica Napoli 2008.

**9** In relazione a queste tematiche si rimanda al concetto del sensemaking, alla proprietà "retro-spettiva" secondo la quale «le persone possono sapere quello che stanno facendo solo dopo averlo fatto» (Weick 1995, trad.it.p.24) che equivale all'interrogativo «come posso sapere quello che penso se non vedo cosa dico» (Wallas 1926 cit. in Weick, trad. it. p.12).

**10** Derrida radicalizza la posizione degli ermeneutici sulla precomprendione e sulla rottura del rapporto di causalità tra pensiero e linguaggio (Gadamer sostiene l'impossibilità di un "altrove" al linguaggio) estendendolo alla scrittura (come testo, traccia) intesa «non come effetto risultante della voce (discorso, evento storico) ma come ciò che anticipa la voce (il testo, la storia)» (D'Agostini 1997, p.423).

**11** Per una trattazione sulla differenza sessuale si rimanda agli scritti di Luisa Muraro e Adriana Cavarero (quest'ultima peraltro ha trattato anche i temi del racconto in Tu che mi guardi, tu che mi racconti, Feltrinelli Milano 1997).

**12** Non è un caso infatti che Touraine affermi che le donne e quindi le conquiste ottenute dal movimento di liberazione sessuale rappresentino un elemento cruciale per l'emergere del "soggetto" e per il «passaggio dalla conquista del mondo alla ricerca del sé» (Touraine 2004, trad. it. p.153).

**13** Secondo le teorie di Marramao il "criterio della differenza" si sostituisce a quello del comun denominatore ("differenze" nell'accezione delle teorie comunitarie) in quanto supera il paradigma distributivo ed il centralismo politico, sancisce «l'incommensurabilità e incomparabilità delle culture» (Marramao 2008, p.37) per porsi come criterio universale.

**14** La modernità viene dai più riferita al periodo a cavallo tra XV e XVI secolo, in concomitanza con le grandi scoperte e trasformazioni di quegli anni, altre letture invece lo riferiscono alle rivoluzioni del XVIII secolo. Per approfondire il dibattito si fa riferimento alla bibliografia contenuta in Bottaro P. Città e diversità, 1999 tesi di dottorato.

**15** Questo serve anche per affermare che il processo di metissage non è reciproco, paritetico fra identità diverse, ma presume una cultura dominante e una dominata, generalmente a prescindere dal fatto che il processo di "metissage" abbia come teatro l'uno o l'altro spazio fisico (del dominato o del dominatore). Le nozioni di centro e periferia prima di essere metafore di una posizione politica e culturale, sono la visualizzazione di una posizione fisica e geografica e di censio. Il centro è rappresentativo della cultura e della società occidentale mentre la periferia identifica il resto del mondo "subalterno". Ovviamente "centri" e "periferie" costellano anche le realtà urbane dell'occidente del mondo. Il rapporto Centro – Periferia non va inteso secondo una logica dualistica oppositoria ma come "continuum" di possibilità, uno spettro ai cui estremi ci sono i due elementi di partenza nella loro condizione "incontaminata", in continua e reciproca tensione.

**16** La riflessione orientata alle pratiche occupa un filone del dibattito disciplinare che tende a ripartire la pianificazione nell'ottica di un insieme di "pratiche sociali" interconnesse. Questo cambiamento di rotta, che deriva dalla critica del piano in quanto strumento di regolazione e trasformazione con carattere onnicomprensivo e globale, allarga il campo delle pratiche alle molteplici attività proprie di un contesto pluralistico ed in particolare le estende al di fuori del contesto istituzionale e della dimensione pubblica. L'ipotesi che ruota intorno al concetto di politiche come "pratiche di beni comuni" opera questo spostamento dalle azioni istituzionali alle pratiche di interazione sociale (Crosta 1998).

**17** Il termine «compartimentalizzazione» vuole indicare l'approccio che vede i problemi della società, per esempio quello della casa, come set di sottoproblemi separati, divisi per gruppi di popolazione, essendo ciascun gruppo trattato come una diversa «popolazione target» (Marcuse 1985 cit. in Tosi 1994, p.99)

**18** La contaminazione reciproca delle categorie, le sostituzioni e confusioni di generi rappresentano la tendenza dei nostri tempi (Tschumi 1996).

**19** Il diagramma è una modalità di rappresentazione in ambito architettonico e urbanistico utilizzata generalmente per schematizzare le funzioni o la logica cinematica dell'intervento, le connessioni tra gli spazi, le funzioni, gli accessi e quant'altro appartenga alla logica organizzativa. Ovviamente essa non traduce le forme spaziali in quanto le riduce a semplici linee che si relazionano a principi teorici e generali, a proposizioni, obiettivi: non si tratta cioè di un disegno "realistico" e dettagliato ma di una selezione di elementi che vengono così portati in evidenza.

**20** L'estrema conseguenza di questo ragionamento è l'idea di città ludica che cioè intende agire, in modo rivoluzionario, sullo spazio del desiderio inteso come momento di costruzione culturale, alternativo al consumo, come "pratica politica radicale" che si spinge fino al rifiuto di ogni attività artistica a carattere individuale. L'homo ludens «abiterà uno spazio nomade, potrà trasformare l'ambiente a suo piacere partecipando alle mutazioni di uno spazio in continuo trasformazione» (Careri 2001, p.38). La flessibilità, la varia- bilità e quello che viene definito l'uso ludico dello spazio sono garantiti, nelle visioni di Constant, dall'utilizzazione di strutture "neutrali" e quindi facilmente modificabili e plasmabili con caratteri di "contenitore" al cui interno altre strutture, completamente indipendenti dalle prime, garantiscono usi flessibili e intercam- biabili nel tempo.

**21** R. Koolhaas con "Delirious NY" inaugura una riflessione sulla "grande dimensione" che si arricchisce e traduce, con la crescente consapevolezza del ruolo delle megalopoli mondiali, nel concetto di Bigness. Questo riferimento trova affinità con il discorso sulla differenza ampliandolo a tematiche riconducibili ai problemi delle città mondiali ma nello stesso tempo confine ed implica significati ambigui perché volutamente provocatori (ad esempio quello della quantità a svantaggio della qualità).

**22** Si tratta di possibili interpretazioni del concetto di differ(a)nce che, superando il tratto provocatorio, producono nuove interpretazioni e raccolgono in "immagini" alcune tensioni che possono condizionare il progetto urbano contemporaneo.

**23** Foucault distingue gli spazi che hanno la proprietà di essere in relazione con gli altri luoghi in utopie ed eterotopie. In entrambi questo sistema di relazioni viene "inverito", "sospeso", "neutralizzato", ma mentre le utopie sono luoghi irreali le eterotopie rappresentano dei contro-luoghi dove le utopie si realizzano e nei quali «tutti gli altri luoghi reali che si trovano all'interno della cultura vengono al contempo rappresentati, contestati e sovertiti» (Foucault 1984 cit. in Vaccaro 2001, p. 24).

**24** Il concetto di locale determina intorno a sé un nuovo interesse proveniente non più esclusivamente da ricercatori ed operatori che nei decenni passati hanno agito in quella direzione, ma da istituzioni e politici sempre più interessati al fattore competitivo che investe il territorio con le sue specificità e risorse. Nel rapporto biunivoco tra locale e globale il territorio di esprime valenze positive in quanto «i processi di globalizzazione [...] proiettando le società locali in una dimensione planetaria, hanno paradossalmente conferito ai fattori territoriali nuova centralità, risultato di fenomeni di delocalizzazione che spesso si traducono nel recupero di aspetti peculiari di un determinato territorio e nella ricerca di nuove relazioni territoriali su base allargata» (Bonomi 1998, p.57).

**25** Vecchi B. - I falsi idoli dell'identità politica da il Manifesto 2 luglio 2008.

**26** Come afferma Friedmann, al di sotto di problematicità evidenziate da "statisti, economisti, geografi, sociologi e pianificatori (esiste) un unico filo narrativo: la grande competizione tra tutti i centri urbani per una quota nel mercato globale. Come tutti sanno, ci saranno vincitori e vinti in questo gioco" (Friedmann 2002, p.XII).

**27** «I patti territoriali producono, nel loro divenire, beni relationali. Infatti mobilitano le culture, le differenze, creando reti e interconnessioni che consentono ai soggetti sociali di operare oltre una dimensione collettiva che va oltre l'isolamento dei singoli. Si rompe così il senso di solitudine e l'individualismo esasperato che spesso ha fatto da freno alla cultura dello sviluppo.» (Bonomi 1998, p.65)

**28** Intorno a questi argomenti gravitano molteplici linee di ricerca, a partire da quelle avviate negli anni '50 ad opera di una serie di studiosi fondatori della rivista «Terza generazione», attenta alle differenze territoriali della società italiana del tempo; e dai movimenti che tentarono la strada della istituzionalizzazione delle politiche dello sviluppo locale, ripercorsa oggi attraverso l'esperienza dei Patti Territoriali. Solo alla fine degli anni '70 si impone nel panorama culturale lo studio delle differenze territoriali che lega definitivamente realtà economiche e contesti territoriali. Il lavoro di Bagnasco in questi anni è centrale per la definizione di ruolo del territorio e le differenze territoriali diventano elementi attivi del processo di sviluppo» (Dematteis 1996, p.72) sono cioè legate ai processi sociali ed economici.

**29** L'interesse per questo filone di studi è confermato anche dalla ricerca nazionale sui contesti locali, importante riferimento per individuare un punto di partenza da cui sviluppare linee di interesse che muovono da un approccio generale al tema delle diversità.

**30** In questa direzione si muove infatti la ricerca USE – Uncertain state of europe che riunisce ricercatori, artisti, architetti, fotografi, nell'esplorazione della condizione europea contemporanea. Essa rinfraccia un legame con l'esperienza recente condotta nell'ambito artistico e si avvale quindi di strumenti audio visivi per la costruzione di un percorso espositivo in grado di affiancare e affrancare la tradizionale produzione teorica cartacea.

**31** Intorno a questo argomento si può ricostruire un'ampia trattazione nell'ambito disciplinare in parte già richiamata nel testo (la città situazionista, Constant, Cedric Price,...) e che si riferisce anche alle teorie di Archigram, Yona Friedman, Venturi, Superstudio, Branzi, ecc. L'incertezza , l'indeterminazione richiamano una serie di altri concetti connessi: flessibilità, mutevolezza, variabilità, incertezza, instabilità e quindi anche differenza, interazione, relazione.

**32** La definizione è tratta da Carmona, Sieh 2004 p.4 .

**33** Il termine è inteso nella accezione del discorso situazionista dove les événements riguardavano non solo gli «eveniti d'azione ma anche del pensiero» (Tschumi 1996, trad. it. p.201)

**34** Galimberti (1999) afferma che venendo meno il principio "generale" esplicativo della realtà, per- ché sostituito da un insieme di ragioni parziali ognuna (competente d'un ambito particolare) (ibidem) si deter- mina una modifica nel modo stesso di intendere la razionalità. Essa è infatti non più "contemplativa", non va alla ricerca dell'ordine cosmico, ma è "legislativa" ovvero riguarda «il funzionamento di ordini determinati e delimitati dall'oggetto a cui l'operazione tecnica si applica» (ibidem). Cambia anche il senso attribuito alla verità che non esiste più a prescindere dalla conoscenza ma viene prodotta dal sapere stesso. Questo signifi- ca che i saperi specifici sono orientati ad indagare il funzionamento di un limitato sistema di oggetti. Non più sapienza universale ma saperi che «essendo diversi, dovranno avere nozioni di obiettivi diversi, e non nozioni che servono a tutti gli usi» (Platone in Galimberti 1999, p. 262).

**35** La tecnica è espressione di sapere e quindi di potere: questo significa che non ci si riferisce a tutte le tecniche. Sono escluse infatti quelle che derivano da un sapere empirico (Aristotele distingue infatti archi- tetti -architectona- da manovali -cheirotechnici-) in quanto la tecnica dei primi è legata ad un sapere, alla conoscenza delle cause. Un'altra differenza tra le tecniche legate a saperi e le tecniche legate alla prassi, alla esperienza, risiede nella trasmissibilità. L'assenza di un sapere delle seconde determina l'incapacità di inse- gnare, di trasmettere perché questa possibilità deriva esclusivamente dall'esperienza, ovvero si costruisce nel suo farsi, nel corso dell'azione. La conoscenza, la scientia invece possono essere insegnate e quindi non aiu- tano a "prevedere" in quanto non sono capaci di ricostruire le cause di un'azione e quindi rilevarne la ripetibi- lità.

**36** La rappresentazione trae origine dal "rettangolo" quello «in temporale, in cui spogliati di ogni commento, di ogni linguaggio periferico, gli esseri si presentano gli uni di fianco agli altri, con le loro superfici visibili» (Foucault 1967, trad. it. p.147)

**37** Le rappresentazioni planimetriche ad esempio sono assimilabili a «diagrammi arbitrari di un ingom- bro che non esiste» (Ackerman 2003, p.251) rappresentano quello che, nella realtà, sono cioè arbitrarie pro- prio in virtù del loro essere "convenzionali". La loro funzione cioè è quella di assumere un significato analogo per chiunque le utilizzi.

**38** Gordon Cullen in rottura con le tradizionali tecniche di rappresentazione che restituiscono una città «monotona, priva di interesse, senz'anima» (Cullen 1961, trad. it. p.4) utilizzando l'arte del gioco, riesce ad interpretare il senso dello stare e muoversi in un luogo. Anche gli studi di K. Lynch orientati alla comprensione della interazione reciproca tra uomo e ambiente e quindi alla figurabilità dell'oggetto fisico come qualità che conferisce all'oggetto stesso «un'elevata probabilità di evocare in ogni osservatore una immagine vigorosa» (Lynch 1960, trad. it. p.31).

**39** La storia offre innumerevoli casi interessanti in questa direzione: nell'ambito pittorico, ad esempio, e senza arrivare alle deformazioni cubiste e in generale delle avanguardie figurative del '900, Caravaggio è un esempio di notevole interesse di un uso eretico della prospettiva coniugata all'utilizzazione della luce all'interno della (rettangolare) cornice pittorica. La luce, nel quadro che raffigura la "vocazione di S. Matteo" (1600), rappresenta l'ingresso del mondo esterno nello spazio del quadro: la fonte luminosa viene collocata in modo da provenire dall'apertura posta lateralmente al quadro (che era studiato per una precisa - ed attuale - collo- cazione nella cappella Contarini nella Chiesa di S. Luigi dei Francesi - Roma) e quindi presuppone una precisa volontà di rompere la superficie regolare del quadro che registra, anche fisicamente, l'ingresso del mondo esterno. La luce, inoltre, dà senso alla presenza dell'osservatore che in questa "rappresentazione" non organiz- za gli oggetti rappresentati ordinandoli all'interno di uno spazio geometrico definito, ma è condizionato dalla presenza della luce che temporalizza e rende dinamico lo spazio "astratto" della prospettiva rinascimentale.

**40** Il diagramma, in questa accezione, viene prima usato come "correttivo dell'universalismo moder- nista" negli anni '50 e, non a caso, viene ripreso in seguito da Christopher Alexander con l'obiettivo di "svilup- pare un metodo di rappresentazione autorizzato e guidato dalla logica cibernetica" (Vidler A. Diagrams of utopia, in de Zegher C. Wigley M. 1999, p.84).

Deleuze nel suo testo su Foucault, riprende la questione dell'uso del diagramma, come «moltepi- cità spazio-temporale» elemento di mediazione tra la materia informe e priva di struttura e le funzioni, una «macchina astratta» (Deleuze 1986, trad. it. p.53) che si allontana dal modello del potere, quello della "qua- drattatura", della rettangularizzazione del mondo, per assumere l'instabilità. Il diagramma non rappresenta ciò che preesiste ma produce una nuova realtà (ibidem).

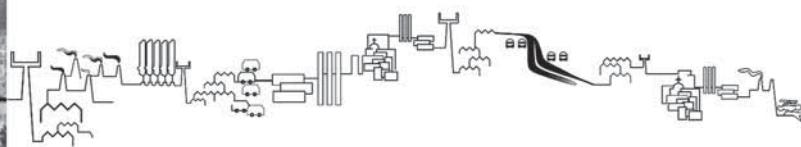
**41** Anche nel campo artistico, per citare un esempio, Alfred Jensen, è considerato un diagram pain- ter. Nei suoi studi sugli aspetti concettuali e simbolici del colore utilizza il diagramma in quanto "montaggio ver- ticale e dunque simultaneo di elementi correlati che non entrano in rapporto di causalità meccanica, [che] gli permette di articolare quella corrispondenza tra universi simbolici e cosmologici lontani nello spazio e nel tempo cui anelava" (Jensen 2008, p.26).

**42** La critica al paradigma modernista rappresenta anche per Price un momento significativo della sua poetica: nel 1969 infatti pubblica con Reyner Banham, Paul Barker, Peter Hall "Non-Plan: An Experiment in Freedom" nel quale si attribuisce al Modernismo la responsabilità nella determinazione, compiuta attraverso la costruzione di grandi schemi teorici, degli stessi problemi sociali che si proponeva di risolvere (Obrist 2003). L'obiettivo del Non-Plan era piuttosto quello di promuovere l'idea del costruire come processo non conclusivo ma come procedimento aperto alle possibili modificazioni successive da parte dei fruttori.

**43** L'utilizzazione delle partiture appartiene non solo alla musica ma è riscontrabile nella mitologia e nei rituali, nelle forme mistiche e religiose ma anche nella costruzione edilizia e nel, pianificare città: associan- do piani urbanistici a composizioni musicali alle formule matematiche, alle direzioni teatrali (sceneggiate), alla lista della spesa, al gioco del calcio, alle coreografie, ai diagrammi costruttivi, agli schemi trasportistici, alla formula di Einstein,etc... Alcune partiture utilizzano simboli per rappresentare, altre per comunicare o per con- trollare tutto questo o una parte insieme.

**44** No-Stop city è l'affermazione di una città senza qualità ovvero l'eliminazione dal dibattito sulla città del problema qualitativo in quanto strettamente legato alla figuratività della città e delle sue architetture.





- AA.VV. *Multiplicity* (2003), USE. *Uncertain States of Europe*, Skirà Editore, Milano.
- Ackerman J. S. (2003), *Architettura e disegno. La rappresentazione da Vitruvio a Gehry*, Electa, Milano.
- Bianchetti C. (2003), *Abitare la città contemporanea*, Skira, Milano.
- Bonomi A. De Rita G., (1998), *Manifesto per lo sviluppo locale. Dall'azione di comunità ai patti territoriali*, Bollati Boringhieri, Torino.
- Branzi, A. (2007), *Design interviews*, Museo Alessi, ed. Corraini.
- Branzi, A. (2006), *Modernità debole e diffusa. Il mondo del progetto all'inizio del XXI secolo*, Skira, Milano.
- Careri F. (2001), *Constant. New Babilon, città nomade, testo&immagine*, Torino.
- Carmona M., Sieh L. (2004), *Mesuring Quality in Planning. Managing the performance process*, Spon Press, London e NY.
- Chambers I. (1996), *Paesaggi migratori, costa&nolan*, Genova.
- Clementi A., Dematteis G., Palermo P.C. (1996), *Le forme del territorio italiano. I. Temi e immagini del mutamento*, Laterza, Bari.
- Corbellini, Giovanni (2004), ANY 23. *Diagram work*, Parametro 252-253, luglio- ottobre 2004.
- Crosta P.L. (1998), *Se pianificare nel molteplice e nel diverso è il problema, intendersi sulle intenzioni è la soluzione?*, Urbanistica 110/1998.
- Cullen G. (1961), *Townscape*, The Architectural Press, London; trad. it. *Il paesaggio urbano. Morfologia e progettazione*, Calderini 1976.
- Curti F. (1996), *Iniziativa strategica e strumentazione di piano*, Urbanistica 106/1996.
- Deleuze, G. (1986), *Foucault*, Les Editions de Minuit; trad. it. Cronopio, Napoli, 2007.
- Dematteis G. (1999), *Sul crociera della territorialità urbana*, in AA.VV. *I futuri della città. Tesi a confronto FrancoAngeli*, Milano.
- Derrida J. (1967), *L'écriture e la différence*, Edition du Seuil, Paris; trad. it. *La scrittura e la differenza*, Einaudi, Torino 1971.
- Derrida J. (1972), *Marges – de la philosophie*, Les Édition de Minuit, Paris; trad. it. *Margini della filosofia*, Einaudi, Torino 1997.
- de Zegher C., Wigley M. (1999), *The Activist Drawing*, The MIT Press, Cambridge, Mass.
- D'Agostini F. (1997), *Analitici e continentali. Guida alla filosofia degli ultimi trent'anni*, Raffaello Cortina Editore, Milano.
- Eisenman P. (1970), *Dall'oggetto alla relazionalità; la Casa del Fascio di Terragni*, Casabella n. 344/1970.
- Eisenman P. (1992), *Oltre lo sguardo. L'architettura nell'epoca dei media elettronici*, Domus 734/1992.
- Eisenman P. (1993), *Re-working Eisenman*, Academy edition London; trad. it. Peter Eisenman Antologia di testi su: Spacing di F.M. Mancini (a cura di), Edizioni Kappa, Roma 2005.
- Farinelli F. (1992), *I segni del mondo. Immagine cartografica e discorso geografico in età moderna*, La nuova Italia, Firenze.
- Foucault M. (1984), *Des espaces autres, en Dits et écrits*, Defert D. Ewald F. (par), Gallimard, Paris 1984.
- Foucault M. (1966), *Les mots e les choses*, Éditions Gallimard, Paris; trad.it. *Le parole e le cose*, BUR, Milano, 1978.
- Friedmann J. (2002), *The Prospect of Cities*, Univ. of Minnesota Press, Minn., London.
- Galeotti A.E. (1997), *Teorie politiche femministe*, in S. Maffettone, S. Veca (a cura di), *Manuale di filosofia politica*, Donzelli, Roma.
- Galimberti U. (1999), *Psiche e tecne. L'uomo nell'età della tecnica*, Feltrinelli, Milano.
- Gregotti V. (2002), *Architettura, tecnica finalità*, Laterza, Bari.
- Halprin L. (1969), *Creative process in the Human Environment*, George Braziller Inc., New York.
- Hannerz U. (1996), *Transnational Connections. Cultura, People, Places*, Routledge, London-New York; trad. it. *La diversità culturale*, il Mulino, 2001 Bologna.
- Hughes J. Sadler S. (edited by) (2000), "Non-Plan: An Experiment in Freedom", Architectural Press, Oxford.
- Isozaki A. (2003), "Erasing Architecture into the System", in Obrist H.U. (edited by) Re: CP, Birkhäuser, Basel.
- Koolhaas R. (2006), *junkspace* (a cura di G. Mastrigli), Quodlibet, Macerata.
- Koolhaas R., Boeri S., Kwinter S., Tazi N., Obrist H.U. (2001), *Mutations*, Actar Editorial, Bordeaux.
- Jensen A.(2008), Conversazioni con Rothko, Donzelli Editore, Roma.
- Lanzani A. (1996), *Immagini del territorio e idee di piano 1943-1963*, FrancoAngeli, Milano.
- Lariani E., Maiocchi M., Oh Y. (2005), *OPDIPO opificio di disegno industriale potenziale*, Franco Angeli, Milano.
- Lynch K. (1960), *The Image of the city*, MIT Press, trad. it. *L'immagine della città*, Marsilio 2001.
- Lyotard J.F (1979), *La Condition postmoderne*, Edition de Minuit, Paris; trad.it *La condizione postmoderna. Rapporto sul sapere*, Feltrinelli 1981.
- Mangin D., Panerai P. (2005), *Projet urbain*, Édition Parenthèses, Marseille.
- Marramao G. (2008), *La passione del presente*, Bollati Boringhieri, Torino.
- Obrist H.U. (edited by) (2003), Re: CP , Birkhäuser, Basel.
- Pettenu G. (2004), *Un sandwich invisibile*, Domus 866/2004.
- Prestinenza Puglisi L. (1999), *This is Tomorrow*, testo&immagine, Torino.
- Severino E. (2003), *Tecnica e architettura*, Raffaello Cortina Editore, Milano.
- Tosi A. (1994), *Abitanti*, il Mulino, Bologna.

- Touraine A. (1992), Critique de la modernité, Librairie Arthème Fayard, Paris; trad. it Critica della modernità, il Saggiatore, Milano 1993.
- Touraine A. (1997), Pourrons nous vivre ensamble? Egaux et différents, Librairie Arthème Fayard, Paris; trad. it. Libertà, uguaglianza, diversità, il Saggiatore, Milano 1998.
- Touraine A. (2004), Un nouveau paradigme. Pour comprendre le monde aujourd’hui, Librairie Arthème Fayard, Paris; trad. it. La globalizzazione e la fine del sociale, il Saggiatore, Milano 2008.
- Tschumi B. (1996), Architecture and Disjunction, the MIT Press Cambridge Mass, trad. It Architettura e disgiunzione, Edizioni Pendragon 2005.
- Vaccaro S. (a cura di) (2001), Michel Foucault. Spazi altri. I luoghi delle eterotopie, Mimesis – Eterotopia, Milano.
- Virilio P. (1984), L'espace critique, Christian Bourgois Editeur, Paris, trad. it. Lo spazio critico, Dedalo, Bari 1998.
- Weick K. (1995), Sensmaking in Organizations, Sage Publications; trad. it. Senso e significato nell'organizzazione, Raffaello Cortina Editore, Milano 1997
- Wieviorka M. (2001), La différence, Edition Balland, Paris; trad. it. La differenza culturale, Laterza, Bari 2002.
- Young I.M. (1990), Justice and the politics of difference, Princeton University Press, New York; trad. It. Le politiche della differenza, Feltrinelli, Milano 1996.
- Zevi B. (1997), Leggere, scrivere, parlare architettura, Marsilio, Venezia.



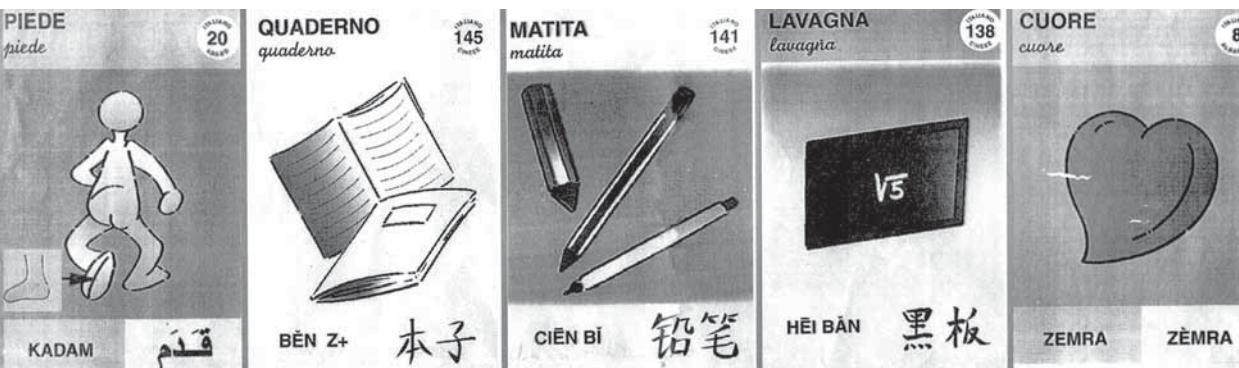
- Pg. 4 **White wig** - R. Nappo 1996/2007, perruque fiber optique, perruque carbone fiber. Courtesy Galerie Orel Art.
- Pg. 6 **Scozz Chiede a Paz** - F. Scorzari, 2008 extraits de XL n.36 agosto 2008.
- Pg. 8 **Fourchette**, extraits de J. Carelman Catalogue d'objets introuvables, Le Livre de Poche 1989.
- Pg. 10 **Plan de gouttes d'eau**, Bugaud/Explorer, extrait de "indiscernable", les immateriaux, Album et Inventaire, Centre George Pompidou, 28 mars-15 juillet 1985.
- Pg. 12 **Different and Different Again** - R. Serra, 1973 Guggenheim Museum NY, extraits de R.E. Krauss L'originalità dell'Avanguardia Fazi Editore 2007.
- Shift** - R. Serra, King City, Canada 1972 extraits de E.G. Güse, "Richard Serra", New York 1987.
- Pg. 14 **Diagram of voluntary/involuntary association**, 1951, A. P. Smithson.
- Temps différé**, C. Ikam, extrait de "Temps différé", les immateriaux, Album et Inventaire, Centre George Pompidou, 28 mars-15 juillet 1985.
- Pg. 16 **Campagna marchigiana**, P. De Stefano.
- Negativo positivo**, B. Munari, façonné.
- Simultaneità degli opposti** - B. Munari, 1951, détrempe sur crayon.
- Pg. 18 **Drawing hands**, M.C. Escher 1948, litograph.
- Sans titre**, extraits de il Manifesto 09.05.2000 pag. 12.
- Lien**, S. Neshat, extraits de il manifesto 29.01.06 pag.12.
- Pg. 20 **Modellstadt**, BAR, installation 2003 asemblage des modèles architecturaux, extraits de Archilab 2004 Orléans ville à nu Catalogue par B. Lootsma.
- Quartier Coriandoline**, Correggio Genova, image d'une façade et décoration sur le mur de E. Luzzati, extraits de il Manifesto 13.09.08 p.18.
- Pg. 22 **Masques**, S. Steinberg, 1958 (I. Marath/Magnum «Le miroir magique» J.C Bourdier Dispositif), extraits de «vite-habilé», les immateriaux, Album et Inventaire, Centre George Pompidou, 28 mars-15 juillet 1985.
- Pg. 24 **Collages**, G.E. Debord, extrait de Mémoires. Structures portantes d'Asger Jorn, Editions Allia Paris 2004.
- New Babilon sector**, 1971 Constant, photomontage Geementemuseum, extrait de Zegher C., Wigley M, The Activist Drawing, The MIT Press, Cambridge, Mass. 1999.
- Fragment of a sector**, 1971 Constant, maquette Geementemuseum, extrait de Zegher C., Wigley M, The Activist Drawing, The MIT Press, Cambridge, Mass. 1999.
- Pg. 26 **Litorale Domitio 1**, P. De Stefano.
- Litorale Domitio 2**, P. De Stefano.
- Village africain**, photo aériennes.
- Pg. 28 **Collages**, G.E. Debord, extrait de Mémoires. Structures portantes d'Asger Jorn, Editions Allia Paris 2004.
- Flagrant Délit**, M. Vriesendorp, illustration pour R. Koolhaas, Delirious New York, extrait de Architectures Experimentales 1950-2000, Collection du Frac Centre.
- Pg. 30 **Montre-bracelet** extraits de J. Carelman Catalogue d'objets introuvables, Le Livre de Poche 1989.
- High rise of Homes**, James Wines & site, extrait de Architectures Experimentales 1950-2000, Collection du Frac Centre
- Pg. 32 **Architect-surfer**, image revisé par «American showcase» extraits de il Manifesto 10.10.2006 p.13.
- Pg. 34 **Sans titre**, Exodus or the voluntary prisoners of Architecture, R. Koolhaas E. Zenghelis avec M. Vriesendorp et Z. Zenghelis in Exit Utopia, M. van Schaik O. Mácel, prestel Verlag Munich 2005.
- Cartoon**, E. Mari, extraits de Corso di disegno, in Abitare n.484 07-08/2008.
- Pg. 36 **New Babilon symbolic representation**, 1969 Constant, collage Geementemuseum, extrait de Zegher C., Wigley M, The Activist Drawing, The MIT Press, Cambridge, Mass. 1999.
- Cities of the future**, a study of ageing, which links escalators, slabs and Georgian windows, Cedric Price, in Obrist H.U. (edited by) (2003), Re: CP, Birkhäuser, Basel.
- La vocazione di Matteo**, Caravaggio 1600, cappella Contarini Chiesa di S. Luigi dei Francesi – Roma.
- Pg. 38 **Remarques Pertinentes sur les Crustacés Décapodes**, 1982, J.C. François, Partition pour pianiste-vocaliste et danseur-vocaliste, extraits de "tous les bruits", les immateriaux, Album et Inventaire, Centre George Pompidou, 28 mars-15 juillet 1985.
- City-Calender Matrix**, Halprin L. Score development, Extraits de Halprin L., Creative process in the Human Environment, George Braziller Inc., New York 1969.
- Pg. 40 **No stop city**, croquis, diagramme de logement homogène, 1969-1972, Archizoom Associati Archive centre George Pompidou, Paris. Transposition de la structure conceptuelle du théâtre de la mémoire par Delmino au design industriel, extraits de OPDIPO Lariani E., Maiocchi M., Oh Y. (a cura di) FrancoAngeli Milano 2005.
- Creative process in the Human Environment**, Halprin L., George Braziller Inc., New York 1969.
- Pg. 45 **kairòs**, relief en marbre dans l'original de Lysippe, allégorie de bon moment et du point de meilleurs et harmo mieux coïncidence de tous les éléments que créer de la beauté.
- Pg. 46 **Séquences d'élaboration d'un flacon de neige en images de synthèse**, Dispositif interactif d'images 3D, Extraits de "images calculées", les immateriaux, Album et Inventaire, Centre George Pompidou, 28 mars-15 juillet 1985.
- Pg. 48 **Atelier d'exploration urbaine La ville, tous le monde en parle... et vous**, Bruit du Frigo, Bordeaux 2003, Pag. 46.
- Pg. 91 **Caserta, élaboration graphique** par P. Bottaro, photo, P. De Stefano.
- Pg. 93 **Sans titre**, extraits de XL n.36 agosto 2008, A. Corradi.
- Pg. 95 **Tavole dizionario, elaborazione scuole di Martinsicuro**, extraits il Manifesto 14.10.2004 p.13.

**Patrizia Bottaro**, architecte, enseigne et fait de la recherche dans le «Département d'Architecture et d'Urbanisme pour le Génie Civil» à l'Université La Sapienza de Rome. Elle collabore également à la recherche avec l'«Ecole polytechnique de Bari – Département d'Architecture et d'Urbanisme» et avec la Faculté d'Architecture de l'Université de Sassari.

Depuis 1995, elle est responsable du secteur Urbanisme , aussi bien au niveau de la recherche , au sein du cabinet d'architecture Pica Ciamarra Associati, auquel elle s'est associé en 1997.

Parmi les publications récentes: Tra Caserta et Napoli: "pensiero visivo tradotto in lettere" dans *Storie di città* de E. Scandurra, G. Attili, édit. Interculture, Roma 2006, *Labirinti della città contemporanea* de E. Scandurra, C. Cellamare, P. Bottaro, édit. Meltemi, Roma 2001.

A paraître très prochainement: "Regolare spazi. Incisioni nel rapporto tra tecnica, corpo e natura" dans *Lo spazio e il tempo delle regole. Le condizioni istituzionali della qualità urbana* de L. Decandia, S. Moroni, P. Bottaro, Editoriale Scientifica, Napoli 2008.





**www.lecarrebleu.eu**

édition "les amis du Carré Bleu" association loi de 1901

ISSN 0008-68-78



9 770000 008689



**SOLAVA**

**SOLAVA SpA**  
via Urbinese, 45F  
località Matassino - 52026 Piandiscò (AR)  
tel.0039 055 9156556 - fax 0039 055 9156508  
[info@solava.it](mailto:info@solava.it) - [www.solava.it](http://www.solava.it)

BIBLIOTECA SANGIORGIO - PISTOIA 2007

